

UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À MONTRÉAL

LA (RE)CONSTRUCTION IDENTITAIRE DES IRANIENS AUX ÉTATS-UNIS
ET L'IMAGINAIRE SÉCURITAIRE AMÉRICAIN

MÉMOIRE
PRÉSENTÉ
COMME EXIGENCE PARTIELLE
DE LA MAÎTRISE EN SCIENCE POLITIQUE

PAR
TIMOTHÉE MOTTIN

JUIN 2011

UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À MONTRÉAL
Service des bibliothèques

Avertissement

La diffusion de ce mémoire se fait dans le respect des droits de son auteur, qui a signé le formulaire *Autorisation de reproduire et de diffuser un travail de recherche de cycles supérieurs* (SDU-522 – Rév.01-2006). Cette autorisation stipule que «conformément à l'article 11 du Règlement no 8 des études de cycles supérieurs, [l'auteur] concède à l'Université du Québec à Montréal une licence non exclusive d'utilisation et de publication de la totalité ou d'une partie importante de [son] travail de recherche pour des fins pédagogiques et non commerciales. Plus précisément, [l'auteur] autorise l'Université du Québec à Montréal à reproduire, diffuser, prêter, distribuer ou vendre des copies de [son] travail de recherche à des fins non commerciales sur quelque support que ce soit, y compris l'Internet. Cette licence et cette autorisation n'entraînent pas une renonciation de [la] part [de l'auteur] à [ses] droits moraux ni à [ses] droits de propriété intellectuelle. Sauf entente contraire, [l'auteur] conserve la liberté de diffuser et de commercialiser ou non ce travail dont [il] possède un exemplaire.»

REMERCIEMENTS

Je tiens à remercier particulièrement mon directeur de mémoire Dan O'Meara. C'est véritablement grâce à son enseignement, sa confiance et son travail de correction que j'ai pu mener à bien cette recherche.

Je suis également très reconnaissant envers le professeur Mark Sawyer de UCLA. En me donnant l'opportunité de suivre son enseignement et en me guidant sur la manière d'appréhender « l'ethnicité » aux États-Unis, il fut un partenaire précieux de mon enquête de terrain.

Je remercie par ailleurs Nader Vahabi professeur à l'EHESS Paris, Stéphane Dufoix professeur à l'université Paris X Nanterre, Muhammad Sahimi professeur à USC et enfin Amy Malek doctorante à UCLA. L'expertise et les conseils de ces universitaires m'ont permis de comprendre la complexité des identités exiliques et diasporiques des Iraniens aux États-Unis.

J'aimerais de plus, remercier pour le travail de relecture René Bachelard et Coralie Jacquier et enfin ma famille pour son soutien sans faille.

TABLE DES MATIÈRES

RÉSUMÉ.....	vii
LISTE DES ACRONYMES.....	viii
INTRODUCTION.....	1
CHAPITRE I	
HISTORICISATION DE LA STRUCTURE IDÉATIONNELLE : IDENTITÉ, IMMIGRATION ET IMAGINAIRE SÉCURITAIRE AMÉRICAIN.....	16
1.1 LA TRANSFORMATION DE L'IMAGINAIRE SÉCURITAIRE AMÉRICAIN	
VIS-À-VIS DE L'IRAN	17
1.1.1 L'Iran, une « découverte » sécuritaire récente.....	18
1.1.2 La représentation de la révolution iranienne comme une différenciation orientaliste.....	20
1.1.3 La crise des otages : Racialisation post-traumatique et fabrication de l'ennemi iranien	23
1.2 IDENTITÉ ET PASSAGE DE LA FRONTIÈRE AMÉRICAIN : LE POLITIQUE DES POLITIQUES DE L'IMMIGRATION.....	26
1.2.1 La représentation américaine de l'immigration politique lors de la guerre froide : « <i>Vote with your feet</i> »	27
1.2.2 La disciplinarité de la frontière : Le passage comme acte identitaire performatif	29
1.2.3. La constitution d'une exopolitie : cristallisation de l'interpellation américaine.....	31
1.2.4 Le cas spécifique de la reterritorialisation iranienne aux États-Unis.....	32
1.3 « <i>BRING THE CRISIS HOME</i> » : L'INTERPELLATION DE L'EXOPOLITIE IRANIENNE.....	34
1.3.1 Conséquences biopolitiques de l'articulation dominante de la « crise iranienne des otages ».....	35
1.3.2 Techniques de silence et tonalité politique de l'exopolitie	38
1.3.3 Qui parle pour les Iraniens aux États-Unis ?.....	41

CHAPITRE II

LA (RE)CONSTRUCTION IDENTITAIRE DES IRANIENS AUX ÉTATS-UNIS : L'INTERSUBJECTIVITÉ DE L'EXIL	43
2.1 LA RETÉRRITORIALISATION IRANIENNE AUX ÉTATS-UNIS : LE SOCLE DE LA (RE)CONSTRUCTION IDENTITAIRE	44
2.1.1 La constitution de l'intersubjectivité exilique.....	45
2.1.2 Vivre dans l'altérité : la construction d'une identité minoritaire	47
2.1.3 <i>Teherangeles</i> : Production de localité et diffusion d'un modèle identitaire	49
2.2 L'EXIL COMME PRATIQUE REPRÉSENTATIONNELLE DU TEMPS : LA LIMINALITÉ DES IRANIENS AUX ÉTATS-UNIS.....	51
2.2.1 Fétichisation du passé par une dysphorie du présent	52
2.2.2 En mission pour « l'Iran éternel » : processus de surlégitimation	54
2.2.3 La volonté de retour et son entretien.....	57
2.3 IMPACTS POLITIQUES ET SÉCURITAIRES DE CETTE INTERSUBJECTIVITÉ DE L'EXIL SUR L'IMAGINAIRE SÉCURITAIRE AMÉRICAIN : LES TROIS OBJECTIFS DE REZA PAHLAVI.....	60
2.3.1 Relayer les « intérêts » des exilés iraniens aux États-Unis	62
2.3.2 Matérialiser l'altérité idéologique : La dictature contre le monde libre.....	64
2.3.3 Convaincre Washington : adapter sa formulation aux impératifs sécuritaires américains	67

CHAPITRE III

LE POSITIONNEMENT DES MEMBRES DE LA DIASPORA IRANIENNE AU CŒUR DU TIERS-ESPACE : SOLUTIONS PERFORMATIVES ET IMAGINAIRE SÉCURITAIRE DE L'ADMINISTRATION OBAMA	71
3.1 DU 11 SEPTEMBRE 2001 À LA TRANSFORMATION DE L'INTERSUBJECTIVE DE LA DIASPORA IRANIENNE	73
3.1.1 « <i>We are not terrorists</i> » : Répercussions du discours sécuritaire post-11 septembre sur le positionnement politique des membres de la diaspora	76
3.1.2 Du dépassement de l'intersubjectivité de l'exil : la (re)construction de l'identité irano-américaine par la seconde génération	78
3.1.3 De l'identité à trait d'union aux États-Unis : Appréhension de l'intersubjectivité irano-américaine	81

3.1.4 Lobbys et organisations : Promotion des « intérêts irano-américains »	84
3.2 LE RENOUVEAU STRATÉGIQUE : FRAGILISER L'ORIENTALISME AU CŒUR DE L'IMAGINAIRE SÉCURITAIRE AMÉRICAIN	87
3.2.1 Complexifier les représentations dominantes : la double vision de la littérature	88
3.2.2 Actualiser les mentalités : Du monde académique aux discussions de tous les jours	90
3.2.3 Optimiser les vecteurs des flux discursifs : les « nouveaux » journaux irano- américains	92
3.3 TENSIONS, RÉSISTANCES ET TRANSFORMATIONS : TENTATIVES DE PERFORATION DE L'IMAGINAIRE SÉCURITAIRE	95
3.3.1 L'Iran, un acteur rationnel ? Le « pragmatisme » comme véhicule efficace des intérêts irano-américains	97
3.3.2 <i>Who are the war agitators</i> ? Rigidifier la position pacifiste	100
3.3.3 Obama et le dialogue avec l'Iran : Vers un moment irano-américain ?	103
3.3.4 Le Mouvement Vert : Sens légitime et prisme irano-américain	106
CONCLUSION	112
BIBLIOGRAPHIE	117

RÉSUMÉ

Ce mémoire a pour objectif d'examiner à l'aide d'une analyse constructiviste critique, la (re)construction identitaire des membres de la diaspora iranienne aux États-Unis et l'impact de ce phénomène sur la place de l'Iran dans l'imaginaire sécuritaire américain.

Pour ce faire, nous avons appréhendé la reterritorialisation aux États-Unis d'Iraniens fuyant les conséquences de la révolution iranienne, comme entrée d'un groupe social à l'intérieur d'une structure idéationnelle préexistante : la société américaine. À partir de ce moment (1978-1979), les membres de la diaspora iranienne se sont engagés dans un véritable processus de négociations de leurs identités. Notre intérêt s'est particulièrement concentré sur la relation complexe entretenue par ce groupe avec les représentations américaines de leur pays d'origine. Dans cette optique, nous avons mis en avant la co-constitution de l'imaginaire sécuritaire américain vis-à-vis de l'Iran. Ce dernier, ayant acquis ses grands traits lors de la révolution iranienne et la « crise iranienne des otages » (1979-1981), semble effectivement constituer la base référentielle de la (re)construction identitaire de cette diaspora.

Ensuite, en nous focalisant sur les pratiques représentationnelles de ce groupe social, nous avons souligné la prédominance de deux principales intersubjectivités dans le processus trentenaire de reconstruction identitaire. Celles-ci, ayant chacune été historiquement hégémoniques au sein de la diaspora, seront décortiquées et étudiées en fonction de l'impact sur l'imaginaire sécuritaire de leurs identités. Car, en véhiculant leurs propres intérêts, ces intersubjectivités auront des relations bien différentes avec les agents (re)producteurs de cet imaginaire sécuritaire américain.

En définitive, nous démontrerons la prégnance nouvelle de l'agence diasporique iranienne en nous focalisant sur la perception des événements en Iran en 2009 par l'administration Obama.

Mots-clés : Iran, États-Unis, politique étrangère, exil, diaspora, sécurité.

LISTE DES ACRONYMES

AIPAC	American Israel Public Affairs Committee
CANF	Cuban American National Foundation
CASMII	Campaign Against Sanctions and Military Intervention in Iran
IABA	Iranian American Bar Association
IAPAC	Iranian American political Action Committee
NIAC	National Iranian American Council
OPEP	Organisation des Pays Exportateurs de Pétrole
PAAIA	Public Affairs Alliance of Iranian Americans
UCLA	University of California, Los Angeles
URSS	Union des Républiques Socialistes Soviétiques
USC	University of Southern California
WASP	White Anglo Saxon Protestant

INTRODUCTION

Problématique

La révolution iranienne de 1978-1979 provoqua une émigration massive d'Iraniens vers la Turquie, l'Europe et l'Amérique du Nord (Adelkhah, 2003 : 141). Ceux-ci, fuyant l'insécurité politique et économique de leur pays, se présentèrent aux frontières d'États dans lesquels ils souhaitaient s'installer de façon plus ou moins permanente. S'« il est généralement impossible de démêler les dimensions sociales, économiques, politiques, familiales s'entrechoquant dans la décision de quitter son pays pour n'en retenir qu'une seule » (Dufoix, 2002 : 50), stipulons que les justifications migratoires des Iraniens priorisent deux causes principales : la chute du régime du Shah d'Iran et l'islamisation de la révolution (voir Sullivan, 2001). Ces événements historiques constituent alors la base référentielle de la dispersion – ou diasporisation – d'une partie du « peuple iranien » à travers le monde. La composition numérique de cette diaspora fut par la suite alimentée et renforcée par la guerre Iran-Irak (1980-1988), et les répressions continues des dirigeants de la République islamique d'Iran envers les opposants politiques et certaines minorités ethniques et religieuses¹.

La partie la plus importante de l'émigration iranienne se dirigea vers les États-Unis. Il est alors estimé qu'environ 300 000 Iraniens se sont installés dans ce pays lors des deux années révolutionnaires de 1978 et 1979 (Hakimzadeh et Dixon, 2006) et qu'entre 40 000 et 80 000 d'entre eux sont rentrés sur le territoire américain, chaque année entre 1980 et 1986 (Bozorgmehr et Sabagh, 1988 : 8). L'État américain

¹ Notamment la minorité religieuse bahaï et les minorités ethniques baloutches, arméniennes et kurdes.

de Californie et plus particulièrement la ville de Los Angeles furent le lieu privilégié de reterritorialisation de cette population. La concentration numérique d'individus d'origine iranienne dans cette ville, fait qu'on la surnomme souvent « *Irangleles* » (Kelley, 1993) et une expression *Farsi* en fait même « la capitale des Iraniens hors d'Iran » (voir Adelkhah, 2001 : 7). Du fait de cette immigration massive en l'espace de quelques années, les Iraniens constituent aujourd'hui le groupe d'individus originaire du Moyen-Orient le plus important aux États-Unis (Bakalian et Bozorgmehr, 2009 : 85). Malgré le manque de recensement rigoureux concernant la diaspora iranienne aux États-Unis (Malek, 2006 : 357) les estimations existantes varient de 900 000 membres, selon les services de l'immigration de Washington (Fata et Rafii, 2003 : 4), à plus de 2 millions de membres, selon des organismes irano-américains (voir Malek, 2006 : 357).

Dans le cadre de notre recherche, nous considérerons ce processus migratoire comme l'entrée d'un nouveau groupe social – la « diaspora iranienne » – au sein du système politique et culturel préexistant des États-Unis. Selon cette conception, les « immigrants » iraniens en tentant de conserver une identité collective différente de celle véhiculée par le gouvernement américain de l'époque se sont engagés, à partir de ce « choix »², dans un processus de négociation représentationnelle avec la société américaine au sens large. Ce mémoire vise alors à spécifier la teneur et le déroulement de ce processus complexe en se focalisant sur la relation entre l'activité politique de la diaspora iranienne et l'imaginaire sécuritaire américain vis-à-vis de l'Iran. Aussi, afin d'optimiser la compréhension de ce phénomène et de contextualiser sa possible influence, nous avons développé une analyse historicisée, tenant compte de l'existence trentenaire de la diaspora iranienne aux États-Unis (1979-2009).

Situation théorique de l'étude

² Nous verrons que la conservation de cette identité collective n'est pas uniquement le résultat d'un choix pour les Iraniens aux États-Unis, mais qu'elle a été permise et encouragée par un processus bien plus complexe et politique que ne le suggèrent leurs discours exiliques et diasporiques traditionnels.

Les théoriciens des Relations internationales se sont très peu intéressés à l'objet d'étude que représentent les groupes sociaux maintenant un « *long-distance nationalism* » (Anderson, 1992 : 12) avec un autre État que celui dans lequel ils vivent. Ce désintérêt peut se comprendre par la réification traditionnelle dans ce champ d'études d'une distinction entre la « haute politique » des relations internationales et la « basse politique » de la politique intérieure contenue au sein des frontières de l'État (Morgenthau, 1960, Aron, 1967 et 1984; Mearsheimer, 1994). Comme le critique David Campbell : « *contemporary scholarship has been for the most part content to see foreign policy explained as a state-centric phenomenon in which there is an internally mediated response to an externally induced situation of ideological, military, and economic threats* » (Campbell, 1998 : 36).

Il faudra alors attendre, après la révocation des théories transnationalistes (Keohane et Nye, 1974 et 1977) dans les années 1980, les travaux du « libéral non-idéologique » Andrew Moravcsik. Il réintégra, en 1997, une perspective théoriquement cohérente fragilisant la dichotomie réductionniste de la théorie orthodoxe des Relations internationales. Ce dernier, poursuivant la thèse du pluralisme compétitif (Dahl, 1967), affirmait alors « *the fundamental actors in international politics are rational individuals and private groups* » (Moravcsik, 1997 : 516). Ces acteurs, en exerçant une pression politique permanente sur leur gouvernement, arriveraient, en fonction de leurs puissances et de leurs moyens, à imposer leur préférence en matière de politique étrangère (*ibid.*). Cette insistance ontologique sur l'individu et les groupes, réintégrant ainsi l'individualisme méthodologique au sein de ce champ d'études, permet de désenclaver la recherche sur les déterminants internes de la politique étrangère et ainsi d'autoriser les chercheurs sur les groupes d'intérêts ethniques et les diasporas à intervenir au sein de la théorie des Relations internationales et à l'influencer.

Une connexion se fit notamment avec un champ d'études peu connu : la recherche sur l'influence des groupes ethniques et diasporas sur la politique étrangère américaine. Si l'origine de celui-ci date de la fin des années 50 (Fuchs, 1959) il fut largement dynamisé par l'intérêt post-guerre froide des sciences politiques américaines pour le « fait ethnique » (Adamson et Demetriou, 2007 : 499). À l'instar du programme de recherche Lakatosien (Lakatos, 1970) ce champ d'études repose sur le « noyau dur » constitué par l'existence d'un « *nexus* » entre l'activité politique des groupes « ethniques » et la politique étrangère américaine (Shain, 1999 : 204). Cette conception, largement ancrée dans la tradition libérale américaine est résumée ci-dessous :

Because the United States is a pluralist democracy where freedom of speech and association are guaranteed, it was inevitable that interest groups would come to dominate the political process. For a nation of immigrants, it was equally inevitable that some of these interest groups would form along ethnic lines and that they would try to influence U.S foreign policy in various ways (Walt et Mearsheimer, 2007 : 11).

C'est en partant de ce « *nexus* » comme d'un fait objectif et a-historique (voir Smith, 2000 : 1; Ambrosio, 2002 : 4) dont nous aurions un « *general awareness* » (Fuchs, 1959 : 161) que les chercheurs de ce champ entendent développer un modèle d'appréhension systématique de l'influence ethnique sur la politique étrangère américaine (*ibid.*). Ancrés au sein du positivisme dominant des sciences politiques américaines ceux-ci vont tenter de « vérifier » l'hypothèse que l'activité politique d'un groupe ethnique – généralement le *lobbying* – explique une politique étrangère américaine particulière. Dans cette optique, le groupe ethnique fait office de variable indépendante et l'objectif sera de trouver une causalité, ou plutôt des corrélations, avec la variable dépendante que serait la politique étrangère. Pour ce faire, un certain nombre de « facteurs d'efficacité » ont été établis. Parmi ceux-ci les plus souvent mentionnés sont : (1) la taille numérique et le « degré d'assimilation » ; le groupe doit pouvoir représenter une force électorale mobilisable. (2) Le niveau organisationnel ;

le groupe doit être politiquement unifié et rassemblé derrière un « lobby ethnique »³. (3) Intégration des objectifs du groupe au sein de « l'intérêt national américain »; le groupe doit pouvoir s'adapter à des « priorités stratégiques existantes » (voir Ambrosio, 2002 : 10-11; Belin, 2007 : 793, Rubenzer et Redd, 2010 : 760-761).

À partir de cette liste de facteurs, ces chercheurs vont effectuer des tests empiriques en se focalisant sur le « groupe d'intérêt ethnique » de leur choix. En partant d'une politique précise, par exemple la reconnaissance du génocide arménien de 1915-1916 par la chambre des représentants américaine le 10 octobre 2007, ils opéreront une recherche historique afin de vérifier la cause de cette décision. L'engouement explicatif et le critère de simplicité propre à cette épistémologie empiriste font alors reposer cette évolution sur une cause unique : la variable indépendante que serait le « lobby arménien » aux États-Unis (voir Grjebine, 2008). Similairement, nous retrouvons cette manière d'acquérir de la connaissance sur les groupes ethniques dans le *bestseller* de Walt et Mearseheimer : « *The Israel Lobby and U.S Foreign Policy* ». Ces deux auteurs, en partant du postulat d'une « *anomalous situation* » (Walt et Mearseheimer, 2007 : 335) dans la politique étrangère américaine au Moyen-Orient, tentèrent d'expliquer cette situation en se focalisant sur une variable indépendante : le « lobby israélien ». Si cet empirisme peut apparaître réducteur dans sa façon de simplifier à outrance la complexité de la formulation de la politique étrangère américaine, il est aussi probablement dangereux. Nous pensons principalement au cas de travaux dont l'objectif est d'expliquer grâce à cette approche l'éclatement de guerres ou de conflits. Par exemple, faire du « lobby israélien » le principal responsable de l'intervention américaine en Irak (*ibid.* : 229-262) peut entraîner des vulgarisations pernicieuses lors de la diffusion de cette thèse au sein de l'opinion publique. En simplifiant, il pourrait dans cette optique, se (re)cristalliser l'impression populaire d'une main mise de groupes d'intérêts religieux

³ Les plus connus de ces « lobbys ethniques » sont le *Cuban American National Foundation* (CANF) et l'*American Israel Public Affairs Committee* (AIPAC).

sur d'impuissants acteurs étatiques et faire de ces premiers les nouveaux boucs-émissaires d'une situation qui semble pourtant bien plus complexe.

C'est enfin, au niveau du traitement des résultats obtenus et dans la volonté de diffusion de la « vérité » de leur noyau dur que nous pouvons déceler les biais normatifs avec lesquels ces chercheurs abordent leurs travaux. Concevoir l'État américain comme une courroie de transmission des intérêts de ces groupes internes les plus puissants (Moravcsik, 1997 : 518) amène alors les chercheurs à se positionner autour d'un débat normatif concernant « l'influence ethnique » sur la politique étrangère américaine. Lawrence H. Fuchs décrivait l'objectif ultime de cette recherche : « *inquire whether the actual consequences of the interaction of minority groups pressures and foreign policy issues have been good or bad* » (Fuchs, 1959 : 168). À partir du sens donné à ce « *nexus* » va se constituer un véritable clivage idéologique, politisant en deux camps les conclusions auxquelles vont arriver les chercheurs de ce champ. Par exemple pour Yossi Shain : « *The 'era of multiculturalism' in the United States, which signals the empowerment of non-European ethnic groups, not only in American civic culture but also in foreign affairs, is a clear manifestation of the strength of American society's integrative processes* » (Shain, 1999 : 208). Cette reprise idéaliste de la devise américaine « *E Pluribus Unum* » (voir aussi Lyons, 2004; Shain, 2007) s'inscrit alors en opposition avec ceux s'alarmant d'une « balkanisation » de la population américaine (Gerson, 1964 : 235) et de l'impact de ce « fait » sur la politique étrangère américaine. Samuel Huntington fut l'un des plus ardents défenseurs de ce point de vue. Ce dernier part d'ailleurs d'un postulat qui semble incontestable : « *transnational and nonnational ethnic interests have come to dominate foreign policy* » (Huntington, 1997 : 32). Si, la perte d'une ascendance WASP dans la formulation de la politique étrangère américaine semble un fait avéré, c'est la continuité de cette situation, notamment la mise en question par ces groupes ethniques de « l'amitié anglo-américaine » qui inquiète le plus ces auteurs (voir Fuchs, 1959 : 175). Les revendications ethniques de

cette « mosaïque américaine » auraient alors comme résultat : « *that American foreign policy is incoherent. It is scarcely what one would expect from the leading world power* » (Schlesinger, 1997 : 7). Cette perception conservatrice se retrouve également dans l'ouvrage de Walt et Mearsheimer (2007) dans lequel les deux auteurs de tradition réaliste expliquent finalement la conduite de l'administration Bush, par les intérêts ethniques ou plutôt « non-américains » du lobby israélien.

Si notre recherche ne souhaite pas intervenir dans ce débat normatif reposant principalement sur le sens moral que l'on donne à ce « *nexus* », nous sommes encore plus perplexe quant à l'épistémologie et l'ontologie qui caractérisent cette approche. Il nous semble premièrement que l'application de l'empirisme à ce champ d'études est contre-productive. En recherchant de la sorte un effet causal quantitativement observable, l'analyse se réduit très vite à ce qui est sensible et mesurable : généralement l'activité de lobbys ethniques au Congrès américain. De plus, s'attacher uniquement à ces organisations tend le plus souvent à réifier leur puissance et, pire encore, à renforcer la croyance que le lobby reflète la pensée majoritaire du groupe social qu'il prétend défendre. Il nous semble alors que l'adoption d'une vision empiriste pour ce genre d'objet d'étude ne permet aucunement de révéler la complexité et les impacts entourant l'ajustement d'une voix « ethnique » ou « diasporique » aux États-Unis. Deuxièmement, il apparaît que l'utilisation d'une ontologie matérialiste pour étudier ce « *nexus* » empêche ces auteurs d'historiciser les multiples relations entretenues par le « groupe ethnique » avec les acteurs de la politique étrangère américaine. Comme le remarque Torres dans son analyse magistrale de la communauté cubaine aux États-Unis, le rôle du gouvernement américain dans le façonnement de l'identité et les intérêts des groupes cubains aux États-Unis ne peut être évacué. (Torres, 2001). Enfin, adhérer à une analyse pluraliste (Walt et Mearsheimer, 2007), écarte toutes prises en considération de la reproduction des élites économiques, politiques et « ethniques » aux États-Unis. Rappelons en ce sens que pour David Rothkopf : « *there is a kind of aristocracy of American foreign*

policymaking that is more permanent and enduring than any of the rulers who come and go » (Rothkopf, 2005 : 16) Les auteurs de ce champ d'études déclinent toutes analyses de l'intersectionnalité de la classe, de la race et du genre dans la capacité de tel et tel groupe à influencer la politique étrangère américaine.

À la lumière de ces considérations, nous optons pour une question de recherche ouverte favorisant un regard historique et complexe sur notre objet d'étude. Ainsi : *À quel point et comment le processus de (re)construction identitaire des Iraniens aux États-Unis a-t-il un impact sur l'évolution de la place qu'occupe l'Iran au sein de l'imaginaire sécuritaire américain ?* En formulant notre problématique de cette manière nous reconnaissons l'impossible dissociation de ces formations « ethniques », « exiliques » ou « diasporiques » du processus complexe de formulation de « l'imaginaire sécuritaire » américain. Si ces deux unités d'analyses s'entremêlent, elles sont chacune des constructions sociales, façonnées et reproduites par des acteurs sociaux agissant au sein de celle-ci. Comme le notait Audie Klotz « *the value of single cases – perhaps more so than other selection rationales – depends in particular on the status of the theory that underpins it* » (Klotz et Prakash, 2008 : 52).

Étudier la relation entre la diaspora iranienne aux États-Unis et la politique étrangère américaine : L'apport du constructivisme critique

Aborder une analyse de la politique étrangère à travers une approche constructiviste requiert de considérer celle-ci comme un construit social. En reprenant la paraphrase wendtienne de Steve Smith, nous pouvons affirmer que la politique étrangère est finalement ce que les États en font (Smith, 2001 : 38).

La première étape d'une analyse constructiviste de la politique étrangère consiste à appréhender les structures idéationnelles qui façonnent la perception et les relations de l'État sélectionné avec d'autres acteurs extraterritoriaux (O'Meara, 2007 : 184). Il

s'agit alors de concevoir : « *the state-as-actor, and then looks inside that particular black box* » (Smith, 2001 : 38). Afin de situer clairement la structure idéationnelle que les acteurs étatiques utilisent pour articuler une politique étrangère, Jutta Weldes propose le concept « d'imaginaire sécuritaire ». Celui-ci « n'est autre qu'une construction de significations et de relations sociales bien établies à partir desquelles est créée une représentation du monde des relations sociales (Weldes dans O'Meara et Sobhee, 2004 : 100). Plus particulièrement : « *the security imaginary makes possible representations that clarify both the state officials themselves and for others who and what "we" are, who and what "our enemies" are, in what ways we are threatened by them, and how we might best deals with those threats* » (Weldes, 1999 : 15). C'est à partir de ce cadre explicatif que les acteurs étatiques vont articuler et justifier la politique étrangère de leur État. Notons également que pour les constructivistes critiques, la fixation d'un imaginaire sécuritaire n'a pas comme unique objectif de renforcer l'identité nationale du pays en la distinguant « d'autres dangereux » (Campbell, 1998), mais est aussi le résultat d'une construction sociale de ce qu'est l'intérêt national et de ce qui le menace (McSweeney, 1999 : 218).

La deuxième étape consiste alors à ouvrir la « boîte noire » de l'État afin de comprendre comment est construit et reproduit cet imaginaire sécuritaire particulier. Si, les constructivistes critiques restent ouverts quant aux choix des acteurs, ils stipulent tout de même que certains d'entre eux bénéficient d'un pouvoir signifiant supérieur du fait de leur localisation institutionnalisée (voir Weldes et *al*, 1999 : 17-18). Ce sont notamment les dirigeants étatiques, qui, du fait de leur capacité de parler au nom de l'État, sont à la fois les symboles et les (re)producteurs privilégiés de l'identité nationale (Connoly, 2002 : 217) et de son imaginaire sécuritaire corollaire. C'est en ce sens que les constructivistes se focalisent sur des analyses bureaucratiques (Weldes, 1999) ou des analyses de discours (Buzan, Waever et Wilde, 1998) afin de décrypter les constructions d'un sens légitime par les acteurs étatiques. Cependant, il

est préférable de considérer que « différents éléments de la société civile (en particulier, la presse, certaines couches universitaires, des groupes de pression, et autres réseaux d'expertise) sont impliqués de façon cruciale dans le processus de définition de la signification légitime » (O'Meara et Sobhee, 2004 : 103). Il nous semble qu'en plus de ceux-ci peuvent aussi figurer les « groupes d'identifications ethniques » et les diasporas. À l'instar des autres groupes sociaux, ils utilisent et transforment, en fonction de leur propre gamme d'intérêts, les ressources idéelles que leur offre la culture populaire du pays dans lequel ils agissent (Rowley et Weldes, 2008 : 196). Notons enfin que malgré quelques appels (voir Weldes et *al*, 1999 : 5-8) les théoriciens constructivistes se sont très peu intéressés à l'étude de ces groupes territorialement ambivalents pouvant être à la fois sujet et acteur de l'imaginaire sécuritaire de l'État. En effet, « *the existence of deterritorialized identities and transnational processes of identity formation which operate parallel to and in conjunction with the territorial system of nation-states is something that has been under-addressed in the constructivist literature in IR* » (Adamson et Demetriou, 2007 : 489).

La troisième étape consiste à définir l'acteur - ou plutôt les catégories d'agences - que l'on souhaite étudier et à spécifier la façon avec laquelle nous allons concevoir sa relation avec l'imaginaire sécuritaire de l'État en question. Nous formulons donc ici la question suivante : « *comment est-ce possible de concevoir et d'étudier la diaspora iranienne comme un agent co-constructeur de l'imaginaire sécuritaire américain vis-à-vis de l'Iran ?* ». Si tous les théoriciens constructivistes se rejoignent sur la position ontologique que l'agence et la structure se constituent mutuellement (Klotz et Lynch, 2007 : 13) des divergences profondes subsistent entre ceux-ci. À la différence du constructivisme dominant, les constructivistes critiques affirment que l'agence et la structure sont des construits destinées à faciliter la recherche empirique et qu'ils ne représentent en définitive que les deux faces d'une même ontologie (McSweeney, 1999 : 139). On ne peut, en ce sens, ni concevoir ni étudier de supposés rapports

causaux entre l'agence et la structure (voir Wendt, 1987), mais plutôt les aborder comme deux processus sociaux se co-constituant continuellement, sans qu'il ne soit possible d'affirmer la domination de l'un sur l'autre. Par exemple, si l'imaginaire sécuritaire américain vis-à-vis de l'Iran est constitué et reproduit par une multitude d'agents sociaux à l'intérieur et à l'extérieur des États-Unis, cela ne veut pas dire qu'aborder la diaspora iranienne comme force sociale (Knafo, 2008 : 26) conduira à en faire un groupe déterminé par ceux-ci ou également en dehors de tout déterminisme. Comme le note ces deux auteurs constructivistes : « *all people exercise some degree of power, because their practices either reinforce or undermine meanings* » (Klotz et Lynch, 2007 : 10). En ce sens, s'identifier en tant qu'exilé iranien, ou membre de la diaspora iranienne aux États-Unis, est en soi une pratique sémiotique produite en relation à l'imaginaire sécuritaire américain et le transformant suivant le degré de puissance signifiante acquis par ce groupe social. Étudier l'évolution de cette « puissance » et la façon dont elle peut performer l'imaginaire sécuritaire américain nécessite une étude historique, comparant et distinguant les différentes périodes. Comme l'affirmait Samuel Knafo : « *the significance of social developments is partly determined by the way social forces change the nature of their agency, the way they relate to their social reality by using and transforming structures* » (Knafo, 2008 : 24). En ce sens, c'est le changement de localisation représentationnelle au sein de la structure idéale – ce que nous nommons : la (re)construction identitaire – qui sera la matrice de démonstration de l'influence de la diaspora iranienne aux États-Unis.

Méthodologie

Le choix du constructivisme critique invite le chercheur à utiliser des méthodes qualitatives en accord avec l'épistémologie postpositiviste de ce cadre théorique. En effet, « l'épistémologie prescrit la gamme de méthodologies à laquelle le chercheur

peut recourir : la méthodologie est toujours assujettie à l'épistémologie et en dépend » (O'Meara, 2010 : 39). Si nous concevons une ontologie idéaliste comme celle appréciant l'individu tel un être social se coconstituant avec son environnement, nous devons nous limiter aux méthodes qualitatives interprétatives.

Nous avons réalisé la structure de notre recherche grâce aux théoriciens constructivistes critiques. En effet, l'investigation de la relation entre ce concept « d'imaginaire sécuritaire américain » et celui de « (re)construction identitaire de la diaspora iranienne aux États-Unis » est directement issue du travail théorique de ces universitaires. Certaines notions issues des théories postcoloniales furent cependant employées afin de renforcer notre acuité sur la problématique des diasporas en relations internationales. Nous avons notamment réutilisé le travail d'Edward Saïd portant sur les représentations dominantes américaines de « l'Orient » (Saïd, 1979) et plus particulièrement de l'Iran (Saïd, 1997) afin de comprendre « l'ethnocentrisme épistémologique du discours occidental » (Smouts, 2007 : 42). Mais nous avons aussi sélectionné des concepts permettant d'analyser « le lieu où le sujet parle ou est parlé » (Bhabha cité dans *ibid.* : 44) afin de pouvoir appréhender les stratégies discursives de ces citoyens subalternes (Pandey, 2010) et comprendre leurs possibilités politiques au sein des États-Nations modernes (Appadurai, 2005).

La recherche empirique du mémoire s'est réalisée selon notre volonté d'interpréter les différentes intersubjectivités dominantes dans lesquelles évoluent les agents de la diaspora iranienne aux États-Unis. Comprendre leurs « modes de raisonnement » formant leur savoir, leur place et leurs possibilités (Weldes dans O'Meara, 2007 : 195) implique la réalisation d'une collecte de données sur des terrains relativement vastes. Par exemple, si nous concevons la production culturelle d'une diaspora comme une pratique créatrice de significations (Weeden, 2002 : 714), nous ne pouvons restreindre notre analyse à des méthodes qualitatives chiffrables. De ce fait, nous souhaitons accorder une valeur interprétative équivalente à la production

de savoir menée par les membres universitaires de la diaspora iranienne aux États-Unis⁴, et à celle véhiculée par les journaux irano-américains et autres supports littéraires, cinématographiques, télévisuels ou radiophoniques. Notons par ailleurs, la liberté de parole parfois plus importante chez les auteurs d'articles en ligne, qui en s'affranchissant des cadres rigides des publications universitaires, peuvent nous éclairer efficacement sur certaines pratiques de la diaspora. C'est pour cela que la plupart de nos sources empiriques proviendra des productions culturelles des membres de la diaspora iranienne aux États-Unis.

La collecte de données et la hiérarchisation de celles-ci sur une unité aussi floue que peut l'être la diaspora iranienne aux États-Unis, nécessite l'utilisation de méthodes spécifiques d'interprétations. En effet, « *while none of us claim to offer the correct interpretation of an objective reality, constructivist agree that not every interpretation is equally supportable* » (Klotz et Lynch, 2007 : 20). Nous pensons alors qu'observer la diaspora iranienne en se limitant aux lunettes des milieux universitaires dominants ne peut être agréé par l'éthique méthodologique des constructivistes. À chaque objet d'étude, il faut alors adapter notre regard et notre façon de l'approcher. Ainsi comme le résume Jutta Weldes : « *Culture : see anthropology; States : see security studies* » (Weldes et al, 1999 : 2). Parmi les méthodes que suggère l'ethnologie, nous avons opté pour celle de l'observation participante. Cette méthode est définie ci-dessous par Andrée Fortin :

L'observation participante est évidemment plus une approche qu'une méthode proprement dite : dans le cadre de l'observation participante, plusieurs méthodes ou techniques peuvent être employées. Ainsi, le chercheur pourra profiter de sa présence sur le terrain aussi bien pour faire des recherches de nature historique et statistique sur la communauté, grâce à un travail d'archives par exemple, que pour faire des entrevues en profondeur, et pour assister à différentes réunions sociales ou politiques, ou même pour distribuer des questionnaires sur certains points précis (Fortin dans Deslauriers, 1997 : 46)

⁴ Voir la section 3.2.2 (p. 90-92).

L'observation participante nous a permis notamment de comprendre les clivages et alliances politiques entre les groupes et individus constituant la diaspora iranienne aux États-Unis. Il est en effet très difficile d'appréhender par le seul texte les biais normatifs qui orientent chaque ouvrage et discours. Comme le souligne Hugh Gusterson : « *participant observation is a particularly effective way of exploring the difference between the 'frontstage' and 'backstage' – between formal, idealized accounts of a culture and the messy divergences of actual practice* » (Gusterson dans Klotz et Prakash, 2009 : 100). C'est dans cet objectif que nous avons tenté d'appliquer durant le semestre d'automne 2010 différentes tactiques d'enquête de terrain dans la ville de Los Angeles, aux États-Unis. Afin de dépasser le mythe de « *Teherangeles* », il nous fallait littéralement vivre dans ses quartiers afin de sentir et d'éclaircir la présence iranienne dans les quartiers ouest de la ville⁵. L'University of California Los Angeles (UCLA) fut le lieu privilégié de notre recherche. Ici nous avons eu la possibilité de suivre l'activité des étudiants irano-américains et notamment un de leur groupe particulièrement intéressant : l'Iranian Student Group at UCLA. Nous avons également réalisé quelques interviews avec des universitaires, activistes impliqués au sein de la production de savoir de cette diaspora. Ces rencontres devant généralement être effectuées de manière informelle⁶ nous ont été particulièrement utiles pour ordonner et hiérarchiser les données brutes obtenues.

Les critères qui nous permettront de valider notre observation seront évidemment ceux de la cohérence théorique. Aussi, conscients de l'impossibilité de démontrer concrètement la réussite d'une agence donnée, nous pensons que certains outils efficaces peuvent être utilisés pour spécifier l'évolution de la place de l'Iran dans imaginaire sécuritaire américain. Nous nous appuierons, par exemple, sur la technique du « *framing* » (voir Klotz et Lynch, 2007 : 55). Celle-ci permet

⁵ Notamment les Iraniens de confession bahá'í (Santa Monica- West Los Angeles), musulmane (Santa Monica-Palms) et juive (Westwood, Beverly Hills). (Adelkhah, 2001: 5)

⁶ Dans le respect des recommandations de nos interlocuteurs. Ceux-ci justifiaient leur choix par un souci de sécurité et par la plus grande liberté de parole que leur permettait cette échange informelle.

notamment de comparer les mots clefs et les solutions avancées par un agent particulier avec les discours institutionnalisés des dirigeants étatiques. Finalement, si comme le mentionnait Jutta Weldes : « *the security imaginary furnishes the rules according to which these articulations are forged* » (Weldes, 1999 : 98) le fait d’entrevoir une évolution dans l’articulation et dans l’interpellation de discours étatique concernant l’Iran, peut nous faire comprendre les possibles modifications ou transformations de l’imaginaire sécuritaire.

Nous allons donc procéder en appréhendant, dans un premier temps, la structure idéationnelle au sein de laquelle certains Iraniens se sont reterritorialisés aux États-Unis (Chapitre I). Cette étape s’effectuera en définissant l’imaginaire sécuritaire américain vis-à-vis de la République islamique d’Iran et en comprenant le sens commun américain donné aux « immigrants » en provenance de ce pays. Dans un deuxième temps, nous analyserons les répercussions de cette structure sur la tonalité politique initiale de la diaspora iranienne aux États-Unis (Chapitre II). Ce sera alors les pratiques représentationnelles dominantes de ce groupe social et l’impact possible de celles-ci sur l’imaginaire sécuritaire qui seront mis en valeur. Enfin, dans un troisième temps, nous nous focaliserons sur les transformations représentationnelles en cours au sein de la diaspora iranienne aux États-Unis (Chapitre III). Ici, l’intérêt sera alors de comprendre l’impact de la (re)construction identitaire de ce groupe social sur les nouvelles postures et solutions de l’administration Obama avec l’Iran.

CHAPITRE I

HISTORICISATION DE LA STRUCTURE IDÉATIONNELLE : IDENTITÉ, IMMIGRATION ET IMAGINAIRE SÉCURITAIRE AMÉRICAIN

Il nous semble que l'une des dispositions initiales de toutes recherches sur une population s'identifiant en exil ou en diaspora serait de spécifier le contexte temporel et spatial qui marqua sa reterritorialisation à l'étranger. Si aucune règle générale ne peut expliquer la composition, le fonctionnement et la tonalité d'un tel groupe social, omettre de mentionner le poids de l'État et de son imaginaire sécuritaire dans ce processus semble toutefois difficilement défendable. Selon cette résolution, nous allons alors succinctement définir les représentations historiques américaines de l'Iran. De plus, afin de comprendre en profondeur la situation idéationnelle de notre objet d'étude aux États-Unis, nous nous pencherons ensuite sur les pratiques représentationnelles induites par l'émigration en provenance de pays considérés comme « ennemis ». Ce travail préliminaire de déconstruction ou de dénaturalisation des représentations de l'Iran est impératif si nous souhaitons ensuite retracer les possibles évolutions ou transformations de celles-ci par l'action d'agents. En effet, *« since some representations become accepted as 'true' and others do not, it is important to ask how certain structures of knowledge become dominant »* (Dunn dans Klotz et Prakash, 2008 : 81).

1.1 LA TRANSFORMATION DE L'IMAGINAIRE SÉCURITAIRE AMÉRICAIN VIS-À-VIS DE L'IRAN

Nous allons interpréter la construction particulière des deux principaux référents historiques grâce auxquelles furent fixés les grands traits de l'imaginaire sécuritaire américain. C'est à partir de la représentation dominante de la révolution iranienne (1978-1979) et de la « crise iranienne des otages » (1979-1981) que se fixera, sur un temps long, une chaîne de connotations (Weldes, 1999 : 98) permettant aux agents étatiques américains de dépeindre l'Iran. Celle-ci à la fois constituante de l'imaginaire sécuritaire et constituée par ce dernier, procurera la tonalité de la structure idéationnelle au sein de laquelle va pouvoir être reproduit ou transformé un sens légitime sur l'Iran. Ce processus de fixation du sens se réalise comme suit : « *with their successful repeated articulation, these linguistic elements come to seem as though they are inherently or necessarily connected, and the meanings they produce come to seem natural, come to seem an accurate description of reality* » (Weldes, 1999 : 99).

Avant de nous attarder sur les événements historiques en Iran, notons la préexistence de deux structures idéationnelles ayant elles-mêmes permis de leur donner un sens légitime. La première de celles-ci peut être assimilée à l'imaginaire sécuritaire américain de la guerre froide. La représentation du monde qu'il engendra est explicite dans cette interprétation : « *the USA lead 'the Free World' in preventing Soviet-communist expansion into non-communist regions of the world, preserving freedom – free markets, free elections, and, later human rights – through interventions particularly although not exclusively, in the so-called third world ('less developed countries')* » (Rowley et Weldes, 2008 : 198). La deuxième structure peut-elle être identifiée à l'imaginaire sécuritaire américain vis-à-vis du Moyen-Orient. C'est l'emploi géostratégique de ce terme « Moyen-Orient », inventé par le stratège militaire américain Alfred Thayer Mahan, qui donna à cette région une place particulière au sein de la pensée sécuritaire américaine (voir Mahan, 1902). Plus tard,

en 1979, Edward Saïd étudia l'histoire et les conséquences de cette représentation en utilisant le concept d'orientalisme. Pour cet auteur « on peut décrire et analyser l'orientalisme comme l'institution globale qui traite de l'Orient, qui en traite par des déclarations, des prises de position, des descriptions, un enseignement, une administration, un gouvernement : bref, l'orientalisme est un style occidental de domination, de restructuration et d'autorité sur l'Orient ». (Saïd, 2005 : 15). Enfin, pour établir un lien entre ces deux imaginaires sécuritaires et positionner l'Iran en leur sein nous rappellerons cette citation remarquable de 1951 du philosophe allemand Theodor Adorno : « L'un des éléments constitutifs de la domination est de renvoyer dans le camp de l'ennemi quiconque ne s'identifie pas avec elle, simplement au nom de la différence » (Adorno : 2003 : 178).

C'est avec le support signifiant de ces deux représentations que le sens légitime donné à l'Iran et la manière suivant laquelle Washington devait traiter avec ce pays furent établis. Nous allons désormais nous concentrer sur la construction progressive de l'imaginaire sécuritaire américain vis-à-vis de l'Iran.

1.1.1 L'Iran, une « découverte » sécuritaire récente

Si l'Iran a été au centre des préoccupations et des combats géopolitiques des deux grands empires de la région, britannique et russe, pendant le XIXe (Reza-Djalili, 2005 : 53), il est vrai que les États-Unis s'y sont tardivement impliqués. À la suite de l'ouverture de l'ambassade américaine à Téhéran en 1888, l'Iran était encore considéré comme un pays lointain avec lequel, comme le stipulait la doctrine Monroe, les États-Unis devaient se contenter de rapports diplomatiques cordiaux. C'est pendant la deuxième guerre mondiale, période correspondant à l'élargissement territorial de la sécurité nationale américaine, que les États-Unis prirent conscience de la nécessité de relayer le vacillant pouvoir britannique en Iran. Ceci fut d'autant plus

impératif que le maintien de troupes soviétiques sur le sol iranien après 1945 fut perçu comme un élément signifiant de « l'éclatement de la guerre froide ». La frontière nord que l'Iran avait en commun avec l'URSS et ses importantes réserves de matières premières firent de ce pays « un pivot géostratégique de premier ordre » (Brzezinski, 2002 : 76). Cette nouvelle place de l'Iran dans l'imaginaire sécuritaire américain eut des répercussions notables sur l'évolution historique de ce pays. En effet, l'ingérence américaine dans le coup d'État en 1953 à l'encontre de Mohammad Mossadegh et sa volonté de nationaliser la production iranienne de pétrole ou encore, les importantes subventions économiques et militaires accordées au Shah d'Iran pour supporter sa « révolution blanche », ont sécurisé par la manière forte les représentations stratégiques de l'Iran.

Cependant, s'il est généralement pris pour acquis que la période de 1953 à 1979 a été celle de l'alliance militaire, économique et culturelle entre l'Iran du Shah et les États-Unis, il serait préférable de nuancer cette conviction. En effet, cette période semble plutôt marquée par l'instauration progressive d'une méfiance de Washington envers le Shah et sa recherche gaulliste d'une « indépendance nationale » (Reza-Djalili, 2005 : 108) pour l'Iran. Si cette évolution peut être datée symboliquement par sa décision d'acheter des armes à l'Union Soviétique en 1964, deux autres facteurs vont contribuer à renforcer la perception aux États-Unis « que son client « allié » d'antan n'était plus un « allié » inconditionnel » (Barzin, 2005 : 75). Le premier est lié à l'incorporation au début des années 70 du concept de sécurité énergétique au sein de la sécurité nationale américaine (voir Beaubouef, 2007 : 8-16). Dans ce système de pensée, l'intention du Shah de nationaliser en partie la production énergétique iranienne ainsi que son rôle de pivot dans les décisions prises par l'OPEP en 1973 (Afkhani, 2009 : 278) furent perçus comme une menace à l'intérêt national américain. Le deuxième facteur résida dans la progressive construction, qui se cristallisa dans la fin des années 70 sous l'administration Carter, d'un pouvoir iranien autoritaire avec lequel le président démocrate ne pouvait collaborer sans réserve. Ce

sont alors les « Iraniens exilés, capables de parler le langage apaisant du réformisme et de la social-démocratie de type occidental » (Ledeen et Lewis, 1981 : 152), qui réussirent à propager « l'idée de modération de Khomeiny et de la suprématie au sein de l'opposition des personnalités modérées du Front National » (Bani Sadr, 1989 : 152). C'est en partie en raison de ces deux facteurs que l'administration Carter fut équivoque dans son soutien au Shah d' Iran et tenta de respecter au nom de sa « diplomatie des droits de l'homme » (voir Rubin, 1980) la volonté révolutionnaire du peuple iranien.

1.1.2 La représentation de la révolution iranienne comme une différenciation orientaliste

Il reste délicat d'affirmer que la révolution iranienne, symbolisée par la fuite du Shah d'Iran et le retour de l'Ayatollah Khomeiny le 1er février 1979, fut perçue dès son occurrence comme une menace existentielle à la sécurité américaine. Au contraire, dès « le 16 février, l'administration américaine annonça que les États-Unis maintiendraient leurs relations diplomatiques normales avec le gouvernement présidé par Medhi Bazargan et le 21 février, elle assura que l'Amérique "acceptait la Révolution et ne comptait en aucune façon intervenir dans les affaires intérieures iraniennes" » (Yakemtchouk, 2007 : 191). L'articulation d'un imaginaire sécuritaire particulier représentant de façon négative la révolution iranienne n'est finalement devenue dominante qu'à partir de la fin du référendum ayant donné naissance à la République islamique d'Iran le 1er avril 1979. Ce point référent persuada en effet Washington que le vœu de Khomeyni de se retirer spirituellement dans la ville sainte de Qom ne serait pas réalisé (voir Richard, 2006 : 311-312). Essayons de retracer une succincte généalogie en trois axes afin de spécifier la teneur de la nouvelle représentation américaine de la République islamique d'Iran.

Il semble que l'un des points de départ de la transformation de l'imaginaire sécuritaire américain avec l'Iran puisse se comprendre en relation avec la politique intérieure américaine. En effet, l'opposition républicaine préparant l'élection présidentielle de 1980 (voir Weinberger, 1991 : 355-356), mais aussi certains membres de l'administration Carter (voir Brzezinski, 1983 : 360-392) construisirent l'occurrence de la révolution iranienne de manière à prouver l'échec de la « diplomatie des droits de l'homme » prônée par Jimmy Carter. Cette entreprise fut aisément réalisée⁷, en dépeignant la chute du Shah d'Iran comme une « perte » géopolitique (voir Ledden et Lewis, 1981) et en liant causalement ce phénomène à la faiblesse idéaliste de Jimmy Carter (Brzezinski, 1983 : 382). Si la conception d'une inefficacité du « *Soft Power* » en Iran et au Moyen-Orient (voir : Carter, 1984 : 455-459; Vance, 1983 : 331-334) signa l'échec de l'administration démocrate, elle permit aussi la revalorisation de conceptions matérialistes de la puissance américaine (Agnew et Corbridge, 1995 : 121). Progressivement, le règne autoritaire du Shah fut redessiné à la lumière de son service rendu à l'intérêt national américain dans la région (Sick, 1985 : 13). Une frontière rhétorique s'établit alors entre « l'îlot de stabilité dans une des régions les plus troublées du monde » (Carter dans Ledeen et Lewis, 1981 : 99) que représentait l'Iran monarchique et l'« arc de crise » (Brzezinski, 1979) dans lequel il se trouve désormais du fait du « laissez-faire » de Jimmy Carter.

Le deuxième axe, plus général, réfère aux rapports historiques entretenus par les États-Unis avec « l'autre » culturellement différent (Campbell, 1998 : 91-132)⁸. C'est selon ce rapport que les difficultés de diffusion des valeurs culturelles et idéologiques du modèle américain en Iran furent expliquées selon un mode de raisonnement

⁷ D'autant plus que cette articulation ne fut finalement qu'une réutilisation du discours conservateur sur la « perte » de la Chine par manque de soutien au nationaliste Tchang Kai Chek et la responsabilité des libéraux dans cette affaire du fait de leur supposée « naïveté » face à la menace communiste.

⁸ Le chapitre 5 « *Imagining America* » de l'ouvrage « *Writing Security* » de David Campbell offre un historique remarquable des relations des États-Unis avec « l'autre » différent.

proche du « racisme différentialiste » (Balibar et Wallerstein, 1988 : 38). La révolution iranienne fut dépeinte culturellement et, comme le souligne Didier Bigo, l'argument fut d'affirmer : « ces peuples ne sont finalement pas mûrs pour la démocratie et restent des "barbares" » (Bigo, 2007 : 15). Si l'Ayatollah Khomeyni devint progressivement le nouveau visage de l'ennemi (Keen, 1991), c'est avec une certaine nostalgie que fut reconstruite la valeur sécuritaire du Shah d'Iran. Son règne fut notamment associé à un moment historique où l'orientalisme américain pouvait assouvir son désir de voir en l'Iran un « autre » réformé, reconnaissable, sujet d'une différence qui est presque la même, mais pas tout à fait (Bhabha, 2008 : 121). La forme islamiste de l'émancipation iranienne semble alors donner raison au discours sur le retour d'un Orient menaçant⁹ (Saïd, 2005 : 319). En gommant les différences identitaires entre « Persans » et « Arabes » et entre les multiples autres particularismes, il se créa la représentation d'un danger « de bloc »¹⁰ dans « l'Autre moyen-orientale ». Ainsi, « *the ideology of modernization was the image of the Shah of Iran, both at his zenith, as a "Modern" ruler, and when his regime collapsed, as a casualty to what was looked upon as medieval fanaticism and religiosity* » (Saïd, 1997 : xii).

Enfin, le troisième axe fut certainement l'un des plus déterminants dans la transformation de l'imaginaire sécuritaire américain vis-à-vis de l'Iran. Il construisit la conception d'une révolution iranienne, alors surnommée « révolution islamique », comme un fait marquant l'avènement d'une nouvelle force populaire anti-impérialiste (Saïd, 1997 : 6). En matérialisant cette crainte avec la représentation de foules fanatisées scandant des slogans nationalistes et religieux (voir Yavari-D'Hellencourt, 1990) et assimilant les États-Unis au « Grand Satan » (voir Beeman, 2008). Les événements de l'année 1979 furent alors perçus comme la naissance d'une nouvelle

⁹ Pour Edward Saïd, ce retour fut notamment visible lors des discours et informations émises pour couvrir la Guerre du Kippour de 1973.

¹⁰ En référence à cette période où la pensée géostratégique dominante peuplait le monde de « deux blocs antagonistes ».

différence idéologique menaçant le cœur des valeurs culturelles américaines. C'est selon cette notion que certains affirment : « *Islamicism replaced secular nationalism as a security threat to U.S interests, and fear of a clash between Islam and the West crystallized in the minds of Americans* » (Moussalli, 2008 : 17).

1.1.3 La crise des otages : Racialisation post-traumatique et fabrication de l'ennemi iranien

La narration dominante de la « crise iranienne des otages », référant à la prise en otage de 52 diplomates de l'ambassade américaine de Téhéran du 4 novembre 1979 au 20 janvier 1981, constitua une cristallisation de longue durée de l'imaginaire sécuritaire américain vis-à-vis de l'Iran. Elle réussit à enraciner une représentation dominante de l'Iran et des Iraniens « dans un système de croyances mis de l'avant par des non-experts dans la société au sens large du terme » (O'Meara, 2007 : 201). C'est finalement la construction sociale de cette « crise », bien plus que celle de la révolution iranienne, qui semble être responsable de la rigidité des représentations américaines sur l'Iran.

Pour comprendre son impact, il faut tout d'abord se replacer dans le contexte historique de l'époque. 1979 est une année cruciale pour les États-Unis, les « pertes » de l'Iran et du Nicaragua, l'invasion soviétique en Afghanistan, la découverte d'une brigade soviétique à Cuba sont autant de faits internationaux venant renforcer la thèse du déclin de la puissance américaine. L'administration Carter, affaiblie par les critiques de sa gestion de la politique étrangère américaine et préparant l'élection présidentielle du 4 novembre 1980, vit dans la « prise d'otage » la possibilité de reconquérir une crédibilité nationale et internationale. (Bostdorff, 1994 : 144; Houghon, 2001 : 15).

Dans sa première déclaration concernant la prise d'otage, Jimmy Carter employa la formule « *during this crisis* » et affirma que les États-Unis ne permettront pas : « *the use of terrorism and the seizure of hostages to impose political demands* » (Carter dans Bostdorff, 1994 : 145). En employant cette rhétorique de « crise », Jimmy Carter place la République islamique d'Iran et les États-Unis dans une logique d'affrontement. Or, comme le notait Jutta Weldes : « *crises are social construction that are forged by state officials in the course of producing and reproducing state identity* » (Weldes, 1999 : 37). On retrouve alors dans le sens donné à cette « crise » plusieurs éléments narratifs ayant permis de positionner l'identité de « « notre État » et « leur État », ou encore « nous » et « eux » » (O'Meara et Sobhee, 2007 : 102). L'État américain et ses diplomates sont alors clairement considérés comme des « *innocents victims of terrorism and anarchy* » (Carter, 1980b) alors que l'État iranien, soutenant ces « *militants terrorists* » (Carter, 1980a) est dépeint comme « *dangerous, unpredictable, and unreliable* » (Sick dans Mobasher, 2006 : 109). En réutilisant la confortable position identitaire de l'Occidental civilisé scandalisé par le débordement du terrorisme au Moyen-Orient (Weldes, 1999 : 107) l'administration Carter réussit à sublimer le sentiment d'humiliation qu'avait fait naître cette « crise » dans l'exaltation provoquée par l'engagement d'une bataille manichéenne avec un nouvel ennemi : « l'Islam politique ».

Cette représentation d'un affrontement de valeurs au cœur de l'inimitié entre l'Iran et les États-Unis fut d'autant plus performative que la « crise » constitua un spectacle médiatique quasi-permanent durant 444 jours. Comme le montra Edward Saïd, les médias ont largement contribué à cristalliser la différence menaçante iranienne. Par exemple, alors que l'on individualisa l'expérience de chaque otage américain selon le registre dramatique de victimes en captivité, les Iraniens eux étaient représentés à la télévision américaine comme une foule anonyme, désindividualisée, déshumanisée (Saïd, 1997 : 101). En évacuant les propres

revendications des révolutionnaires Iraniens¹¹ la prise d'otage fut finalement dépeinte en utilisant des déclinaisons du critère culturaliste simplificateur de la diabolique sauvagerie de l'Islam (Scott, 2000 : 178). C'est pourquoi : « *just as the Puritan tales of captivity captured the public's imagination, stories about the hostage crisis in Iran made Americans captive to a familiar story of contestation between civilization and savagery* » (*ibid.* : 179).

Les conséquences de cette représentation dominante de la « crise iranienne des otages » se traduisirent dans la cristallisation d'une frontière de supériorité et d'infériorité entre « nous et eux » (Campbell, 1998 : 43). Ainsi, à l'instar de l'Union Soviétique, l'Iran devint le point de fixation d'une hostilité collective¹² et celle-ci fut d'autant plus performative qu'elle fut alimentée et favorisée par la conception de différences religieuses et culturelles intrinsèquement menaçantes à la sécurité américaine. À titre indicatif : « *a Harris poll taken about 7 years after the release of the hostages showed that a majority of Americans believed that Iran was the only enemy country compared to only 39% who considered the Soviet Union an enemy* » (Gerges dans Mobasher, 2006 : 112). Si le fait de construire de façon intersubjective un ennemi est une construction puissante (Klotz et Lynch, 2007 : 10), il apparaît clairement que la République islamique d'Iran fut, à la suite de la « révolution islamique » et de la « crise iranienne des otages » construite comme un ennemi radical des États-Unis.

¹¹ Voir la section 3.3.1 (p. 100-103) pour la tentative de réinsertion de celles-ci au sein du discours dominant américain sur l'Iran par certains universitaires irano-américains.

¹² Cette hostilité fut d'autant plus exacerbée que l'Iran fut désigné comme le principal responsable du deuxième « choc pétrolier » (1979) qui toucha économiquement la population américaine.

1.2 IDENTITÉ ET PASSAGE DE LA FRONTIÈRE AMÉRICAINE : LE POLITIQUE DES POLITIQUES DE L'IMMIGRATION

L'ouverture des frontières américaines à une émigration massive d'Iraniens vers les États-Unis pendant et après la révolution islamique est un phénomène foncièrement politique. Le fait, pour des individus dont le pays d'origine est perçu comme une menace à la sécurité américaine, de pouvoir immigrer aux États-Unis renvoie à une combinaison de pratiques représentationnelles. Afin de replacer ce phénomène au sein d'un cadre historique précis, nous nous sommes concentrés sur le lien entre immigration et politique étrangère américaine lors de la guerre froide. Nous pensons en ce sens que les codes et les normes bureaucratiques ayant permis aux Iraniens de passer légalement la frontière américaine ont été initialement façonnés par la symbolique idéologique qu'est l'émigration d'individu en provenance de pays communistes.

Nous allons tenter de formuler une réponse partielle à la question de Louise Cainkar : « *can one be Americans and America's enemy at the same time?* » (Cainkar, 2009 : 7). Pour ce faire, nous allons alors procéder en trois étapes. Il nous faut premièrement comprendre la place idéationnelle du phénomène d'immigration d'individus en provenance de pays perçu comme menaçant par l'imaginaire sécuritaire américain. Deuxièmement, il nous faudra spécifier les critères de sélection et les engagements identitaires permettant le passage légal de la frontière américaine. Enfin, troisièmement, nous allons situer la place des communautés d'exilés au sein de ces pratiques représentationnelles et le rôle de stabilisation identitaire qui leur est attribué au sein de leur communauté migratoire.

1.2.1 La représentation américaine de l'immigration politique lors de la guerre froide : « *Vote with your feet* »

Les référents identitaires faisant d'un émigrant un « immigrant », un « exilé » ou un « réfugié » lors de son arrivée aux États-Unis sont largement « confondus dans la pratique et l'imagerie populaire américaine » (Collomp et Menéndez, 2003 : 5). Ceci peut se comprendre au regard de divers mythes exceptionnalistes qui ponctuent l'historiographie dominante de cette « nation d'immigrants » (Kennedy, 1964). Il s'agit notamment de l'épopée du *Mayflower*, bateau qui en 1620 permit à des pèlerins anglais de fuir la répression de Jacques Ier afin de trouver refuge en Amérique. La narration répétée de ce mythe cristallisa la notion d'une « terre promise » outre-Atlantique, véritable terre d'accueil pour les victimes de persécutions politiques et religieuses (voir Kagan, 2006 : 7). Cette représentation est par ailleurs renforcée par le récit historique dominant sur la constitution des États-Unis et par une pléiade de symboles, tels le slogan « *E pluribus unum* » et l'imaginaire entourant la Statue de la Liberté dans le port de New York.

Cependant, dans la pratique historique, la possibilité d'émigrer vers les États-Unis fut facilitée pour les populations associées à ce que Samuel Huntington nommait le « fond culturel commun » (Huntington, 2004 : 67). Il s'agissait alors généralement d'individus de « culture anglo-saxonne », en provenance d'Europe du Nord et de l'Ouest (Mendelson, 2010 : 1021). Il faudra attendre la représentation globalisée de l'imaginaire sécuritaire américain lors de la guerre froide pour trouver une conception géographiquement élargie des ayants droit à cette « terre d'asile ». On constate alors à cette époque une transformation de la conception américaine de l'immigration et une incorporation de celle-ci au sein des nouveaux objectifs du « *National Security State* » constitué en 1947. Ce remodelage de l'État américain, dessiné lors de la deuxième guerre mondiale, correspond à une révolution bureaucratique adaptant les services de la sécurité nationale américaine à la perception d'un état de guerre permanent (voir Grondin, 2003 : 620-622). L'une des conséquences de cette nouvelle

représentation fut la fragilisation progressive des critères rigides de l'« *Alien and Sedition Acts* » de 1798 en diminuant la focalisation sur l'origine nationale ou « raciale » pour intégrer le critère idéologique. En effet, les acteurs de la politique étrangère américaine percevaient l'immigration comme un outil diplomatique et firent en sorte d'assouplir les restrictions migratoires imposées par la loi américaine (Mendelson, 2010 : 1030). De ce fait, la politique d'immigration américaine accorda le « refuge politique » aux Européens de l'Est à partir de 1945, puis aux citoyens cubains à partir de 1959 et des pays d'Asie de l'Est à partir de 1975 (Sabbagh, 2003 : 70). Ce fut véritablement la fin de « la loi des quotas »¹³ en 1965 qui généralisa l'acceptation d'une émigration en provenance de pays racialement, religieusement et culturellement perçus comme « autres » par le discours traditionnel américain.

Dans le combat idéologique dans lequel les États-Unis s'étaient engagés avec le « bloc socialiste », l'immigration devint une pratique sémiotique fondamentale. Conquérir les « cœurs et les esprits » nécessitait la diffusion d'images « parlantes » et l'émigration d'individus en provenance de pays communistes » avait une valeur symbolique dans la compétition entre ces deux systèmes antagoniques (Torres, 1999 : 29). Le phénomène migratoire fut alors utilisé comme une preuve matérielle de l'échec économique et politique de l'URSS et de la validité de Washington de s'identifier comme le « leader du monde libre » (Weldes, 1999 : 14). L'immigration aux États-Unis à cette époque doit alors être comprise comme un acte de libération politique et économique dont la valeur est symbolisée par le slogan « *voting with your feet* » (Torres, 1999 : 68).

¹³ La « loi des quotas », aussi appelée « *immigration act of 1924* » ou « Loi Johnson-Reed » est une loi fédérale votée le 16 mai 1924 imposant des quotas d'immigrants par État. Elle disparut suite au vote de la « loi sur l'immigration de 1965 ».

1.2.2 La disciplinarité de la frontière : Le passage comme acte identitaire performatif

Si le phénomène migratoire est valorisé par le discours sécuritaire américain de la guerre froide cela ne signifie pas qu'il s'effectue de manière anarchique. Comme le notait Maria de Los Angeles Torres au sujet de l'immigration cubaine : « *decisions about who could come to the United States from Cuba and how, were made under the rubric and in the halls of national security interests* » (Torres, 1999 : 177). En ce sens, autant les critères de sélections de l'émigrant que le « folklore » entourant le passage de la frontière peuvent être compris comme résultat des pratiques sécuritaires de l'État américain.

Ceci est notamment perceptible dans les procédures bureaucratiques permettant à des individus de franchir la frontière et ainsi de passer du statut d'étranger – et parfois d'ennemi – à un statut légal de résident américain. La réponse à la question « qui peut immigrer aux États-Unis ? » est alors formulée en fonction des normes et des valeurs au cœur des représentations identitaires américaines (Mendelson, 2010 : 1033). Un tri sera ainsi effectué entre l'émigrant « presque soi » et « l'autre » non réformable qui, en s'installant aux États-Unis, risquerait de fragiliser son « identité nationale ». Cette menace identitaire est encore plus signifiante lorsque les individus concernés sont issus, comme dans le cas des Iraniens, d'un pays perçu comme racialement, idéologiquement, culturellement et religieusement « *against the American grain* » (Bhabha, 2008 : xv). Ainsi, comme le stipulait David Campbell, le passage légal de la frontière américaine suppose l'élimination de tout ce qui est étranger et perçu comme une menace à la sécurité de l'État (Campbell, 1998 : 36). Il faut enfin comprendre que cette élimination de la différence menaçante va se faire en relation avec une sélection bureaucratique où l'émigrant va devoir se différencier individuellement de l'image attribuée à son pays d'origine.

Le passage de la frontière en doit en ce sens être assimilé à un acte performatif. Il influe sur la (re)construction identitaire des individus la traversant durablement. Dans

ces espaces migratoires, comme le note Mendelson : « *the rites and roles are standardized. The judge the lawyers and the convert each play a role in questioning, challenging, an officiating the conversion to "Americanness"* » (Mendelson, 2010 : 1054). Durant les procédures d'obtention de visas, de carte de résidents ou de la citoyenneté américaine, l'émigrant va être interpellé en fonction d'une certaine représentation de l'identité américaine. Celle-ci : « *reflects an idealized, mythologized image of American values and American families. Fathers coach children's baseball leagues; mothers volunteer in schools; families speak English, attend church together, and celebrate American holidays* » (*ibid.* : 1012). De plus, il devra répondre à des questionnaires spécifiant de façon précise les idéologies et activités politiques considérées comme non-Américaines desquels l'émigrant devra se distinguer explicitement (Campbell, 1998 : 35-36). Tous ces engagements façonnent l'identité de ces individus et les actions politiques qui leur seront permises par la suite. Pour exemple voici « Le serment d'allégeance » devant être récité lors de l'acquisition de la citoyenneté américaine :

I hereby declare, on oath, that I absolutely and entirely renounce and abjure all allegiance and fidelity to any foreign prince, potentate, state, or sovereignty of whom or which I have heretofore been a subject or citizen; that I will support and defend the Constitution and laws of the United States of America against all enemies, foreign and domestic; that I will bear true faith and allegiance to the same; that I will bear arms on behalf of the United States when required by the law; that I will perform noncombatant service in the Armed Forces of the United States when required by the law; that I will perform work of national importance under civilian direction when required by the law; and that I take this obligation freely without any mental reservation or purpose of evasion; so help me God. (« *Oath of Allegiance* » dans Bishai, 2007 : 79)

Une telle interpellation de l'émigrant afin de combattre « l'ennemi extérieur comme intérieur » des États-Unis ainsi que les nombreuses références théologiques présentes dans ce serment ont certainement des répercussions importantes sur sa propre resocialisation dans la société américaine.

1.2.3. La constitution d'une exopolitie : cristallisation de l'interpellation américaine

Malgré leurs impacts, ces processus identitaires frontaliers ne sont pas suffisants pour assurer une identité non menaçante à ces individus dont la « double loyauté » sera toujours suspectée. Selon cette conception : « *any judge can constitute an alien an American citizen, but it takes change of heart and mind to make an American* » (Shanks, 2001 : 82). Dans cette optique, la favorisation de la constitution d'une « exopolitie » apparaît être l'une des solutions disciplinaires privilégiées aux politiques de l'immigration en provenance de pays considérés comme ennemis.

Nous employons le terme « exopolitie » pour « nommer l'espace politique formé par les relations d'alliance ou d'opposition entre les groupes ou les individus engagés dans un combat politique contre le régime en place dans leur pays ou sur la terre qu'ils revendiquent comme étant la leur » (Dufoix, 2005 : 11). L'exopolitie est donc un vaste champ politique alimenté en son centre par l'intersubjectivité d'un réseau d'exilés. Celle-ci diffuse un imaginaire exilique vers une périphérie constituée par des membres s'identifiant comme exilés, mais étant politiquement moins actifs. En ce sens, l'exopolitie « regroupe tous ceux, individus ou groupements, qui, ne serait-ce que par ce refus, se sont mis en posture politique permanente contre le régime en place dans leur pays d'origine. Ils prétendent, de fait, représenter collectivement le “vrai” pays, la “vraie” nation » (Dufoix, 2001).

Grâce à ce concept de Stéphane Dufoix, nous pouvons comprendre plus facilement le maintien de l'allégeance des communautés d'exilés aux impératifs sécuritaires et identitaires de l'imaginaire américain vis-à-vis de l'Iran. En facilitant la constitution de groupes sociaux composés par les opposants radicaux aux régimes « ennemis » de Washington, les acteurs étatiques américains s'assuraient en quelque sorte de la fidélité de l'exopolitie à « l'intérêt national américain ». C'est en partie pour ces raisons que le gouvernement américain permit au début de la guerre froide l'installation initiale d'individus dont l'anticommunisme militant était authentifié.

Rappelons sur ce point qu'« entre 1945 et 1949, les États-Unis deviennent le refuge privilégié des principaux hommes politiques d'Europe centrale et orientale [...] venant chercher outre-Atlantique les moyens nécessaires pour la continuation en exil de leur combat politique contre le communisme » (Dufoix, 2002 : 199).

En respectant l'adage « les ennemis de mes ennemis sont mes amis », il semble probable que la constitution d'exopolitie sur le territoire américain émane de stratégie migratoire réfléchie. En effet, initier ou continuer une lutte en exil n'est pas un phénomène naturel (*ibid.* : 32). Or interpeler certains immigrants comme à la fois sujet et acteur de « l'intérêt national américain » n'est pas sans conséquence sur la tonalité de la colonie au sens large. Ainsi adoubés comme les seuls acteurs légitimes d'un changement de régime dans leur « *captive nations* » (Shain, 1999 : 21), ils jouissaient de fait d'une place privilégiée au sein de la colonie migratoire. Ils pouvaient ainsi, grâce à la structure de leur formation politique et de leur réseau de connaissance, contribuer à la stabilité idéologique de l'exopolitie. Ayant finalement des « ennemis » similaires et des intérêts en commun avec les acteurs de la sécurité nationale américaine, ils pouvaient façonner, reproduire ou marginaliser les courants d'idées de leurs ex-concitoyens. Nous appréhendons alors, la constitution d'exopolities aux États-Unis comme le processus initial d'autorégulation politique mené par une activité conjointe des exilés les plus proches des conceptions identitaires et sécuritaires dominantes américaines et des acteurs étatiques les formulant.

1.2.4 Le cas spécifique de la reterritorialisation iranienne aux États-Unis

La reterritorialisation massive (Mostofi, 2003 : 685), d'Iraniens aux États-Unis pendant et après la révolution iranienne de 1978-1979 est, à l'instar de l'émigration cubaine et d'Européens de l'Est, un phénomène éminemment politique. Sa

dynamique première s'inscrit pleinement dans cette structure idéationnelle donnant une signification idéologique à l'immigration. D'une façon quantitative et qualitative, l'émigration de la République islamique d'Iran vers les États-Unis attestait de la justesse de l'imaginaire sécuritaire américain de la guerre froide et orientaliste sur ce pays. Cette assertion est d'autant plus « visible » que l'Iran tout comme la majorité des pays du Moyen-Orient n'était pas un pays d'émigration vers les États-Unis. (Bakalian et Bozorgmehr, 2009 : 85).

De plus, il est possible de retrouver la même sélection identitaire et économique réalisée par la politique d'immigration américaine. Cameron McAuliffe est explicite :

The initial cohort of Iranian migrants who left Iran around the time of the Revolution was dominated by those who were in contest with the fledgling Islamic state. The middle and upper classes living in Tehran were those who benefited most from the years under the Shah and had a good deal to lose in the change to a theocratic state (McAuliffe, 2008 : 67).

Les premiers émigrants ayant eu la possibilité de franchir la frontière américaine furent alors ceux dont l'identité se rattachait à « l'autre reconnaissable » ou au « presque soi ». C'est ainsi que l'on retrouve une surreprésentation d'anciens membres du gouvernement du Shah d'Iran et de ses partisans au « statut social élevé » (Bozorgmehr et Sabbagh, 1988). Fort de leur apport de capitaux aux États-Unis estimé entre 30 ou 40 milliards de dollars (Ansari dans Adelkhah, 2001 : 32), ces Iraniens étaient enclins à l'influence occidentale et appartenaient à la nouvelle et séculaire classe moyenne iranienne (Mostofi, 2003 : 683). À ce moment-là, il semble donc que ce soit les critères économiques et politiques qui attestèrent de la « modernité » de ces nouveaux arrivants et de leur capacité à « s'intégrer » à la société américaine. Comme l'affirme Hamid Naficy : « *they enter the U.S economy not as an ethnic underclass but as a sort of transnational elite, requiring minor adjustments but not massive retraining* » (Naficy, 1993 : 6).

Nous devons aussi noter la spécificité de la reterritorialisation iranienne aux États-Unis. En comparaison avec les pays européens, notamment l'Allemagne, la France, ou la Suède, la rigidité des critères pour rentrer aux États-Unis fut véritablement un facteur d'homogénéisation de la composition économique et politique de la diaspora iranienne. Par exemple, la Suède accueille des personnalités affiliées aux partis communistes iraniens¹⁴, la France permit à de nombreux membres des Moudjahidines du Peuple de s'installer dans la région parisienne et l'Allemagne fut le pays refuge de nombreux militants socialistes et anarchistes (voir Vahabi, 2009a). Finalement, à l'instar de la surreprésentation de groupes issus de l'élite dans la diaspora cubaine aux États-Unis (Torres, 1999 : 74) la constitution de la diaspora iranienne aux États-Unis présente des configurations « ethniques », religieuses, politiques et économiques, la distinguant des autres communautés iraniennes d'Europe. Résumons la composition initiale de la diaspora iranienne aux États-Unis, en stipulant « que son origine sociale est bien délimitée (les classes moyennes ou les grandes familles de l'Empire) [...] et que son orientation politique était largement monarchiste et-ou areligieuse, sans néanmoins être exclusive d'autres sensibilités politiques » (Adelkhah, 2001 : 5).

1.3 « *BRING THE CRISIS HOME* » : L'INTERPELLATION DE L'EXOPOLITIE IRANIENNE

La reterritorialisation massive des Iraniens aux États-Unis, de 1978 à 1981 s'est réalisée en parallèle de la transformation de l'imaginaire sécuritaire américaine vis-à-vis de l'Iran. Aussi à l'instar de la réception américaine de la « révolution islamique » et de la « crise iranienne des otages » ces événements ont été perçus par la majorité des Iraniens aux États-Unis comme un véritable « traumatisme intérieur » (Saïd, 1997 : 60). C'est pourtant un autre traumatisme lié à l'articulation spécifique du discours sécuritaire américain pendant et après la « crise iranienne des otages » qui

¹⁴ Notamment le *Tudeh* et le Parti Communiste-Ouvrier d'Iran.

cristallisera les possibilités d'épanouissement identitaire des membres de la diaspora iranienne aux États-Unis.

Comme il a été analysé, la diversité discursive d'une « exopolitie » est en partie constituée par les techniques de sélection et les procédures juridiques permettant à un étranger de franchir légalement la frontière américaine en vue de s'installer de façon plus ou moins permanente sur le territoire américain. Si l'interférence de l'État en amont du processus de reterritorialisation est primordiale, c'est essentiellement lors des premières années de (re)socialisation des nouveaux arrivants qu'ils vont pouvoir situer, leur place, leur rôle et leurs possibilités discursives dans leur nouvel environnement. En effet, « la position ou l'identité de chaque sujet s'accompagne de possibilités de façon d'agir particulières dans le monde, est placée dans un réseau de relations spécifiques, et se caractérise par des intérêts particuliers » (Weldes dans O'Meara et Sohbee, 2004 : 102). C'est en interpellant un sujet que les agents signifiants placeront « discursivement cet acteur dans un réseau de relations spécifiques, (et fixeront) son identité, ses intérêts et ses options » (O'Meara, 2007 : 205). Dans le cas d'individus perçus comme différents, l'interpellation va se réaliser à la fois en fonction du sens partagé de leur État d'origine, de leur culture et de leur religion et en rapport à la perception des causes qui ont poussé ceux-ci à s'installer aux États-Unis. Ils vont alors être « testés » en fonction de leur loyauté à « l'intérêt national » américain.

1.3.1 Conséquences biopolitiques de l'articulation dominante de la « crise iranienne des otages »

Notons tout d'abord que les États-Unis ont une histoire particulière dans le rapport entre « crise » et exclusion racialisée. Tout comme le « *Chinese Exclusion Act* » de 1882, ou encore l'internement de Japonais-Américains pendant la 2^e guerre mondiale, l'impact sur le sol américain de la « crise iranienne des otages » semble

approuver la relation établie par Stanley Cohen dans « *Folk Devils and Moral Panics* », entre panique sociale et identification de boucs-émissaires (Cohen, 1972).

C'est alors la représentation spécifique de la « crise iranienne des otages » par l'administration Carter ainsi que sa cristallisation populaire qui entraîna une réactivation du *nexus* peur-exclusion aux États-Unis. En effet, pendant 444 jours, du 4 novembre 1979 au 20 janvier 1981, les médias et politiciens étiquetèrent les preneurs d'otage, et par implications tout les Iraniens, comme étudiants, militants, terroristes, kidnappers, criminels et barbares (Naficy, 1993 : 130-131). Utilisant la stratégie discursive efficace du stéréotype (Bhabha, 2008 : 94), les agents de la politique étrangère américaine ont réussi à profiler l'identité iranienne comme une menace en « soi » à la sécurité nationale américaine. Ceci renvoie notamment au concept de sécurisation défini comme suit :

Analysis of the evolving American security imaginary needs grapple with the range of contested cultural representations and practices through which *changing notions of difference became institutionalized as threat* — to the extent that the mere evocation of the Other becomes synonymous with existential threat, producing a common set of reactions and responses. This process of institutionalizing difference as threat is known as *securitization*. As “a more extreme form of politicization”, securitization is a “move [by socially authorized actors] that takes politics beyond the established rules of the game and frames the issue either as a special kind of politics or as above politics” (Buzan et al. 1998 : 23) or about national survival. Culture is a key terrain of struggle in the securitization processes (O'Meara, parution à venir, souligné dans l'original).

L'institutionnalisation de la différence par une conception racialisée et culturalisée de « l'autre » a établi une image identifiable de « l'ennemi iranien ». À partir de ce moment, l'ennemi mutant apparaît partout, chez soi comme à l'étranger, exorciser sa présence devient une obsession nationale (Robin, 2001 : 3). Possiblement motivé par l'humiliation, la peur et la haine que le discours médiatisé de « crise » propagea, il se

déclencha après cette « sécurisation » un véritable « *backlash* »¹⁵ envers les Iraniens aux États-Unis. Ainsi : « *the burning (and selling) of Iranian flag by irate Americans became a regular pastime; the press faithfully reported this kind of patriotism. Interestingly, there were frequent reports showing the popular confusion between Arabs and Iranians, such as carried by the Boston Globe on November 10 of an angry Springfield crowd chanting "Arab go home"* » (Saïd, 1997 : 82). Ceux-ci assistèrent, et furent parfois pris à parti, par les multiples manifestations qui, dans les grandes villes américaines articulaient explicitement des actes de langages déclaratoires et directifs visant leurs expulsions du territoire américain. Ils furent également soumis à des slogans tels que : « *deport all Iranians* », « *get the hell out of my country* » ou encore, « *Iranians are shits, we should get the hostages and exterminate the entire land* » (dans Sullivan, 2001 : 227). Enfin, des messages furent directement destinés aux membres de la diaspora iranienne. Par exemple : « *posters read "60 Americans for 10 000 Iranians," suggesting that the United States should trade the Iranians living in the United States for the hostages being held in Iran* » (Mobasher, 2006 : 108). La plupart de ces événements furent d'autant plus traumatisants pour les Iraniens aux États-Unis que ceux-ci étaient rarement remis en question par les politiciens et les médias les retransmettant. En nous appuyant sur le film *Maryam* de Ramin Serry (2002) dans lequel est représenté l'impact de cet anti-iranisme sur une famille d'immigrés iraniens, nous pouvons en définitive affirmer que cette « crise internationale » eu des conséquences majeures sur le façonnement et l'articulation de l'identité de la diaspora iranienne aux États-Unis.

Face à cette interpellation violente en provenance du gouvernement, mais aussi des citoyens américains, une partie des immigrants et exilés iraniens choisirent l'assimilation en optant pour les attributs de l'étalon majoritaire de la société américaine. Camouflant leur nationalité, se débarrassant des marques distinctives de

¹⁵ Nous définissons ce mot comme suit : « *Generally backlash consists of harassment and hate crimes, but it may also subsume a state's actions that unjustly target a minority population or « outgroup »* » (Bakalian et Bozorgmehr, 2009 : 14).

leur appartenance à la religion ou à la culture visée par le stéréotype, de nombreuses Iraniennes de la communauté de Los Angeles se blanchirent la peau afin de se différencier au maximum des Iraniens traditionnellement perçus comme « noirs » par les Américains (Tehrani, 2009 : 88). L'une des solutions envisagées fut de modifier son corps afin d'être considéré comme « blanc » et de se libérer ainsi de la stigmatisation d'être iranien dans une société racialisée (Mobasher, 2006 : 113). La chirurgie esthétique, le maquillage, les habits, de nouvelles pratiques culturelles furent alors utilisés par ces individus pour embrasser « l'aura de l'homme blanc » et ainsi sécuriser leur position dans la société américaine (Tehrani, 2009 : 88). Pouvant être aussi suspectés du fait de leur pratique religieuse, les barbes furent rasées, les turbans et voiles relégués aux sphères privées et des prénoms américains remplacèrent les références islamiques de la plupart des noms iraniens (Mobasher, 2006 : 113). Par peur des déportations ou des violences à leur encontre (Bozorgmehr, 1998 : 8) de nombreux Iraniens choisirent également de ne pas révéler, de cacher ou d'oublier l'identité associée à leur pays d'origine. En conséquence, la mémoire et l'histoire spécifique liées à leurs expériences de vie dans leur pays d'origine tendent alors à disparaître dans la recherche de cette assimilation. À ce moment précis, l'identité est oubliée et le monde auquel elle se rattache également (Assche, et *al.*, 2009 : 227).

1.3.2 Techniques de silence et tonalité politique de l'exopatrie

Les possibilités discursives des Iraniens aux États-Unis souhaitant s'inscrire suite à la « crise iranienne des otages » dans une posture critique de la politique étrangère américaine en Iran furent réduites à néant par l'interpellation particulière dont ils ont fait l'objet. En partant du principe qu'il est plus facile de modeler l'histoire en l'absence de contre-discours (*ibid.* : 224) on trouva dans cette période, des techniques

discursives précises visant à favoriser une position hégémonique dans l'exopolitie iranienne en formation.

La première de celles-ci renvoie aux « techniques de silence », qui permirent à la fois aux agents de la politique étrangère américaine et à certaines factions exiliques de marginaliser ceux vus comme improductifs à « l'intérêt national » américain de l'époque. C'est notamment en instrumentalisant les thèmes porteurs de la « double-loyauté » et d'une perception par le prisme ami-ennemi du conflit politique que les techniques de silence vont au cours d'un échange discursif, d'un travail universitaire ou d'une activité politique réussir à placer durablement un interlocuteur dans le camp de « l'autre menaçant ». Le but est alors d'empêcher celui-ci de diffuser son point de vue et qu'il puisse être écouté équitablement dans la sphère publique (Walt et Mearsheimer, 2007 : 168). Concrètement, ces techniques de silence seront des dénominatifs associés aux stéréotypes avec lesquels « l'ennemi iranien » a été identifié. Ainsi, les termes connotés comme « terroriste », « mollah-fou », « antisémite », « islamiste », « barbare », « espion », « anti-américain », seront formulés pour délégitimer le mouvement, la personne et les idées menaçants le discours dominant. L'action désespérée de Neusha Farrahi, libraire de gauche (voir Kelley, 1993 : 302), s'étant immolé devant le bâtiment fédéral de Westwood en 1987 pour contester la politique étrangère américaine, la poursuite de la guerre Iran-Irak et aussi l'absence de démocratie qui règnerait au sein de l'exopolitie (*ibid.*) est un exemple emblématique du poids psychologique de ces techniques de silence.

Outre ces procédés discursifs, les « techniques de silence » se retrouvent aussi au niveau des pressions administratives et bureaucratiques envers les associations, formations et groupes dont les politiques sont associées aux stéréotypes. Même dans le cas du faible réseau associatif iranien, on trouva un ordre présidentiel le « *Iranian Control Program* » qui ficha et surveilla pas moins de 5700 étudiants iraniens aux

États-Unis (Bakalian and Bozorgmehr, 2009 : 39). Comme le témoigne Jimmy Carter, cette décision fut prise directement par les officiels de la Maison Blanche.

I began action to expel the Iranian students who were in our country illegally. I also forbade any Iranian demonstrations on federal property, and became quite irritated when my legal advisers and some of my staff leaders came back repeatedly to argue that this order might infringe on the constitutional right of free speech (Carter, 1995 : 469).

Alors que les étudiants iraniens dans les universités américaines étaient parmi les activistes les plus engagés dans la lutte révolutionnaire contre le Shah (Ledeer et Lewis, 1981 : 152)¹⁶ et du même coup les plus à gauche dans le spectre politique de l'exopolitie, ils furent étroitement surveillés et ciblés par les Services de l'Immigration et de la Naturalisation (INS) américain (Myriam, 2002; Mobasher, 2006 : 107-108). Comme l'affirmait le président Carter : « *American citizens - including the President- were not in mood to watch Iranian « students » denouncing our country in front of the White House* » (Carter, 1995 : 469). Le spectre disciplinaire de ces techniques de silence toucha jusqu'à la production universitaire du savoir, sur l'Iran, sur la « crise iranienne des otages » et sur la diaspora iranienne. Mehdi Bozorgmehr nous informe ici des conséquences :

Given their vulnerable status, Iranians were unlikely to fan the flames and bring more attention to themselves by conducting researches on this topic. Even more fundamentally, a researcher at that time would have had to prove that he or she was not collecting information on behalf of U.S. government agencies. Similar concerns had prevented research on newly arrived Iranian exiles, anticipations of accusations of spying for the new Iranian revolutionary regime (Bozorgmehr, 1998 : 8).

¹⁶ Ils furent notamment largement impliqués dans les émeutes aux abords de la Maison-Blanche qui suivirent la visite du Shah d'Iran à Washington le 15 novembre 1977.

1.3.3 Qui parle pour les Iraniens aux États-Unis ?

En contrepartie de la marginalisation des voix discordantes, l'imaginaire sécuritaire américain vis-à-vis de l'Iran favorisa l'interpellation sur le devant de la scène exopolitique des exilés monarchistes et royalistes¹⁷. Comme le souligne Hamid Naficy : « *in the case of Iranian exiles, it has been the royalist factions who have been the most successful both in regulating the flux of fetishization and in controlling Iranian politics and political discourses in California* » (Naficy, 1993 : 132). Pour sûr cette hégémonie monarchiste initiale peut se comprendre au travers de la reconstitution classique sur un territoire étranger, des formations et journaux, des titres et positions qui régissaient le système politique dans le pays d'origine (Dufoix, 2002 : 29). Mais cette reproduction politique aux États-Unis fut aussi largement permise et renforcée par la disciplinarité politique imposée aux membres de cette diaspora lors de la crise iranienne des otages.

En effet, pendant et après cette période de « crise », il était approprié pour ces Iraniens de prouver leur patriotisme américain, par le port de bannières étoilées et de rubans jaunes en l'honneur de leur « nouvelle patrie ». Ce processus « visible » fut le même avec le façonnement des discours formulés au sein de l'exopolitie iranienne. Seulement, dans ce système les exilés monarchistes avaient un avantage majeur sur les autres formations politiques : leur loyauté aux États-Unis n'était pas perçue comme ambivalente. C'est leur place privilégiée dans l'Iran du gouvernement « pro-américain » du Shah, qui fut assimilée à une « preuve » en soi de leur allégeance à « l'intérêt national » américain. Cette considération fut notamment déterminante dans la pression du Département d'État à l'encontre des tentatives d'organisation sur le sol

¹⁷ S'il existe une différence de degré entre les monarchistes et les royalistes, notamment dans la possibilité d'un compromis constitutionnel que les royalistes, nous employons pour des raisons de clarté toujours le terme « monarchiste » pour référer à ce courant pro-Shah souscrivant au retour d'une monarchie en Iran.

américain de formations politiques ayant participé à la révolution iranienne¹⁸. Il fait peu de doutes que l'ascendance discursive des exilés monarchistes iraniens sur l'exopolitie résulte d'interpellations et de politiques réalisés dans cet objectif par l'administration Reagan. Comme le mentionne ces deux journalistes : « *a nexus of monarchist Iranian exiles and American neoconservatives, the Pahlavi network was cultivated in the early '80s by U.S. officials who wanted to explore options for overturning the Tehran regime* » (Rozen et Heer, 2005). Tout comme la politique exilique des États-Unis avec les pays communistes, les possibilités d'expressions des exilés iraniens monarchistes furent discursivement, mais aussi matériellement favorisées.

Outre leur possible activité exilique et leur construction d'un gouvernement en exil, les monarchistes iraniens aux États-Unis pouvaient, en étant au centre de l'exopolitie, façonner son intersubjectivité. Ils avaient le pouvoir de définir quel était l'engagement réel contre la République islamique et quelles positions ou partis pouvaient être taxés « d'inutilité » au changement de régime ou pire, de soutien à Khomeiny. Ils ont dans cette optique réussi à contrôler et à radicaliser, dès leur reterritorialisation, le discours anti-régime provenant de l'exopolitie iranienne aux États-Unis. Nous allons maintenant nous focaliser sur l'impact de leur position hégémonique dans l'exopolitie sur la (re)construction identitaire des membres de la diaspora iranienne aux États-Unis.

¹⁸ L'exemple de la dépolitisation forcée de la chaîne de télévision *Sima-Ye Azadi* tenue par les Moudjahidines du Peuple iranien montre qu'être anti-khomeyniste ne suffisait pas à avoir un accès officiel dans l'exopolitie iranienne, il fallait être royaliste (Naficy, 1993 : 75-77).

CHAPITRE II

LA (RE)CONSTRUCTION IDENTITAIRE DES IRANIENS AUX ÉTATS-UNIS : L'INTERSUBJECTIVITÉ DE L'EXIL

Comme il l'a été présenté, la cristallisation de l'imaginaire sécuritaire américain vis-à-vis de l'Iran au début des années 1980 favorisa l'interpellation d'une position monarchiste au sein de l'exopolitie iranienne aux États-Unis. Ces acteurs eurent en ce sens une capacité discursive privilégiée par rapport aux autres formations politiques dans le processus « toujours contesté et hautement complexe » (O'Meara, 2007 : 201) de (re)construction identitaire des Iraniens aux États-Unis. Conscient de la diversité politique et culturelle de cette diaspora nous avons surtout souhaité comprendre les raisons et les conséquences de la surreprésentation du point de vue monarchiste¹⁹.

Notre objectif est ici de spécifier la constitution et les contours du discours exilique. En le concevant comme l'investigateur de la (re)construction identitaire des membres de la diaspora iranienne, nous tenterons d'appréhender les représentations spatiales et temporelles qu'il diffusa dans ce groupe. Ensuite, nous allons nous focaliser sur le possible impact de ces pratiques représentationnelles sur l'imaginaire sécuritaire américain en étudiant les actes de langage de Reza Pahlavi, fils de l'ancien Shah.

¹⁹ Nader Vahabi souligne justement le rôle des « autobiographies largement médiatisées » privilégiant en France la position royaliste dans les représentations des exilés iraniens (Vahabi, 2009a : 24).

2.1 LA RETÉRRITORIALISATION IRANIENNE AUX ÉTATS-UNIS : LE SOCLE DE LA (RE)CONSTRUCTION IDENTITAIRE

La (re)construction identitaire d'une population déterritorisée est certainement l'un des phénomènes les plus complexes, mais aussi les plus stimulants à analyser. Le remodelage et la réinvention de celle-ci en dehors de son territoire dépendent certes du contexte politique, mais aussi de l'utilisation de multiples référents historiques du pays d'origine comme du pays d'accueil. Nous suivons toutefois Shlomo Sand en concevant à la manière de cet historien que « les populations, les peuplades, les peuples, les tribus et les communautés religieuses ne constituent pas des nations, même si l'on a trop souvent l'habitude de les désigner ainsi » (Sand, 2008 : 50). Nous tenterons alors de ne pas reproduire la réification religieuse et ethnique présente dans de nombreuses études de la diaspora iranienne (Bozorgmehr, 1998; Mostofi, 2003; McAuliffe, 2008). Notons tout de même que parmi les membres de la diaspora iranienne certains individus s'identifient également en fonction de leur religion - musulmane, chrétienne, juive, bahaï, zoroastre... - ou selon leur « ethnicité » - perse, arabe, turkmène, arménienne, kurde, qashqai, lurs, baloutche...- (voir Sullivan, 2001 : 1). Plus particulièrement : « *when asked about their primary ethnic identity, minorities from Iran typically identify themselves in terms of their religion or ethnicity as well as their nationality, whereas Muslims identify mainly with being Iranian* » (Bozorgmehr, Sabagh et Der-Martirosian, 1993 : 60). L'identification en tant que « minorité d'Iran aux États-Unis » est un phénomène d'autant plus marquant que beaucoup d'individus furent persécutés en Iran du fait justement de ces appartenances ethniques et religieuses.

2.1.1 La constitution de l'intersubjectivité exilique

Si pour les constructivistes critiques la formulation d'une identité va passer par « la construction de « l'autre » en tant qu'entité distincte de soi-même » (O'Meara et Sobhee, 2004 : 100), dans le cas d'une population déterritorialisée cette définition de « l'autre » n'est ni matérialisée par les frontières protectrices de l'État, ni par une narration existante de l'histoire du groupe. Dans cette période d'instabilité, « *identity is never sure, community is always uncertain, meaning is always in doubt.* » (Ashley et Walker, 1990 : 261). Par conséquent, deux importantes questions identitaires semblent avoir été posées par les membres de la diaspora iranienne lors de leur arrivée aux États-Unis : « qui sommes-nous » et « que sommes-nous »? La première question renvoie à la perplexité identitaire de ces individus devant choisir entre une appartenance nationale, religieuse ou « ethnique » à laquelle s'identifier prioritairement (voir Mostofi, 2003). La deuxième a trait à la notion d'un « *constant danger of erosion* » (Shain, 2007 : 33) dans le sentiment d'appartenance à la communauté déterritorialisée. La crainte de divisions, fragmentations ou même de reniement identitaire du « peuple » à l'étranger, complexifie d'autant plus les réponses à ces questions identitaires.

Dans le but de réduire ces incertitudes, la plupart des membres de la diaspora iranienne semble s'être initialement rattaché à ce que nous nommons ici l'« intersubjectivité de l'exil ». Si l'utilisation de ce concept laisse entrevoir la prégnance d'un discours dominant dans l'auto-compréhension de la place et du rôle des Iraniens aux États-Unis, celui-ci ne veut aucunement dire que tous les membres de la diaspora se considèrent comme des exilés ou adhèrent sans objections à cette intersubjectivité. D'ailleurs, les dernières recherches sur le sujet montrent que seulement la moitié des Iraniens aux États-Unis ont un statut légal d'exilés (Bozorgmehr, 1998 : 16). Cependant, même ce « statut » ne peut nous éclairer sur le nombre d'adhérents à cette intersubjectivité, car une distinction notable doit être

établie entre « émigration politique et politique de l'exil » (Dufoix, 2005 : 8). Du fait de la spécificité politique de la reterritorialisation iranienne aux États-Unis, il semble que ces nouveaux arrivants eurent très peu de choix identitaires. Dans cette optique, le rattachement à l'îlot sécuritaire de l'intersubjectivité de l'exil était privilégié par les individus souhaitant conserver une « identité iranienne ». Se regrouper autour de ces significations et compréhensions partagées du monde permettait à ceux-ci d'affronter collectivement les accusations de lâcheté en provenance du régime iranien (Namazi, 1998). De même, en faisant de leur émigration un acte politique destiné à la continuation de la « lutte » contre le « régime islamique » ils atténuaient leur sentiment de culpabilité d'avoir quitté un pays en crise et en guerre avec son puissant voisin irakien.

En uniformisant la narration d'un exode collectif d'une partie du peuple iranien suite à la « révolution islamique », les acteurs de l'exopolitie ont alors défini leur base identitaire autour de cette conception d'une « nation en exil ». De par leur place économiquement, socialement et politiquement privilégiée, ce sont les personnalités monarchistes de l'ancien régime qui ont rapidement réussi à façonner l'intersubjectivité de l'exil. En marginalisant les Moudjahidines du Peuple du fait de leur alliance militaire avec Saddam Hussein dans la guerre Iran-Irak²⁰ et les partis libéraux et de gauche pour leurs responsabilités dans la révolution iranienne (Vahabi, 2009a : 24), les monarchistes ont sécurisé leur place signifiante au centre de l'exopolitie iranienne. À partir de cette position, ils ont pu « expliquer les raisons de la fuite de leurs dirigeants et construire, autant que possible, l'événement fondateur de cette fuite » (Dufoix, 2002 : 73). L'intersubjectivité exilique doit donc être considérée comme une véritable structure idéationnelle dans laquelle s'est organisée la (re)construction identitaire des Iraniens aux États-Unis.

²⁰ Reza Pahlavi, fils de l'ancien Shah d'Iran, proposa dans cette optique de légitimité nationaliste, à l'état-major de l'aviation de combattre en tant que pilote de l'air au côté des troupes iraniennes lors de la guerre Iran-Irak. Le guide suprême aurait alors conseillé au « jeune Reza de s'occuper de ses études » (dans Pahlavi, 2009 : 93-94).

2.1.2 Vivre dans l'altérité : la construction d'une identité minoritaire

Adhérer à cette intersubjectivité de l'exil impliquait alors une représentation particulière de l'espace pour les Iraniens aux États-Unis. En ce sens, si « la mise en œuvre de la logique spécifiquement politique de l'exil résulte de la rupture entre les exilés et le régime en place dans le pays ou sur la terre d'origine » (Dufoix, 2005 : 9) il nous faut spécifier les conséquences identitaires induites par cette rupture.

Comme l'observe William E. Connolly : « *a powerful identity will strive to constitute a range of difference as intrinsically evil, irrational, abnormal, mad, sick, primitive, monstrous, dangerous, or anarchical - as other* » (Connolly, 2002 : 65). Afin de se différencier de « l'autre menaçant » de l'imaginaire sécuritaire américain les exilés iraniens utilisèrent premièrement une représentation anthropomorphisée de leur « mère-patrie » (Naficy, 1993 : 132). En la concevant comme une captive du régime islamique ils réussirent à faire du gouvernement iranien l'incarnation de la différence menaçante tout en victimisant – et en innocentant – le peuple iranien. Ce processus leur permettait de souligner à la fois la non-représentativité du régime (Shain, 2005 : 16) ainsi que son caractère irréformable. Pour appuyer cette représentation, les exilés monarchistes n'hésitèrent pas à rendre le gouvernement responsable de tous les maux de la société iranienne. Dans cette optique, le « Prince héritier » Reza Pahlavi affirmait : « *our country is mired in backwardness, obscurantism, rigidity, radicalism, poverty, corruption and incivility - all at the hands of a clerical dictatorship* » (Pahlavi, 2002 : 1). De même, que « dictature cléricale », de nombreux qualificatifs connotés vont être constamment répétés afin d'assimiler « la dictature des Mollahs » (Baktiar dans Kadivar, 2003) à une incarnation du diable ou tout du moins à un régime tyrannique (Pahlavi, 2009b). Ces représentations ne laissent ni choix, ni nuances dans le positionnement identitaire induit par l'intersubjectivité de l'exil. Ainsi, comme l'avait théorisé Carl Schmitt avec sa « discrimination de l'ami et de l'ennemi » (Schmitt, 1993 : 64), les Iraniens aux

États-Unis devront eux-mêmes s'inscrire dans une opposition radicale à l'« autre » au pouvoir de la République islamique afin de sécuriser leur identité reterritorisée.

De façon complémentaire, cette différenciation sera également intégrée dans l'image donnée de la société hôte : les États-Unis. Pour le « soi » en exil le danger identitaire représenté par « l'autre » du pays d'accueil est bien plus insidieux. En effet, « les États-nations luttent pour conserver le contrôle sur leurs populations face à un ensemble de mouvements et d'organisations sous-nationaux et transnationaux » (Appadurai, 2005 : 271). Ainsi, tout autant menaçants pour leur fragile identité, les flux hégémoniques de la société américaine peuvent en diluant la particularité du groupe, entraîner une réponse négative des Iraniens à la question « que sommes-nous? ». C'est pourquoi, dans l'objectif d'exorciser ce spectre assimilationniste, il fut inventorié des différences essentielles entre le « soi » des exilés iraniens et « l'autre » de la société américaine. Pour ce faire, plusieurs techniques de fixation identitaires furent utilisées. L'une des plus diffusées, consista à maintenir l'appartenance à une culture d'exception - la « culture persane » - et de la concevoir comme intrinsèquement différente - et donc supérieure - à la « culture américaine » (voir Sullivan, 2001 : 15). Cette dernière, conçue comme essentiellement individualiste et matérialiste (Naficy, 1993 : 146; Mostofi, 2003 : 682) se distinguerait d'une « culture persane », dépeinte elle comme reposant sur des assises familiales, le langage *Farsi*, les fêtes traditionnelles et les référents culturels préislamiques (Adelkhah, 2001 : 12-15; Mostofi, 2003 : 691). De plus, comme le souligne le témoignage suivant, cette différenciation avec l'« autre » du pays hôte est aussi renforcée par le repli identitaire lié à ce type de phénomène migratoire.

I remember we referred to Americans as foreigners. They were the Others! As a student at the time, I felt disconnected with fellow classmates, seldom talking to anybody in my classes. Yes, I did feel somewhat insecure about my English, particularly my accent. I suspected my classmates in their spare time get together and ridiculed me. They were the Others! (Khosrowjah, 2009)

À la fois étrangers dans leur pays d'accueil et loin de leur pays d'origine, les Iraniens aux États-Unis se concevaient finalement comme des doubles marginaux (voir Ansari, 1988). Cependant, c'est ironiquement cette conception de menaces existentielles à l'encontre de leur groupe social qui cimentait réellement l'identité exilique iranienne. Comme le mentionne Zohreh Sullivan : « *what connected Iranians to each other and separated them from Americans was, in diaspora, more important than their ethnic differences. While their sense of difference is essentialized, their understanding of differences between Iranians is complex* » (Sullivan, 2001 : 14). Ce n'est qu'à partir de l'essentialisation de cette identité menacée que s'est constituée une auto-identification des membres de la diaspora iranienne aux États-Unis.

2.1.3 *Teherangeles* : Production de localité et diffusion d'un modèle identitaire

La constitution d'une image stabilisée du « soi » en exil semble nécessiter une réappropriation d'un espace - imaginaire ou réel - à partir duquel sera entretenue et conservée la production de l'intersubjectivité de l'exil. En effet, l'appropriation d'un lieu est fondamentale, car dans ces périodes instables « le territoire, c'est d'abord la distance critique entre deux êtres de même espèce : marquer ses distances. Ce qui est mien c'est d'abord ma distance, je ne possède que des distances » (Deleuze et Guattari, 1980 : 393). En ce sens, la ville de Los Angeles semble être aux Iraniens en exil ce qu'est Miami pour les exilés Cubains ou encore Dharamsala pour les exilés Tibétains : des lieux depuis lesquels se forment des réseaux culturels et politiques capables d'émettre et de diffuser de puissants flux signifiants. L'estimation d'individus s'identifiant comme Iraniens dans cette ville est sujet à la controverse. Les chiffres varient de 250 000 individus selon les journaux communautaires (dans Adelkhah, 2001 : 5) à 74 000 selon le dernier recensement américain de 2000 (Fata et Rafii, 2003 : 5-6). Si l'on ajoute à ces évaluations les nombreux Iraniens habitant les villes de Beverly Hills, Santa Monica et Irvine dans l'Orange County, il semble

possible d'affirmer que le Grand Los Angeles regroupe la concentration d'au moins un tiers des membres de la diaspora iranienne aux États-Unis (voir aussi Mostashari et Khodamhosseini, 2004). Rappelons également que leur installation dans cette ville n'est pas le fruit du hasard. En effet, « Los Angeles est aujourd'hui la porte d'entrée des États-Unis pour la majorité des immigrants, toutes nationalités confondues, comme l'était jadis New York » (Adelkhah, 2001 : 6). Parfois nommé « *Irangelles* » (Kelley, 1993), « *little Teheran* » (*ibid.* : 59) ou encore « *Teherangelles* » (Adelkhah, 2001) Los Angeles et ses quartiers de Westwood et Beverly Hills sont de véritables enclaves symboliques et sémiotiques pour les Iraniens aux États-Unis.

La production spatiale de localité est alors particulièrement signifiante pour comprendre l'auto-représentation identitaire des Iraniens de Los Angeles. Comme l'affirmait Fariba Adelkhah, l'on retrouve dans le quartier de Westwood « une espèce de réinvention ou de reconstitution quelque peu nostalgique du Téhéran des années 70. La plupart des enseignes se réfèrent implicitement, pour un habitant de la capitale iranienne, à des lieux qui étaient en vogue à cette époque » (Adelkhah, 2001 : 3). Les drapeaux iraniens ornés du lion à l'épée, symboles de l'ancien régime flottent à l'extérieur des commerces alors qu'à l'intérieur, la culture pop, la littérature et les iconographies de « l'Iran moderne » du Shah sont prédominantes. Même au niveau architectural, les « *Persian Palaces* » ponctuent désormais le style des quartiers chics de Beverly Hills et Westwood. Cette « trace iranienne » dans la partie ouest de la ville semble si remarquable que certains vont jusqu'à affirmer : « *Iranians have transformed the physical landscape of Los Angeles dramatically* » (Farnoush, 2008).

La production d'un réseau de voisinage à Los Angeles est le deuxième aspect de cette reproduction de localité des Iraniens aux États-Unis. Leur reconstruction d'un « capital social » dans cette ville se transforma rapidement en un « capital symbolique » (Bourdieu, 1980) véhiculé par l'intersubjectivité de l'exil. Il en est ainsi du dynamisme des différentes associations religieuses, ethniques et étudiantes

iraniennes qui en tissant un large réseau social et culturel dans la ville ont construit une force sémiotique puissante dont les effets sont sensibles au-delà de la communauté. Si les ressources élevées des Iraniens expliquent les effets positifs attribués à ce réseau (Der-Martirosian, 2008 : 111), il est possible que ce capital social ait été largement utilisé pour diffuser le capital symbolique des exilés monarchistes (voir Kelley, 1993 : 272). Ceci est visible dans l'étude d'Hamid Naficy sur la tonalité des programmes télévisuels et des produits culturels iraniens réalisés à Los Angeles. Plus clairement :

Iranian media in Los Angeles, at least in their first decade since the revolution of 1978-79, attempted to construct such a social and textual affiliation among the exiles by emphasizing national and cultural similarities and by repressing or glossing over the exiles' fundamental differences, which stem from differences in ethnic origin, religious affiliation, class, region, language, politics, and time of departure (Naficy, 1993 : 163).

Le quasi-monopole monarchiste sur la production culturelle (Naficy, 1993 : 163) a donc constitué dans ce lieu une « communauté caractérisée par (son) actualité spatiale ou virtuelle et (son) potentiel de reproduction sociale. » (Appadurai, 2005 : 258). En définitive, nous pouvons affirmer avec Hamid Dabashi que : « *the Iranian experience in Los Angeles, is a microcosm of their "exilic" experiences everywhere* » (Dabashi, 2009 : 248) et par la même la source représentationnelle de leur identité exilique (Mostofi, 2003 : 683).

2.2 L'EXIL COMME PRATIQUE REPRÉSENTATIONNELLE DU TEMPS : LA LIMINALITÉ DES IRANIENS AUX ÉTATS-UNIS

Le terme « liminalité » fut utilisé pour la première fois par l'ethnologue français Arnold Van Gennep. Il caractérise en anthropologie la période pendant laquelle l'individu fait l'expérience d'un rite de passage à l'écart du groupe et attend de

pouvoir le réintégrer avec un nouveau statut social (voir Gennep, 1909). Récupéré par la pensée postcoloniale (Naficy, 1993, Bhabha, 2008), le concept de « liminalité » est désormais employé pour signifier la construction identitaire temporelle et supposément temporaire d'un individu ou d'un groupe. Cette notion indique par déclinaison, le projet de réintégrer le construit social laissé matériellement ou imaginativement derrière soi. Par exemple, la « liminalité » permet d'exprimer la représentation identitaire incluse dans ce témoignage : « *during the years I lived in Europe and later in America, I felt I was living a life in transition, in flux between here and there. I had always hoped to return someday in Iran* » (Ali dans Sullivan, 2001 : 223). En utilisant ce concept, nous entendons faciliter l'appréhension des représentations temporelles encadrant l'intersubjectivité de l'exil des Iraniens aux États-Unis. Nous allons maintenant retracer méthodiquement le sens donné au passé, présent et futur par les exilés iraniens monarchistes.

2.2.1 Fétichisation du passé par une dysphorie du présent

Si l'exil peut être vu comme une « fissure à jamais creusée entre l'être humain et sa terre natale » (Saïd, 2008 : 241), il peut être également considéré comme une condition métaphorique (*ibid.*). C'est donc le sens attribué à l'exil – et non pas seulement le fait « d'être » en exil – qui permettra aux exilés de définir un projet politique précis. Ce sera premièrement la représentation du temps présent de l'exil qui donnera au passé et au futur leurs significations.

Dans le cas iranien, il n'est alors pas surprenant de constater que leur exil a été dépeint de façon dysphorique. Reclus dans cette prison américaine (Naficy, 1993 : 179), c'est par les champs lexicaux de la perte et du manque que ceux-ci expriment leur condition exilique. En vivant loin de leur mère-patrie, privé de leur identité (Pahlavi, 2002 : 71), il semblerait que leur phase liminale soit vouée à se lamenter de

leur situation d'exilé (Dabashi, 2009 : 248). Ni ici ni ailleurs (*ibid.* : 230), leurs désirs s'orientent vers un perpétuel absent (Sullivan, 2001 : 201). Insistant sur leur sentiment de double marginalité où leurs situations dans le pays d'origine et dans le pays d'accueil contiennent des éléments d'incertitude, de non-appartenance et d'insécurité (Ansari, 1988 : 14) les exilés iraniens ont annihilé les possibilités créatrices d'une identité liminale. Réalisée également pour des raisons de légitimité envers une République islamique les accusant d'être « *Westoxicated* » (Namazi, 1998), cette représentation dysphorique du « soi » aux États-Unis permet aux exilés monarchistes d'agencer efficacement une image du passé en Iran et par la même d'une représentation légitime du futur à atteindre.

En incarnant la réponse aux besoins de la diaspora de se rattacher à des objets, des images et des symboles de leur passé, les exilés monarchistes ont pu facilement réintégrer une image idéalisée de « l'ancien régime ». Comme le souligne Walter Benjamin, « articuler historiquement le passé ne signifie pas le connaître « tel qu'il a effectivement été », mais bien plutôt devenir maître d'un souvenir tel qu'il brille à l'instant d'un péril » (Benjamin, 1971 : 279). Cristallisée au sein de l'intersubjectivité de l'exil, cette présentation diffusa l'image d'un Iran pré-révolutionnaire, qui malgré l'autoritarisme paternaliste du Shah, protégeait « l'identité nationale iranienne ». Cette réécriture de l'histoire, comme le mentionne Naficy : « *was accomplished by using fetishes that continually referred either to the secularized Pahlavi era prior to the Islamic revolution of 1978-1979 or to the far-distant pre-Islamic past of the seventh century.* » (Naficy, 1993 : 133). On retrouve alors dans les programmes des télévisions monarchiques l'association de la sérénité et de la beauté des paysages iraniens aux images peu subliminales du Shah d'Iran et de la dynamique culturelle et économique du Téhéran des années 70 (*ibid.*). De même, dans les librairies iraniennes de Westwood, les « rassurants » portraits de la famille royale²¹, trônent entre les

²¹ Notamment le portrait de la famille Pahlavi lors du couronnement impérial. Photographie datant du 26 octobre 1967.

photographies des ruines de Persépolis et de la chaîne montagneuse de l'Alborz. Le renforcement de la stabilité identitaire via ces allégories du passé est aussi réalisé par la distinction qui est faite de l'Iran actuel. Par exemple, affirmer que « *daily, we read about riots and protests across the country. Economic chaos reigns* » (Pahlavi, 2002a : 36) surligne cette fracture temporelle que fut la révolution iranienne et la contraste avec l'équilibre de ce passé idéalisé. Les ruines de la guerre Iran-Irak, la surreprésentation des exécutions sommaires, de la pauvreté et de la consommation de drogues chez les jeunes Iraniens deviennent les représentations privilégiées de l'Iran islamique. L'Iran de leurs discours semble aussi instable et insécuritaire que leur propre reconstruction identitaire en exil. Notons enfin l'existence dans certaines strates sociales exiliques d'une image paradisiaque de l'Iran prérévolutionnaire. Celle-ci est établie par la généralisation des privilèges de ces individus sous « l'ancien régime » en affirmant qu'ils étaient partagés par la totalité du peuple iranien. Dans cette optique ils déclarent : « *nobody wanted for bread under the Shah. There was plenty of everything* » (dans Sullivan, 2001 : 205). C'est alors en conséquence de ces multiples pertes, territoriale et identitaire (Naficy, 1993 : 147) et de « statut », que la nostalgie est devenue une pratique représentationnelle et culturelle majeure pour les exilés

2.2.2 En mission pour « l'Iran éternel » : processus de surlégitimation

Cette importance de la nostalgie et de son affiliation conservatrice, au sein de l'intersubjectivité de l'exil, va alors permettre aux exilés monarchistes d'orienter politiquement la dysphorie du présent en lui adjoignant le fardeau moralement salvateur de protection de « l'Iran éternel » (Pahlavi, 2009a : page de dédicace).

Afin de comprendre le sens identitaire véhiculé par l'utilisation de ce terme, ainsi que ceux de « Nation Perse » et de « pays des Aryens », il nous faut revenir sur

l'histoire iranienne récente. Soulignons surtout qu'en parallèle des réformes économiques et politiques entreprises dans les années 60 dans le but de permettre à l'Iran « d'être bientôt l'égal des nations européennes et de servir de modèle au monde entier » (Digard, Hourcade et Richard, 2007 : 145), le Shah d'Iran reformula « l'identité nationale iranienne ». Vu par les penseurs révolutionnaires comme une « occidentalisation » de l'Iran (voir Ali Chari'ati, 1982; Al-E Ahmad, 1988), sa définition de « l'homme nouveau iranien » se fit en réutilisant le glorieux passé de la « Grande Perse » des rois Darius Ier et Cyrus II le Grand. Avec l'aide des historiens et philosophes orientalistes, notamment les Français Henry Corbin et Louis Massignon, ainsi que les Iraniens Seyyed Hossein Nasr et Dariush Shayegan (voir Richard, 2006 : 299), l'on tenta de se débarrasser de « l'ankylose identitaire » de l'Islam (Shayegan, 2001 : 69) afin de révéler la véritable « âme de l'Iran » (Corbin, Grousset et Massignon, 2009). Ceci fut réalisé en s'appuyant principalement sur les textes préislamiques, zoroastres et soufis (*ibid.*). Le projet du Shah d'Iran était alors comme le note Zia-Ebrahimi : « *[to] dislodge Iran from its Eastern and Islamic reality and force it into a European one, under the claim that Iranians are members of the European family gone astray in the backward Middle East* » (Zia-Ebrahimi, 2010). Concrètement, l'apparence de l'Iran et des Iraniens fut « modernisée », par exemple : « les vêtements occidentaux furent obligatoires dans les écoles, le port du voile fut interdit » (Enayatzaheh, 2009). De surcroît, l'exceptionnalisme iranien fut exalté en réutilisant la mythologie d'une appartenance du peuple iranien à une supposée « race aryenne »²². C'est dans cette volonté que Mohammad Reza Pahlavi se couronna Shah d'Iran le 26 octobre 1967 en s'octroyant le titre honorifique de « Lumière des Aryens ». Pour sûr, l'Aryanisme servit au Shah à « prouver » la similarité entre du peuple iranien avec les peuples européens et surtout à le distinguer des peuples voisins du Moyen-Orient. Ces derniers n'appartenant pas à la « race

²² L'Aryanisme joue un rôle identitaire en Iran depuis la fin de 19^e siècle et fut notamment actif sous Reza Khan, premier Shah d'Iran (1925-1941). Iran signifierait même pour certain : pays des Aryens. (Zia-Ebrahimi, 2010).

authentique » du fait de leurs « origines sémites » seraient donc indiscutablement inférieur aux Iraniens.

Cette (re)construction d'une identité pure et authentique, « blanche » dans sa forme et son fond se retrouva littéralement transposée au sein de l'intersubjectivité de l'exil à la suite de la révolution iranienne. De ce fait, si « l'histoire de l'Iran est une succession de grandeurs et de décadences » (Shah Reza Pahlavi et Warin, 1976 : 70), le caractère islamique que pris la révolution fut perçu par les tenants de la « Résurrection de l'Iran »²³ comme la mise en veille d'un devenir glorieux. A leurs la République islamique d'Iran ne serait finalement que le prolongement de la longue « orientalisation » du pays. Cette période qui débiterait par l'islamisation de la Perse lors des invasions arabes du 7^e siècle fut analysée par les historiens de « l'ancien régime » comme le début de sa « vacance dans l'histoire » (Shayegan, 2001 : 177). Ceci renvoie donc à l'idée énoncée par Zia-Ebrahimi : « *since the advent of Islam, Iranians had been miserable. If only Arabs had not brought Islam to Iran, the country would be as advanced, if not more, than France and England* » (Zia-Ebrahimi, 2010). Ainsi, le sentiment d'être le gardien en exil de l'identité séculaire authentique de l'Iran se traduit par ce « rôle de conservatoire d'une iranité fixée sur un mode passablement rétrograde » (Adelkhah, 2001 : 10). Concrètement, ce rôle se retrouve aux États-Unis, dans le rattachement de nombreux Iraniens peu impliqués dans les politiques de l'exil à une « *Persian Identity* ». Cette identité, véhiculée à grand renfort de folklore entourant « la Perse », est constamment célébrée à travers les festivals de musiques persanes et les défilés « ethniques » dans les grandes villes américaines²⁴ (voir Malek, 2010). Cette insistance sur la culture musicale pop, incarnée par la chanteuse de « l'ancien régime » Googoosh n'est qu'un exemple de la reconstitution « passablement "kitsch" » (Adelkhah, 2003 : 150) d'une identité culturelle en danger (Sullivan, 2001 : 204). L'intense répétition des termes « Iran », « Pars » « Nation » et

²³ Littéralement « *Rastakhiz* ». Le *Hezb-e Rastakhiz* est devenu le parti unique de l'Iran en 1975.

²⁴ Parmi ces performances le « *Mehregan Festival* » à Costa Mesa, Californie et la *New York Persian Parade*, en avril sont les plus connus (Malek, 2010).

« Aryan » dans les programmes de la télévision iranienne de Los Angeles (Naficy, 1993 : 136) réaffirme constamment la dissociation des immigrants iraniens en exil avec l'identité islamique (Mobasher, 2006 : 114). La construction de la mission exilique de ces « Super-Iraniens » (Kelley dans Adelhah, 2001 : 11) permet alors à la fois de se différencier des stéréotypes dominants sur l'Iran et de promouvoir l'identité culturelle « persane » comme projet viable pour le futur de l'Iran.

2.2.3 La volonté de retour et son entretien

Enfin, la force du « rite de passage » (Gennep, 1909) est mesurable au désir des individus de quitter leur identité liminal. La puissance de l'intersubjectivité de l'exil résulte finalement de l'articulation efficace de l'image d'un retour glorieux dans le groupe (Rushdie dans Naficy, 1993 : 117). Pour fixer la volonté de retour en Iran, les exilés monarchistes vont procéder en deux étapes. La première consiste à la formulation d'actes de langage déclaratifs constamment répétés représentant la fin inévitable et proche de la République islamique d'Iran. La deuxième correspond à la représentation puissante de l'impact pour les exilés de l'Iran « libéré ». Celui-ci doit fasciner et convaincre les adhérents à l'intersubjectivité de l'exil des opportunités qui récompenseront leur « longue attente ».

Alors qu'Edward Saïd remarquait en 1981 : « *policymakers were not asking whether the shah's autocracy would survive indefinitely; policy was premised on that assumption* » (Saïd, 1997 : 20), aujourd'hui force est de constater que la situation est inversée. Ceci est sensible autant dans les postulats de départ des exilés iraniens que dans les représentations dominantes américaines. En effet, voilà désormais plus de trente ans que l'axiome à partir duquel s'établit la couverture universitaire, médiatique et politique de l'Iran est biaisé par le souhait et-ou la prédiction d'une chute inexorable de la République islamique d'Iran. Par exemple, l'on peut

répertorier pas moins de cinq ouvrages universitaires en anglais reprenant le titre « *Iran at the Crossroads* »²⁵. Si cette façon téléologique d'entrevoir l'histoire de l'Iran rappelle la philosophie hégélienne, elle est aussi pour les exilés monarchistes, un outil efficace dans leur reproduction de l'espoir d'un retour imminent. Animée par l'attente eschatologique « du jour où l'Iran changera » (Pahlavi, 2009a : 24) la prégnance de l'identité liminale de la diaspora iranienne est alors constamment entretenue par cette surreprésentation de la fragilité politique et économique de la République islamique d'Iran. Ainsi, dans son ouvrage « *Winds of Change* »²⁶ « l'héritier du trône » affirmait de ce fait : « *the clerical regime of the Islamic republic is now deep in crisis and sliding into decline, and will ultimately reach an impasse* » (Pahlavi, 2002a : 35). En phase avec l'imaginaire sécuritaire américain, la volonté de rétablir une situation « normalisée » en Iran, dépend finalement de ces assertions économiques, politiques et philosophiques « prouvant » la condamnation à mort par « la fin de l'histoire » de la République islamique. On retrouve cette situation où « comme si ce qui se passe en même temps au pays était mis entre parenthèses et que les exilés figeaient l'ordre politique au moment de leur départ en attendant que la chute du régime en place permette au peuple de s'exprimer » (Dufoix, 1999 : 55). En ce sens « victime de circonstances tragiques, mais qui ne dureront pas » (Pahlavi, 2009a : 252) les adhérents à l'intersubjectivité de l'exil sont maintenus dans l'impossibilité de défaire leurs bagages (Naficy dans Sullivan, 2001 : 240) et d'abandonner la lutte contre le régime islamique.

La deuxième étape, la représentation du retour au sein de cette « géographie imaginaire », sera le véritable point de fixation des désirs collectifs des exilés. En effet, si « l'âme iranienne demeure inchangée » (Pahlavi, 2009a : 252) seule la fin de

²⁵ Il s'agit de : Aquil, H. Abidi, 1989; Miron Rezun, 1990; John L. Esposito et Rouhollah K. Ramazani, 2001; Ali Ansari, 2003; Abolhassan Bani-Sadr, 2010.

²⁶ Reprise d'une formule pragmatique sur l'inévitabilité de la décolonisation. Il fut formulé pour la première par le premier ministre britannique Harold Macmillan devant le parlement d'Afrique du Sud à Cape Town le 3 février 1960.

la « chape de plomb » (*ibid.* : 170) reconnectera le peuple iranien avec la « vraie » identité iranienne : celle incarnée par les exilés. Ici, nous souhaitons nous aider du « mode de raisonnement » hégélien pour comprendre la formation représentationnelle de ce « retour glorieux » en Iran. Pour le philosophe allemand, « l'être en soi », pouvant se rapprocher de « l'Iran éternel », sera véritablement constitué suite à l'assimilation de « l'idée générale » des exilés, par « l'Esprit » du peuple iranien (voir Hegel, 1965 : 214). C'est de leur appropriation de cette « idée générale », qu'ils incarneraient du fait d'une identité « authentique » et d'une expérience de vie aux États-Unis, qu'ils entendent tirer leur surlégitimité exilique. Cette notion se retrouve explicitement dans les « *all boys clubs* » iranien de Los Angeles et les organisations telles le « *Iranian Future Leaders* » opérant à UCLA. Alors que la fin du régime islamique signifierait la « réussite » de leur identité, elle marquerait également le début de leur rôle de « Guide » éclairé au peuple iranien. Reza Pahlavi est clair sur le sujet lorsqu'il affirme « il ne suffit pas de moderniser les infrastructures il faut aussi moderniser les mentalités » (Pahlavi, 2009a : 167). Associons en définitive cette optique hégélienne de l'exil au concept d'Edward Saïd d'« *inteligencia* coloniale ». Car, pour ces exilés monarchistes, « le rôle qui leur a été prescrit est celui de « moderniser », ce qui veut dire qu'[il accordent] légitimité et autorité à des idées concernant la modernisation, le progrès et la culture qu'[ils reçoivent] en majeure partie des États-Unis. » (Saïd, 2005 : 350).

Enfin, ce retour glorieux est également dépeint avec des référents économiques d'ouverture d'un nouveau marché iranien post-islamique. Ceux-ci, se couplant avec les intérêts moraux de mission libéralisatrice de l'Iran en articulant les intérêts matériels d'« un pays particulièrement attractif pour les investisseurs étrangers » (Pahlavi, 2009a : 170). La différence économique que représenterait une libéralisation de l'économie iranienne (*ibid.* : 171) serait comparable à celle existant entre la Corée du Nord et la Corée du Sud (*ibid.*). Les exilés sont également interpellés en tant qu'acteurs privilégiés de la future « reconstruction économique » de l'Iran. Selon

Reza Pahlavi, « beaucoup d'Iraniens exilés occupent aujourd'hui des fonctions managériales de haut niveau dans le secteur privé. Ils peuvent faciliter les investissements de leur entreprise en Iran » (*ibid.*).

2.3 IMPACTS POLITIQUES ET SÉCURITAIRES DE CETTE INTERSUBJECTIVITÉ DE L'EXIL SUR L'IMAGINAIRE SÉCURITAIRE AMÉRICAIN : LES TROIS OBJECTIFS DE REZA PAHLAVI

L'hégémonie des monarchistes au sein de l'exopolitie iranienne et l'impact qu'ils eurent sur la (re)construction identitaire initiale de la diaspora, ne peut conduire à des conclusions hâtives quant à leur influence dans la formulation de l'imaginaire sécuritaire américain. Prenons toutefois note, de la « cohérence de rhétorique remarquable » (O'Meara, et Sobhee, 2007 : 121) qu'il semble avoir entre la représentation américaine de l'Iran lors de la « crise iranienne des otages » et celle en réaction de laquelle s'est construite l'intersubjectivité de l'exil. Malgré ce constat, il apparaît que c'est véritablement une réutilisation de l'imaginaire sécuritaire par les exilés monarchistes plutôt qu'une création de celui-ci. Car, en conséquence du caractère enclavé de l'identité exilique iranienne, la plupart des flux discursifs émis par ses membres furent dirigés vers le façonnement de « l'Iran imaginaire ». De ce fait : « *the 'exiles' primary relationship, in short, is with their countries and cultures of origins and with the sight, sound, taste, and feel of an originary experience, of an elsewhere at other times* » (Naficy, 2001 : 12). L'identité liminale des exilés iraniens n'a donc pas été construite de façon à permettre une interaction politique avec la société américaine. En définitive, l'intersubjectivité de l'exil favorisa l'apparition de représentants de cette « nation en exil » parlant en son nom aux États-Unis ou en Europe. Nous avons alors fait le choix d'analyser spécifiquement le cas de Reza Pahlavi, fils aîné du Shah d'Iran, tant son action politique à l'intérieur de la société américaine semble incarner explicitement le relais identitaire de l'intersubjectivité de l'exil à Washington. Nous nous concentrerons principalement sur les actes de langage

et pratiques représentationnelles qu'il tenta de diffuser au sein de l'imaginaire sécuritaire américain vis-à-vis de l'Iran.

L'apparition publique de Reza Pahlavi au sein de la politique américaine peut se comprendre en parallèle de la transformation de l'image géostratégique de l'Iran, suite à la fin de la guerre froide. Comme le souligna Didier Bigo, après le déclin et la chute de l'URSS, le Moyen-Orient fut placé au centre de la reconversion du « capital spécifique de "gestion de la menace" » (Bigo, 2007 : 6). Ce faisant « le danger iranien » fut d'autant plus menaçant qu'il se situait dans une « zone » priorisée par les « experts » de l'(in)sécurité. De plus, l'Iran devint à la suite de la « sécurisation » de la menace irakienne, « l'ennemi numéro 1 » d'Israël (Parsi, 2007 : 163) et du même coup la dernière menace existentielle américaine dans la région²⁷.

Il faut remonter en 1989 pour trouver la trace de l'une des premières déclarations de Reza Pahlavi comme représentant de la « nation iranienne en exil ». Sa prise de responsabilité discursive fut sans équivoque lors du 10e anniversaire de la chute de la monarchie iranienne, le 11 février 1989. Celui-ci devant près de 200 000 Iraniens réunis dans le *Los Angeles Sports Arena* (Kelley, 1993 : 206) déclencha l'étincelle du réveil de l'exopolitie (Pahlavi dans Boyer et Ramos, 1989). Appelant tous les exilés à se rassembler derrière sa proposition d'une monarchie constitutionnelle, « Reza Pahlavi II » se positionna ainsi en tant que porte-parole de la volonté collective des exilés iraniens (Kelley, 1993 : 300). S'il était connu des Iraniens de Los Angeles, sa légitimité de représenter l'Iran devant l'opinion publique américaine restait fragile. C'est alors une véritable campagne discursive qu'il entama, suite au décès de l'Ayatollah Khomeiny le 3 juin 1989 (voir Pahlavi, 1989). Niant sa distance de la situation iranienne depuis la révolution de 1979, il affirma sans relâche « je ne passe pas un jour sans que je communique avec l'Iran » (Pahlavi, 2009a : 120). En se

²⁷ La Syrie d'Haféz el-Assad et la Libye de Mouammar Kadhafi pouvaient être aussi considérées comme des menaces, mais leurs capacités d'oppositions militaire et idéologique ne représentaient pas un danger existentiel pour les États-Unis.

construisant de la sorte en tant qu'informateur indigène de la « véritable » situation iranienne, Reza Pahlavi diffusa, sous couvert d'être la voix du « peuple » iranien, les pratiques représentationnelles des exilés iraniens au sein de la société américaine.

2.3.1 Relayer les « intérêts » des exilés iraniens aux États-Unis

Si pour les constructivistes critiques, les intérêts sont constitués en relation avec l'identité (Rowley et Weldes, 2008 : 186), il nous faut ici comprendre l'impact de cette co-constitution sur l'engagement politique de Reza Pahlavi. Il nous semble que c'est principalement l'intronisation des exilés comme « gardiens de l'Iran éternel » qui monopolisa entièrement leurs activités politiques vers la chute du régime islamique. Comme l'affirme Reza Pahlavi : « *the final salvation comes as a result of a change in the system as a whole and not just some liberalization of its policies* » (Pahlavi, 2002a : 78). En analysant cette déclaration selon le prisme des intérêts des exilés monarchistes, il apparaît explicite que seul un retournement radical du système de valeurs de la République islamique leur permettrait de reconquérir les positions perdues en 1979. Dans cette optique, un nouveau processus révolutionnaire délégitimant les acteurs politiques et économiques actuels de la République islamique d'Iran, serait l'unique possibilité pour la monarchie constitutionnelle de Reza Pahlavi de trouver un espace politique viable. C'est ainsi que ce projet pour l'Iran digne d'une véritable *tabula rasa* occupe une place prédominante dans les actes de langage du « Prince héritier ». Parfois, ses discours prennent même la tournure prophétique de la déclaration suivante : « *that will bring closure to a dark period in Iran's history and simultaneously open the nation to a new and bright era* » (Pahlavi, 2002a : 89).

Conditionné par l'objectif de changement de régime il n'est donc pas surprenant que les Iraniens adhérant à l'intersubjectivité de l'exil soutiennent farouchement une position de non-dialogue entre Washington et Téhéran. Selon ce mode de pensée, le

retour à des rapports diplomatiques normaux avec l'Iran serait synonyme de la fin de leur « nation en exil » et du même coup de la valorisation officielle de leur identité au sein de la société américaine. Par déclinaison cette position peut être également soutenue du fait de la crainte qu'une négociation avec le régime islamique puisse réformer son image aux États-Unis et que « l'histoire » se retourne progressivement contre eux. Il est alors intéressant de constater que l'activité politique des exilés iraniens aux États-Unis se dynamisa lors de l'élection du candidat « réformateur » Mohammad Khatami en 1997. La crainte d'une réponse positive de Washington à la proposition d'un « dialogue des civilisations » par le gouvernement iranien fut telle que celle-ci apparut à un moment clé où Madeleine Albright remplaça le faucon²⁸ Warren Christopher au poste de Secrétaire d'État. Aussi lorsqu'elle déclara : « *after the election of President Khatami in 1997, we began to adjust the lens through which we viewed Iran* » (Albright, 2000), Reza Pahlavi lui répondit personnellement : « *you have shown a large measure of good faith in presenting the Iranian leadership with an olive branch that is theirs for the taking* » (Pahlavi, 2000).

De la même façon, les Iraniens inscrits au sein de l'intersubjectivité de l'exil œuvrent pour prolonger l'isolation politique de la République islamique aux niveaux économiques et culturels. Dans ce système de pensée, toutes productions culturelles réalisées ouvertement en Iran et ne dénonçant pas explicitement le régime iranien sont associées à une collaboration. Comme le mentionne Hamid Naficy : « *any representation that contradicts the monolithic fetishized image of the homeland is likely [to be] condemned for helping to whitewash the Islamist government in Iran by putting a human face on its inhumane deeds* » (Naficy, 1993 : 109). Les exilés monarchistes iraniens organisent régulièrement des actions de boycott ou de dénonciation des créations artistiques iraniennes. Le cinéma, la musique et la littérature produits en Iran sont alors conçus comme des productions « officielles » de

²⁸ Nous lui attribuons ce qualificatif du fait de sa position officielle sur l'Iran en 1995 : « *Iran is the world's most significant state sponsor of terrorism, and the most ardent opponent of the Middle East peace process* » (Christopher, 1995: 22).

la République islamique. C'est en utilisant la formule « il y a un ayatollah assis derrière ton bureau » (Burk, 2006) que ceux-ci se sont attaqués à des réalisateurs comme Abbas Kiarostami ou Mohsen Makhmalbaf, ou encore à Shirin Ebadi, lauréat du Prix Nobel de la Paix de 2003.

Pour ce qui est de l'isolement économique, la logique est la même. Leur base représentationnelle d'un régime islamique corrompu en faillite économique, légitime la prolongation de l'embargo et les sanctions américaines. Aussi, par exemple, lorsque Reza Pahlavi rencontra le président Bill Clinton le 12 juillet 1995, à la suite de sa décision de renforcer le « *containment* » de l'Iran par la promulgation de la loi d'Amato-Clinton²⁹, il lui aurait affirmé : « *we have been waiting for something like this for the past sixteen years. The Iranian community is absolutely thrilled with what you are doing.* » (Pahlavi dans Timmerman, 2006 : 166). La reproduction de cette image se rattache clairement à leur objectif de construire uniquement dans l'Iran postislamique « un pays particulièrement attractif pour les investisseurs étrangers » (Pahlavi, 2009a : 170).

2.3.2 Matérialiser l'altérité idéologique : La dictature contre le monde libre

Pour sûr, le relais au niveau de la société américaine de la stratégie politique des exilés monarchistes pour changer le régime iranien n'est pas automatique, il faut donc le créer. Aussi, du fait du « traumatisme » de la « crise iranienne des otages » il est vrai que la matérialisation du danger iranien ne fut pas un travail difficile à réaliser. Toutefois, la conservation de l'impression de menace et de son caractère prioritaire dans l'imaginaire américaine nécessite tout de même un investissement discursif régulier. Celui-ci va alors s'effectuer grâce à l'utilisation de représentations binaires

²⁹ La loi D'Amato-Clinton votée en septembre 1995 prévoyait de « pénaliser lourdement les entreprises de tout pays qui investiraient plus de quarante millions de dollars par an dans la production de pétrole ou de gaz en Iran » (Richard, 2006 : 320).

constamment répétées. En voici un exemple: « *the real struggle taking shape in Iran today is not between Khatami and other clerics; rather, it is the forces of state despotism and terrorism against an emerging popular movement that demands democracy* » (Pahlavi, 2002a : 9). Cette déclaration illustre parfaitement la volonté monarchiste d'interpeller leurs interlocuteurs américains afin qu'ils fassent le choix manichéen entre le prolongement de la « dictature iranienne » et le soutien à leur alternative politique pour l'Iran. Pour reproduire cette notion au sein de l'imaginaire sécuritaire américain ils vont alors distinguer chaque « camp » grâce à deux stratégies discursives.

La première stratégie sera de représenter constamment le régime iranien à travers le prisme référentiel de « l'idéologie totalitaire » (Pahlavi, 2009a : 214) en réutilisant des référents culturels signifiants aux États-Unis. Par exemple, « *the Munich analogy* » (Weldes, 1999 : 125) est généralement la formule privilégiée pour donner un sens « concret » à la situation iranienne et aux politiques qui doivent lui être appliquées. Pour Reza Pahlavi, les États-Unis ne doivent pas envisager de solutions réformistes avec un gouvernement dévoué à une cause idéologique, tout comme l'était le III^e Reich. En effet : « *there is no such thing as a moderate in this system, we saw it under the Nazis, some people were arguing that Ribbentrop was more moderate than Himmler but they were Nazis at the end.* » (Pahlavi, 2002b). Si à l'époque de Mohammad Khatami (1997-2005) certaines personnalités favorisaient des solutions semblables à celles qui permirent « d'ouvrir » l'Union Soviétique (voir Khosrokhavar et Roy, 1999; Brzezinski, Gates et Maloney, 2004), pour Reza Pahlavi il est simplement impossible que de ce système islamique puisse émerger un nouveau Gorbatchev (Pahlavi, 1996). Pour prouver ces assertions, les exilés monarchistes vont constamment répertorier les entorses aux droits de l'homme commises par le régime iranien. En effet : « *account of various kind of assassination, hangings, stoning and raping of women are [...] repeated* » (Naficy, 1993 : 142). En diabolisant de la sorte le gouvernement iranien, Reza Pahlavi peut alors avancer : « *Don't appease the*

dictators. They only understand the language of power » (Pahlavi dans Stranton, 2003).

La deuxième stratégie discursive utilisée consiste à souligner le rôle particulier que les Iraniens aux États-Unis occupent dans le combat idéologique « de la liberté » contre la « tyrannie » de la République islamique. Le projet pour l'Iran de Reza Pahlavi semble alors conçu spécifiquement pour être l'antithèse même des représentations dominantes de l'Iran. Se dépeignant en pourfendeur du droit à l'avortement, du respect des homosexuels, des femmes et des minorités ethniques et religieuses (voir Pahlavi, 2009a : 179-181), Reza Pahlavi se façonne une image de progressiste libéral et de parfait démocrate nord-américain. Pourtant, son alternative de la monarchie constitutionnelle³⁰ peut être également vue, comme une adhésion nette à un courant d'idée américain souhaitant imposer une structure démocratique à l'Iran. Comme le notait le néoconservateur et expert de l'Iran Michael Ledeen pour l'*American Enterprise Institute* :

In Iran, we have a seemingly irresistible political card to play : give the people the same sort of political support we gave the Yugoslavs under Milosevic, the Poles, Hungarians and Czechs under the Soviet empire, and the Filipinos under Marcos. We, and the Iranian people, want a peaceful transition from dictatorship to democracy, and it seems likely to succeed. There is even a suitable leader for the transition period : the late shah's son, Reza Pahlavi, who is widely admired inside Iran, despite his refreshing lack of avidity for power or wealth (Ledeen, 2003).

En lisant cet éloge, il n'est pas étonnant que Reza Pahlavi et ses partisans³¹ aient réutilisé le discours des ennemis de leur ennemi - le mouvement néoconservateur américain - et insiste de la sorte sur le supposé combat mondial entre démocraties et

³⁰Reza Pahlavi souhaite soumettre cette alternative à l'approbation du peuple iranien par un référendum national. Il reproduit en ce sens l'initiative de l'Ayatollah Khomeyni qui le 1^{er} avril 1979 avait organisé un référendum sur l'acceptation du terme « République islamique ». Étrangement Reza Pahlavi affirmait en 2002 que « *that process was certainly not free and fair by any stretch of the imagination* » (Pahlavi, 2002: 85).

³¹ Parmi les plus proches Ali Shahriar et aussi le petit fils de l'Ayatollah Khomeyni, Sayyid Hussein Khomeyni (Gelman, 2008: 238).

régimes autoritaires. Ainsi, à l'instar d'Hamid Karzai pour l'Afghanistan ou Ahmed Chalabi pour l'Irak, il est possible de concevoir Reza Pahlavi, comme une personnalité dont les propres intérêts politiques coïncidèrent avec ceux des partisans du « Grand Moyen Orient » (Bush, 2003). En imaginant une répartition des tâches explicatives il est fort possible qu'en tant qu'informateur indigène, Reza Pahlavi a repris le rôle d'Ahed Chalabi lors de la campagne discursive ayant précédé la guerre en Irak. En effet, celui qui fut par la suite ministre du Pétrole de l'Irak post Saddam Hussein, parla dans les places signifiantes de la société américaine afin de convaincre que le peuple irakien n'attendait qu'une étincelle venant de l'extérieur pour s'insurger (Mayer, 2004). En quelque sorte, ces personnalités exilées et le mouvement néo-conservateur se retrouvèrent tous deux autour de cette notion hégélienne de fin de l'histoire et sur le sentiment qu'au-delà des gouvernements, les « peuples du monde » désirent avant tout le confort d'une démocratie libérale occidentale. Enfin, pour Reza Pahlavi restant dans cette idée d'un exceptionnalisme iranien spécifie toutefois que l'Iran : « *is the only country in the area where the majority of the people show sympathy to the West but the regime is hostile to it* » (Pahlavi, 2002b).

2.3.3 Convaincre Washington : adapter sa formulation aux impératifs sécuritaires américains

Construire l'Iran comme une dictature n'est pas suffisant pour convaincre l'administration américaine d'envisager une solution offensive pour ce pays, il faut également renforcer et actualiser l'imaginaire (in)sécuritaire américain. Il s'agit alors parfois d'utiliser des référents précis afin de faire sens pour les experts de la sécurité américaine. Nous pourrions donc avancer qu'à l'instar de l'exilé irakien Chalabi qui s'est figuré dans les années 80 que la route de Bagdad passait par

Washington (Mayer, 2004), Reza Pahlavi a compris dans les années 1990 que la route vers Téhéran passait par la capitale américaine.

Depuis au moins 1990, Reza Pahlavi alerte Washington sur la menace terroriste iranienne. Le 11 février de cette année l'agence Reuters notait déjà : « *he was quoted Saturday as saying he had passed information to Washington and London of an Iranian plan to attack U.S. targets in Western Europe* » (Reuters, 1990). Si son rôle, par rapport à celui du gouvernement israélien³², pour dépeindre le danger sécuritaire du régime de Téhéran demeura limité jusqu'en 2001, il fut après cette date sur le devant de la scène. Le fils de l'ancien Shah devint notamment l'un des plus fervents critiques de la coopération entre Washington et Téhéran sur le dossier afghan en 2001 et tenta de mettre en garde l'administration Bush du « *calculated double-talk* » (Pahlavi dans Barone, 2001) du gouvernement Khatami. Peu de temps après, il se fit encore plus incisif :

Whatever Western pragmatists think, the clerical rulers of Tehran cannot become a bona fide partner in the global war against terror. Through the past 22 years, the Iranian theocracy has thrived on terror. The prime victims of this practice have of course been the people of Iran. But the regime has also championed terrorism of global reach, and since 1983 persistently tops the lists of states sponsoring terrorism (Pahlavi, 2002c).

En se servant du traumatisme américain de l'après 11 septembre, il répéta sans cesse dans des sites institutionnalisés du pouvoir³³, des discours et phrases en variation du thème : « Ben Laden est un épiphénomène de la révolution iranienne » (Pahlavi, 2009a : 189). Désigner de la sorte l'origine des attaques du 11 septembre 2001, dans une période où la menace semblait provenir d'Al-Qaïda, nous informe clairement sur sa volonté d'interpellation du gouvernement américain afin qu'il sécurise la menace

³² C'est Yitzhak Rabin qui en décembre 1992 accentua dans le monde post-guerre froide la menace terroriste iranienne (voir Parsi, 2007: 162).

³³ Notamment à l'Université Yale le 29 octobre 2001, dans le Washington Times du 10 décembre 2001. Et avec les Députés Elton Gallegly (R-New York) et Gary L. Ackerman (D-Californie) le 13 décembre 2001.

iranienne. D'ailleurs, Reza Pahlavi ne manque pas d'occasions pour proposer ses solutions libérales : « *providing political freedom and real economic opportunity to repressed peoples is the best way to defeat terrorism* » (Pahlavi dans Hayes, 2001).

Dans le même ordre d'idée, le « prince héritier » réutilisa abondamment les « révélations » de 2002 des Moudjahidines du Peuple iranien et des services secrets israéliens (Dabashi, 2010 : 23) sur le développement d'un programme nucléaire en Iran. Pour les exilés monarchistes, la reproduction du danger nucléaire iranien fut probablement l'autre opportunité discursive majeure, après celle de la menace terroriste. L'idée même d'une République Islamique dotée de l'arme nucléaire priorise instamment son « régime ennemi » dans l'actualité sécuritaire des acteurs étatiques et médiatiques américains. Dans ce but, Reza Pahlavi sonna des « cloches culturelles » (O'Meara et Sohbee, 2004 : 107) particulièrement signifiantes. En poursuivant l'alarmiste néoconservateur sur la « bombe iranienne » (voir Ledeen, 2007; Hitchcock, 2007), il proclama devant le *National Press Club* à Washington, la probabilité prochaine d'un « holocauste nucléaire » (Pahlavi, 2009c). Cette façon de créer de la psychose en associant les discours sulfureux du président Ahmadinejad et la menace nucléaire, semble donc partagée par Reza Pahlavi autant que par les membres du Likoud israélien et ses supporters aux États-Unis³⁴. Il est alors intéressant de constater la propension de cet exilé iranien à réutiliser l'idée du « *mad Mullah* » (voir Beeman, 2008), l'un des grands préjugés orientalistes, afin de présenter un régime islamique capable de tout dont il faut stopper le règne le plus vite possible. Ceci est explicite dans les questionnements suivants : « Y aura t'il parmi eux quelques fous ? C'est cela le grand risque, la grande incertitude et pour nous la grande question, comme vous le disiez tout à l'heure : peut-on prendre le risque ? » (Pahlavi, 2009a : 57).

³⁴ Nous évoquons ici surtout l'American Israel Public Affairs Committee (AIPAC).

Suite à la présentation des impacts sécuritaires et politiques de cette intersubjectivité de l'exil, il peut se créer l'impression que sa puissance hégémonique dans la diaspora iranienne est scellée sur le long terme. La figure progressiste de Reza Pahlavi, le « combat » que ces exilés mènent pour la liberté dans leur pays d'origine, semble leur conférer un capital affectif permanent au sein de l'opinion publique américaine. Cependant, il ne faut pas oublier que chaque intersubjectivité correspond à une période donnée et que chacune d'entre elles est idéellement façonnée par les intérêts des acteurs en contrôlant la production du sens légitime. Comprenons en ce sens que la période de la guerre en Irak et des « nobles mensonges » de l'administration Bush qui l'ont permise, fut, du fait de la réaction qu'elle entraîna, progressivement contestée. Par exemple, la révélation des agissements de l'armée américaine dans les prisons d'Abu Ghraib et de Bagram, l'image de Guantanamo ont entraîné le sentiment de la « chute d'America, Inc » (Fukuyama, 2008). Les acteurs dominants de cette période virent leurs idées assimilées aux conséquences néfastes qu'elles produisirent sous l'administration Bush. Ce fut alors principalement le « mode de pensée » du néo-conservatisme (Kristol dans William, 2005 : 311) qui fut contesté. (voir Mearsheimer, 2005; Walt et Mearsheimer, 2007; Pressman, 2009 : 160). Performante au sein de cette période, l'intersubjectivité de l'exil, partageant de nombreuses idées avec le courant néoconservateur, fut également soumise à une contestation, mais cette fois provenant du cœur de la diaspora iranienne. Il nous faut désormais porter notre attention sur ce « contre-discours », afin de comprendre les possibilités d'évolutions représentationnelles de la diaspora iranienne aux États-Unis et l'impact de ce phénomène sur l'imaginaire sécuritaire américain.

CHAPITRE III

LE POSITIONNEMENT DES MEMBRES DE LA DIASPORA IRANIENNE AU CŒUR DU TIERS-ESPACE : SOLUTIONS PERFORMATIVES ET IMAGINAIRE SÉCURITAIRE DE L'ADMINISTRATION OBAMA

Les premiers ouvrages traitant d'une « diaspora iranienne » aux États-Unis furent publiés à la fin des années 1990 (Daravan et Aryers, 1996; Rassekh, 1997; Bozorgmehr, 1998). L'adoption de ce qualificatif nouveau pour identifier les Iraniens à l'étranger devint véritablement légitime à la suite de la campagne électorale iranienne de 2000 de Mohammad Khatami. Dans celle-ci, le président sortant articula son slogan « L'Iran à tous les Iraniens », et reconnut ainsi « comme tels les Iraniens de l'extérieur, longtemps soupçonnés d'inféodation à l'ancien régime » (Adelkhah, 2003 : 144). La constitution discursive de la « diaspora iranienne » pourrait alors se comprendre en relation à la reconnaissance post-guerre froide du « fait diasporique global » matérialisée par un changement dans la rhétorique officielle et la perception des nationaux à l'étranger (Adamson et Demetriou, 2007 : 501). Il semble également, qu'en parallèle de l'importance nouvelle donnée à ces construits sociaux transnationaux se constitua, l'organisation progressive d'un contre-discours diasporique des Iraniens aux États-Unis (Motlagh, 2010). Cette évolution en interne, dont l'exemple serait la création des premiers festivals de films « unitaires » iraniens (voir Naficy, 1993 : 174), permit d'exprimer et de partager publiquement les idées et avis des Iraniens d'Iran et de ceux aux États-Unis. Cette articulation nouvelle, dépassant le repli identitaire de l'exopolitie, fragilisa graduellement l'ascendance traditionnelle des milieux monarchistes et entraîna une confrontation

représentationnelle entre « l'Iran réel » et « l'Iran imaginaire »³⁵. L'administration Khatami intensifia cette dynamique, en assouplissant les procédures administratives d'obtentions de visas à la fin des années 1990 et ceci autorisa de nombreux Iraniens aux États-Unis de revenir en Iran, pour voyager ou rendre visite à leur famille. Comme le montre ce témoignage, ces retours momentanés eurent comme impact la matérialisation du fossé qui séparait désormais les deux imaginaires de l'Iran : « *when I returned to Tehran in the spring of 1997 after an absence of twenty-five years, I could find no place that I looked for and I recognized nothing [...] I wrote in my journal : I remember something I don't remember* » (Sullivan, 2001 : 2).

Pour Samuel Knafo, théoricien critique dont nous suivons l'angle d'analyse : « *the significance of social developments is partly determined by the way social forces change the nature of their agency, the way they relate to their social reality by using and transforming structures* » (Knafo, 2008 : 24). Se focaliser sur l'émancipation de cette nouvelle identification en diaspora, nous permettra de spécifier la tonalité et les conséquences possibles de la transformation de l'agence diasporique iranienne aux États-Unis. En effet, le « soi » en diaspora se perçoit de façon différente que le « soi » en exilé et ceci façonne sa manière d'agir dans la société hôte. Cette notion est clairement exprimée par Stuart Hall :

La diaspora ne nous renvoie pas à ces tribus dispersées dont l'identité ne peut être assurée qu'en relation avec un pays d'origine sacré où elles doivent à tout prix revenir, y compris si cela signifie pousser les autres à la mer. Telle est l'ancienne forme impérialiste de l'« ethnicité ». [...] L'expérience de la diaspora que j'envisage ici ne se définit ni par l'essence ni par la pureté, mais par la reconnaissance d'une nécessaire hétérogénéité et diversité; par une conception de « l'identité » qui vit par et à travers la différence et non malgré elle (Hall dans Dufoix, 2005 : 442).

³⁵ Dans cet ordre il apparaît normal que les exilés monarchistes aient tout fait pour empêcher la tenue de ce genre de festivals. (voir Naficy, 1993 : 174)

Cette nouvelle identification peut être comprise comme la constitution d'un discours rival à celui des Iraniens adhérents à l'intersubjectivité de l'exil dont l'articulation entraîne des intérêts différents dans la société hôte. Aujourd'hui, le sujet de diaspora est perçu plus comme un représentant transnational qu'un exilé marginalisé (Thieme, 2003 : 78). En reprenant la notion d'« ouverture d'un tiers-espace », nous associons cette l'identité diasporique à un positionnement donnant « naissance à quelque chose de différent, quelque chose de neuf, que l'on ne peut reconnaître, un nouveau terrain de négociation du sens et de la représentation » (Bhabha et Rutheford, 2007 : 100). Ce phénomène correspond donc à l'espace créé et véhiculé par un groupe d'individu qui tend à reproduire ou à renforcer sa puissance signifiante au sein de la société où il évolue.

3.1 DU 11 SEPTEMBRE 2001 À LA TRANSFORMATION DE L'INTERSUBJECTIVÉ DE LA DIASPORA IRANIENNE

Il est probable que le caractère spectaculaire des événements du 11 septembre ait favorisé la cristallisation rapide du sens dominant qui leur a été accordé. Le choc et la narration dramatique de cette « attaque contre l'Amérique » (voir Monahan, 2010) ont également favorisé l'articulation d'un discours spécifique ne permettant ni l'introspection sur les supposées raisons d'une telle attaque, ni la modération dans les politiques ultérieures de la « guerre contre le terrorisme » (voir Weldes et Laffey, 2004 : 355). Aussi, afin de cibler rapidement l'origine de la menace, les « experts » en terrorisme tissèrent des liens causaux entre une multitude d'événements, ayant des raisons parfois bien diverses, dans le but de construire une narration explicative de la nouvelle menace sécuritaire. Comme le note John Tehranian :

The selective list of events highlighted – the Iranian hostage crisis in 1979; the attacks on American embassies in Beirut and Kuwait in 1983; the bombings of TWA flight 840 over Argos, Greece, in 1986 and Pan Am flight 103 over Lockerbie, Scotland, in 1988; the World Trade Center bombing in 1993; the bombing of the USS Cole in 2000 in Aden, Yemen; and the horrific attacks of September 11, 2001 – is but one oversimplified narrative of a history of recent mass violence involving much more than Middle Eastern terrorism (Tehrani, 2009 : 126).

En articulant de la sorte l'origine du 11 septembre 2001, cet événement fut de surcroît construit en déconnexion de la politique étrangère américaine dans cette région (Rowley et Weldes, 2008 : 206). Cette notion d'une attaque exceptionnelle fut par la suite reprise par le président George W. Bush qui l'expliqua, dans son discours du 20 septembre 2001 par les termes connotés : « *this is a civilization's fight* » et « *the civilized world is rallying to America's side* » (Bush, 2001). En ancrant l'évènement au sein d'un vocabulaire référentiel, l'administration Bush renforça la représentation du 11 septembre comme le résultat d'un combat mondial entre les différentes « aires culturelles » de Samuel Huntington (1996).

Redevenu une ontologie radicalement différente, le Moyen-Orient fut dépeint dans le récit officiel post-11 septembre à travers la potentielle menace terroriste, pour les États-Unis et la « civilisation occidentale », que représenterait la pratique de « l'islam politique ». Cette vision fut d'autant plus puissante qu'elle déboucha lors du célèbre discours sur l'état de l'Union du 29 janvier 2002 sur la notion de l'« *axis of evil* » (Bush, 2002). En affirmant l'existence de nouvelles « forces de l'axe », composées de l'Irak, de la Corée du Nord et de l'Iran, l'administration américaine réaffirma sa perception du 11 septembre comme à la fois, résultat de la « nébuleuse transnationale » Al-Qaïda, et aussi du « terrorisme d'États » de ces pays du Moyen-Orient ennemis des États-Unis. Plus particulièrement, ces attentats dépeints comme l'excroissance fondamentaliste de la politique d'exportation de la révolution iranienne (voir Hoffman, 2006) eurent comme conséquences de renforcer

dans l'imaginaire américain la notion du « barbare iranien » en lutte contre la démocratie libérale américaine.

Aux États-Unis ces raccourcis explicatifs furent ressentis par certains Américains comme la potentielle mise en place d'un nouveau *backlash* à l'encontre de ceux dont la nationalité d'origine, la religion, ou l'ethnicité furent associées aux images stéréotypées des terroristes du 11 septembre. En plus des impacts psychologiques et physiques de ce *backlash*³⁶ le gouvernement américain prit des mesures disciplinaires visant ces minorités originaires du Moyen-Orient que l'Amérique semblait tout juste découvrir (Bakalian et Bozorgmehr, 2009 : 70). Ainsi, via le *USA Patriot Act* d'octobre 2001 et la création du Département de la Sécurité intérieure en novembre 2002, l'administration Bush organisa une surveillance accrue de cette population américaine (voir Grondin, 2003 : 626-628). En conséquence : « *these groups were being targeted for no other reason than sharing the terrorists' ethnic origin and religious affiliation; they were scapegoats.* » (Bakalian et Bozorgmehr, 2009 : 156). Les membres de la diaspora iranienne furent alors particulièrement touchés par les mesures sécuritaires américaines. « *Special registration resulted in the arrest of several hundred Iranians in Los Angeles who were deemed in violation of their visas. In response, Iranian staged large demonstrations outside the Federal Building in the Westwood area of Los Angeles in 2002.* » (Waters, Ueda, Marrow, 2007 : 476). La chasse à l'ennemi intérieur fut d'autant plus signifiante qu'elle fut alimentée par la parution de livres « d'experts » du terrorisme comme celui de Steven Emerson « *American Jihad : The terrorists living among us* » (Emerson, 2002). Enfin, si le 11 septembre 2001 l'Amérique eut peur, il faut noter que certains de ces habitants eurent plus peur que d'autres. Ce fut le cas des membres de la diaspora iranienne qui malgré deux décennies d'intégration sociale et économique dans la société américaine se

³⁶ Les dernières estimations authentifiées sont de 13 décès et environ 1717 incidents imputables directement à la réaction populaire incontrôlée suite aux attentats du 11 septembre 2001 (voir Orfæla, 2006 : 304-306; Bakalian et Bozorgmehr, 2009 : 124-155).

retrouvèrent dans la position de bouc-émissaire déjà expérimentée lors de la « crise iranienne des otages ».

3.1.1 « *We are not terrorists* » : Répercussions du discours sécuritaire post 11 septembre sur le positionnement politique des membres de la diaspora

L'articulation du discours sécuritaire américain post-11 septembre fut pour les Iraniens aux États-Unis, la constatation du prix couteux de l'intersubjectivité de l'exil à laquelle ils avaient majoritairement adhéré depuis leur reterritorialisation. En se posant la question « la sécurité pour qui ? » (McSweeney, 1999 : 66), ils prirent conscience que leur insécurité provenait ironiquement de l'établissement du concept d'*Homeland Security* (Cainkar, 2009 : 1). Finalement après plus de deux décennies d'identification à une image du « soi » en exil ou de tentative de camouflage derrière une identité « persane » ils étaient toujours racialisés et culturalisés en fonction de l'image dominante qu'avaient les Américains de l'Iran et des Iraniens. En soutenant la reproduction d'une image menaçante de la République islamique d'Iran, ils n'avaient rien fait de plus que de faciliter les représentations discursives des éléments conservateurs de la société américaine et de leur propre diaspora (Dabashi, 2009 : 250-251). Comme le souligne pertinemment le journaliste Sasan Seifkar :

One of the problems with seeing one's Iranian-American identity in terms of distancing ourselves from Iran and Islam is that it does not work very well, it is often ineffective, and it is not convincing. No matter how much you distant yourself from them, you will be seen as one of them and belonging to them, especially when there is conflict and others are thinking badly of you (Seifkar, 2009).

L'une des premières conséquences du 11 septembre 2001 pour les Iraniens aux États-Unis fut, à partir de ce constat d'ineffectivité de la construction identitaire exilique, de se tourner vers d'autres considérations du temps et de l'espace. C'est notamment la tradition liminale qui fut soumise à réflexion et nombres d'entre eux

réalisèrent que le fait de défaire leurs bagages n'allait pas instantanément les transformer en américain moyen (Naficy, 1993 : 240). Le patriotisme impératif (voir Teheranian, 2009 : 91-115) de l'après 11 septembre, en obligeant les membres de la diaspora iranienne à prouver leur attachement aux États-Unis, semble avoir fragilisé durablement le tabou de l'exil³⁷. En effet, ils affichèrent fièrement les symboles de leur appartenance américaine (*ibid.*) et performèrent par ces actions l'image idéale de l'immigré multiculturel américain. Par exemple - ces indices sont encore présents aujourd'hui - la plupart des magasins et restaurants « persans » de Los Angeles expose la bannière étoilée sur leurs vitrines et devantures comme preuve de leur loyauté³⁸.

La fragilisation de la liminalité de l'exil peut se retrouver notamment dans l'articulation du slogan « *We are not terrorists* ». Ce slogan fut : « *a response that emerges as a reaction to the collective popular consciousness of Islam and, particularly countries such as Iran, as breeding grounds for terrorism and the widely condemned "Axis of Evil"* » (Jafara et Goulding, 2008 : 73). Après des années de représentation majoritaire de l'Iran comme « le marécage du terrorisme au Moyen-Orient » (Pahlavi, 2009a : 189), les membres de la diaspora iranienne souhaitaient désormais se dissocier du stéréotype en défendant leur pays d'origine de l'accusation irréflichte de terrorisme (voir Abrahamian, 2004). En organisant dans les premiers jours qui suivirent les attentats, des manifestations dans les grandes villes américaines, avec des relais à Téhéran³⁹ et en mettant en avant le discours de l'Ayatollah Khamenei qui condamna fermement les auteurs de ces attentats (Khamenei dans Muir, 2001), certains Iraniens se différencièrent des terroristes du 11

³⁷ Voir section 2.1.2 (p. 47-49). Il s'agit notamment de la difficulté des exilés iraniens de reconnaître leur « américanisation ». Ce tabou est bien sûr lié à la construction initiale de la société américaine comme un « autre menaçant » leur identité de groupe.

³⁸ Nous avons principalement remarqué ce phénomène dans le quartier de Westwood.

³⁹ Ces manifestations ont été en partie organisées grâce au présentateur de la chaîne de télévision satellitaire *National Iranian TeleVision* (NITV), l'ancien chanteur de musique pop Zia Atabay.

septembre, tous sunnites et originaires d'Arabie Saoudite⁴⁰. Ils affirmèrent qu'alors que l'Iran ne joua aucun rôle le 11 septembre, il fut, comme l'Irak ou la Palestine, directement touché par ses répercussions (Mohavenu, 2005 : 224). Certains tels Marjiane Satrapi notifièrent une fois de plus la différence entre Iranien et Persan : « tant de gens ne font pas la différence entre les Arabes et les Iraniens. Ils ne savent rien de notre culture millénaire » (Satrapi dans Vahabi, 2009a : 14). Cette défense quasi-instinctive de l'Iran les plaça dans une position publique où, pour l'une des premières fois depuis l'interdiction des manifestations pro-Khomeiny aux États-Unis par Jimmy Carter, ils pouvaient articuler un point de vue (dé)localisé. Le « *wake-up call* » du 11 septembre (Bakalian et Bozorgmehr, 2009 : 211) peut alors être compris dans ce cas, comme le ralliement généralisé des Iraniens aux États-Unis à une identité diasporique. En permettant la défense d'intérêts nouveaux, ce phénomène entraîna une transformation représentationnelle du monde et de la façon d'agir en son sein. Comme le mentionne Hamid Naficy : « *as a result, plurality, multiplicity, and hybridity are structured in dominance among the diasporans, while among the political exiles, binarism and duality rule* » (Naficy, 2001 : 14).

3.1.2 Du dépassement de l'intersubjectivité de l'exil : la (re)construction de l'identité irano-américaine par la seconde génération

Suite à cette mobilisation défensive symbolisée par le slogan « *we are not terrorists* » une véritable réflexion s'initia sur la place politique de la diaspora iranienne au sein la société américaine. Celle-ci fut d'autant plus nécessaire qu'elle devait trouver de nouvelles solutions afin de ne pas reproduire la situation marginalisante dans laquelle l'intersubjectivité de l'exil les avait placés.

⁴⁰ Rappelons qu'il existe une rivalité politique, religieuse et économique entre l'Iran et l'Arabie Saoudite.

L'origine de cette introspection peut se comprendre en raison de la surreprésentation, universitaire, médiatique et politique du Moyen-Orient et de l'Iran dans les années qui suivirent le 11 septembre. En tant qu'« Américains originaires du Moyen-Orient », les Iraniens aux États-Unis furent alors directement visés par le discours sécuritaire post 11 septembre. Loyalement testé par les assertions rhétoriques de George W. Bush, tel « *you are either with us or without us* » (Bush, 2001a), leur pays d'origine et leur religion devinrent plus parlés que parlant. L'impact de ce phénomène est analysé par un étudiant irano-américain :

All this attention has forced Americans with a heritage traced back to this region, particularly Iranian-Americans [...] to take a hard look at themselves and how closely they are associated with the people of this region. Iranian-Americans have been forced to ask themselves how Iranian they are for the sake of political discussion and defensive reactions toward prejudices and discrimination (Rountree dans Wilcox G., 2007 : 101).

Alors que les adhérents à l'intersubjectivité de l'exil répondirent certainement qu'ils étaient « des Iraniens authentiques » et s'associèrent avec les néoconservateurs, c'est la seconde génération de la diaspora qui formula l'une des réponses les plus innovantes. Cette dernière, née dans les années 1980, expérimenta alors la reconnexion classique d'une seconde génération avec l'héritage culturel et religieux de ses parents (voir Maghbouleh, 2010 : 206) au moment de la surreprésentation médiatique de leur pays d'origine. En ce sens : « *an unanticipated outcome of the post-9 11 backlash was the empowerment of young people, who emerged as leaders and claimants in their own right. They demonstrated pride in their dual identities and courage to speak out* » (Bakalian et Borzogmehr, 2009 : 196). Ainsi, en proclamant : « *I am neither Iranian nor American; I am Iranian-American* » (Anvari dans Wilcox G., 2007 : 32) les membres de cette seconde génération affirmèrent une position médiane, entre l'identification « authentique » des exilés iraniens et le camouflage de l'origine nationale des « Persan-Américains ». Comme le signale cet autre étudiant : « *Iranians in America are basically not in search of something that is purely American*

or Iranian, but for something that is appropriate to their own identity and their own sense of who they really are » (Tasuji, dans *ibid.* : 9). Ils choisirent alors de s'identifier en tant qu'« Irano-Américains ». En faisant ceci, ils adoptaient « une appartenance plurielle - [devenait] américain tout en restant quelque part diasporique » (Appadurai, 2005 : 248).

L'ambivalence symbolisée par le « trait d'union » en séparant et en liant dans le même temps ces deux conceptions identitaires atteste de la complexité représentationnelle associée à cette « nouvelle » identité. Cependant, de nombreuses questions restent en suspens quant au rapport entre ces « deux identités ». Souhaitent-ils s'identifier en même temps à deux mondes distincts ? (Mahmoudizad dans Wilcox G., 2007 : 45) où alors signifier par « Irano-Américains » la construction d'une unique identité à partir de deux perçues comme différentes ? (*ibid.*, 2007 : xiv). Puis, finalement : quelle peut être la teneur intersubjective de ce qu'ils nomment « l'identité iranienne » lorsque la plupart des recherches sur l'identité iranienne provienne d'Amérique du Nord ? (Vedadi dans *ibid.* : 11).

Pour lever la confusion autour de cette identité irano-américaine, spécifions que la négociation entre ce qui est « iranien » et ce qui est « américain » s'est réalisée en relation avec deux forces structurelles. Il faut comprendre la première en référence avec l'histoire américaine concernant les identités à trait d'union. Si parfois « le côté droit du trait d'union peut difficilement contenir la turbulence du côté gauche » (Appadurai, 2005 : 250), rappelons que les Irano-Américains doivent répondre à la question : « *can one be American and America's enemy at the same time ?* » (Cainkar, 2008 : 7). En ce sens, loin de s'exprimer librement dans ce cas-là, la « turbulence » se trouverait même plutôt du côté droit du trait d'union. Pour formuler ce qui est « iranien » ces individus doivent alors faire un compromis avec la deuxième force structurelle : l'identité exilique préislamique. En ce sens, la « matière » à laquelle ils se rattachent pour (re)construire cette identité est imbibée

d'une « mémoire de seconde-main »⁴¹ de l'Iran (Rohani, 2009 : 88) issue principalement de l'intersubjectivité de l'exil. La seconde génération irano-américaine, éduquée selon les normes scolaires et universitaires américaines, pourrait se rattacher en définitive à cette notion de « culture iranienne » à préserver aux États-Unis (Sullivan, 2001 : 12) et de promouvoir celle-ci au sein d'une identité à trait d'union tout comme le valorise le mimétisme des « autres minorités ethniques » américaines.

3.1.3 De l'identité à trait d'union aux États-Unis : Appréhension de l'intersubjectivité irano-américaine

Nous soutenons que la (re)construction identitaire de certains « Irano-Américains » fut à la base d'une position nouvelle dans la société américaine permettant ce que nommait Hommi Bhabha l'ouverture d'un tiers espace d'énonciation (Bhabha, 2008 : 37). En utilisant une identité à trait d'union un individu reconnaît volontairement qu'il est complexe et surtout difficilement saisissable. Se présenter comme étant d'une culture hybride, c'est alors mettre en avant une origine culturelle et donc représentationnelle différente de la culture dominante du pays dans lequel on habite. L'hybridité doit alors être comprise comme une position identitaire déstabilisatrice en soi des discours dominants. A contrario celle-ci sera sujette à la suspicion de ceux se présentant comme « d'authentiques » Américains (*ibid.* : 3-9) ou comme de « purs » Iraniens. En effet, dans la « mosaïque ethnique » que représenteraient les États-Unis, certaines cultures et identités à trait d'union sont plus valorisées que d'autres. Il faut notamment rappeler que l'identité américaine, construite autour d'un « fond culturel commun » (Huntington, 2004 : 67)

⁴¹ Cette mémoire « de seconde main » fut reconnue explicitement par Arash Davari et Amy Malek, deux doctorants de UCLA avec qui nous avons eu une entrevue sur le sujet. Leur connaissance personnelle de l'Iran s'appuie alors en grande partie sur les souvenirs et photographies obtenus en dialoguant avec leurs parents et proches.

a instauré jusqu'au milieu du XXe siècle, une citoyenneté réelle basée sur l'étalon majoritaire du WASP. Si depuis le mouvement des droits civiques, et l'« *affirmative action* » les « minorités » sont officiellement représentées dans le monde américain (voir Schueller, 2009 : 35) leur capacité discursive reste soumise aux représentations dominantes de la société américaine.

Ils se trouvent alors que l'un des prérequis à une énonciation dans le tiers espace pour les Irano-Américains fut de pouvoir bénéficier d'une certaine image positive dans la société américaine. En effet : « *like the Irish, Slavs, Italians, Greeks and Mexicans before them, Middle Eastern immigrants have sought to secure their position in American society though the ultimate prize of white recognition* » (Tehrani, 2009 : 89). Le fait de s'identifier en tant qu'Irano-Américain permettait alors de contrer la racialisation sélective dont ils faisaient l'objet depuis la « crise iranienne des otages » lorsqu'ils se présentaient comme exilés ou immigrants iraniens. Ainsi inconsciemment catégorisés comme « autres » quand ils commettent des méfaits ils étaient associés aux « blancs » lorsqu'ils se comportent en suivant les normes sociales américaines (Tehrani, 2009 : 72). En se disant « Irano-Américains » ils pouvaient inclure au sein de leur identité tous les Américains d'origines iraniennes auréolés de la conception dominante américaine de « réussite ». Ainsi, de Christine Amanpour, (ex)animatrice vedette de CNN, à Anousheh Ansari, première femme touriste de l'espace, en passant par le joueur de Tennis André Agassi, les Irano-Américains ont réussi progressivement à construire un véritable « *hall of fame* » ethnique afin de prouver la valeur de leur identité à l'opinion publique américaine. Dans la même idée, ceux-ci vont largement insister sur leur valeur économique. Comme l'affirme cet étudiant irano-américain : « *the wealthier the ethnicity, the more prestigious and powerful they will feel and the higher in rank they will identify themselves with regard to others* » (Rountree dans Wilcox G., 2007 : 102). Dans cette optique ils se présentent souvent comme le groupe ethnique le plus riche et le plus entreprenant des États-Unis :

There are over one million Americans of Iranian descent woven into the diverse fabric of this nation, and Iranian-Americans are among the most highly educated, affluent, and productive immigrant communities in the United States. According to one study, Iranian-Americans contribute over \$400 billion to the US economy annually. As such, US policy should welcome and encourage the contributions of Iranians and Iranian-Americans (NIAC, *Policy Positions*).

En parallèle de cette (re)construction identitaire s'est développée l'idée singulière qu'en tant qu'Irano-Américains, ils détenaient un savoir incontesté des problématiques politiques, sociales ou économiques de leur pays d'origine⁴². Cette impression fut notamment favorisée par une insistance constante sur le niveau universitaire supérieur à la moyenne nationale américaine de ce groupe social (Der-Martirosian, 2008 : 82-84). Si cette représentation fut particulièrement importante pour les « nouveaux experts de l'Iran »⁴³ elle peut aussi présenter des dérives. Le témoignage de l'étudiant Talieh Rohani sur son expérience dans une réunion d'un « réseau » Iranien-Américain en Californie est particulièrement révélateur :

I noticed that the members of this channel talked about all the problems in Iran and presented a solution in less than thirty minutes for each of them. They talked about Ahmadinejad and what people in Iran should do about him and also the obvious problem of Islam. In all the cases they provided a solution, and they seemed to feel satisfied to have such ideas. They truly believed that they knew how to improve the present situation in Iran better than the people inside Iran (Rohani, 2009 : 64).

S'identifier comme « Irano-Américains » peut rapidement amener à l'affirmation que sa manière de percevoir le monde est similaire à celle du peuple iranien. Si l'on ajoute ceci au capital social, économique et universitaire « supérieur » que ces jeunes irano-américains pensent avoir atteint du fait de leur « succès » dans la société

⁴² Ceci fut sensible lors de notre observation participante réalisée au sein de l'Iranian Student Group at UCLA. Peu de légitimité discursive est accordée aux étudiants « non-iraniens » alors que certains d'entre-eux avaient l'avantage non négligeable d'être déjà allé en Iran.

⁴³ Voir la section 3.2.2 (p. 90-92).

américaine, la tendance à vouloir parler à la place du peuple iranien est facilitée. Comme le mentionnait ironiquement Talieh Rohani, des « mesures » furent mises en place pour réduire l'importance de ce phénomène :

To undermine Iranians who pretend to know everything, the Bebin. TV team interviews many Iranians in an Iranian festival near LA. They ask people to locate Iran on a map. The majority of them cannot find it on the map, and some refuse to do it while others confidently point out to wrong spots on the map (*ibid.* : 63).

C'est dans cette volonté d'organiser cette « voix » irano-américaine et de renforcer son impact performatif dans la société américaine que des lobbys virent le jour au sein de la diaspora.

3.1.4 Lobbys et organisations : Promotion des « intérêts irano-américains »

De nombreuses organisations irano-américaines se sont créées, ou dynamisées dans les premières années suivant le 11 septembre 2001. En visant à s'implanter au sein du jeu pluraliste de la politique américaine et défendre les « intérêts ethniques et communautaires » qu'elles attribuent à la diaspora iranienne, elles furent aussi utilisées pour défendre leurs membres des abus de la sécurité intérieure américaine. (Bakalian et Bozorgmehr, 2009 : 211). Aussi en tentant de la sorte de résister aux discriminations et aux stéréotypes touchant leur communauté elles constituèrent aussi très vite de nouveaux lieux d'énonciations identitaires. Elles permettent, en effet de réduire les trois principales contraintes à la promotion d'une identité minoritaire : le temps, l'argent et l'accès aux institutions (Laffey et Weldes, 2004 : 357). Alors que l'ethnicité a toujours eu une relation avec le pouvoir au États-Unis (Laforest, 1996 : 117) il faut noter que cette identité ethnique doit être circonscrite et destinée au relais

d'intérêts politiques bien définis. Trois principales organisations⁴⁴ irano-américaines : l'IABA, le NIAC, et le PAAIA-IAPAC ont retenu notre attention⁴⁵.

Le « *Iranian American Bar Association* » (IABA) est un collectif de juriste ayant collaboré avec le FBI et le Département de la Sécurité intérieure pour clarifier les listes d'Iraniens-Américains suspectés d'activités illégales et anti-américaines (Bakalian et Borzogmehr, 2009 : 141). Il fut créé dans l'objectif d'encourager la participation civique des Irano-Américains et surtout de promouvoir les intérêts économiques, professionnels et éducationnels dans la communauté irano-américaine (IABA, *History and Mission Statement*).

Le *National Iranian American Council* (NIAC) se présente comme la plus influente organisation irano-américaine aux États-Unis. Fondé en 2002 par Trita Parsi, ce groupe d'intérêt ethnique indique représenter la voix de la majorité des membres de la communauté iranienne aux États-Unis (NIAC, *Myths vs Facts*).

Le *Public Affairs Alliance of Iranian Americans* (PAAIA) est une organisation fondée en 2007 suite au succès de l'« *Iranian American Political Action Committee* »⁴⁶ (IAPAC) lui-même fondée en 2002. Le PAAIA se présente comme une organisation : « *that serves the domestic interests of Iranian Americans and represents the community before U.S. policymakers and the American public at large* » (PAAIA, *About us*). Lorsque des critiques furent apportées suite à la création de cette organisation qui semblait être en concurrence avec le NIAC, l'un de ses dirigeants affirma :

⁴⁴ Classées selon la législation américaine comme 501(c)(3), non-profit.

⁴⁵ Notons que le fond et la forme de ces organisations semblent être influencés par la célèbre organisation : *American Israel Public Affairs Committee* (AIPAC). Ses supposées « influences » et succès en ont fait un modèle d'organisation des « groupes d'intérêts ethniques ».

⁴⁶ Associée depuis 2008 avec le *Public Affairs Alliance of Iranian Americans* (PAAIA).

To me, the idea of one organization representing all of us is not only arrogant but false and autocratic. We've left our beloved homeland and come to a country built on the premise that people can thrive and progress in spite of, or more accurately, because of their differences. Let's exercise that philosophy and take advantage of the opportunity to be different, but then come together to achieve shared goals (Mahasti, 2010).

La création et l'ascension de ces trois organisations montrent alors autant l'importance nouvelle de l'identité irano-américaine dans le paysage politique américain que leurs intérêts corollaires qui se devaient d'être sécurisés sous l'administration Bush. Si le NIAC se focalise explicitement sur des questions relatives à la politique étrangère américaine, PAAIA œuvre strictement à l'intérieur des frontières américaines (*ibid.*). Complémentaire politiquement, l'ensemble de ces organisations, auxquelles s'ajoutent près de 50 autres associations irano-américaines, ont lancé une campagne conjointe lors du recensement américain de 2010 pour motiver les membres de la diaspora iranienne à s'identifier en tant qu'Irano-Américains (*ibid.*). Ainsi, comme le note cet intervenant du NIAC : « *the rise of the National Iranian American Council marks a significant milestone in Iranian-American history. For far too long, Iranian-Americans have allowed others to shape their political and cultural destinies in America* » (Nowrouzzadeh, 2004). Le travail de ces organisations et surtout de PAAIA et du NIAC semble alors fondamental dans l'activation, l'entretien et le développement des possibilités politiques des Irano-Américains aux États-Unis. Trita Parsi est explicite sur ce phénomène :

I remember – we do a lot of workshops around the country teaching Iranian-Americans to get more politically involved, teaching them how the political system works – eight years ago when we started, people were afraid of voting. They were afraid of registering to vote, thinking that perhaps the FBI would get their address, as if that is a really legitimate concern (Parsi et Dabashi, 2010 : 3).

Pour Celia Belin « il existe un stade d'« assimilation optimale » des groupes ethniques, combinant parfaite intégration et la passion pour le sujet, stade auquel les groupes maximisent à la fois leur engagement et leur efficacité » (Belin, 2007 :

588). Dans le cas des groupes irano-américains, il semble possible d'affirmer que ce stade est aujourd'hui en phase d'être atteint. Peut-être que l'élection en 2007 de Jimmy Delshad comme Maire de Beverly Hills qui, en devenant le premier Iranien-Américain à avoir un poste public aux États-Unis, est l'un des exemples significatifs pour symboliser cette politisation ethnique de la diaspora iranienne aux États-Unis.

3.2 LE RENOUVEAU STRATÉGIQUE : FRAGILISER L'ORIENTALISME AU CŒUR DE L'IMAGINAIRE SÉCURITAIRE AMÉRICAIN

Plus que les concepts flous et peu localisés « d'Occident » et « d'Orient » nous pouvons affirmer dans le cas des relations internationales entre les États-Unis et l'Iran qu'il y a une représentation « orientaliste » réciproque. Le discours du gouvernement iranien sur « l'occidentalisation » ou sur le « Grand Satan » comme « orientalisme à rebours » (voir Achcar, 2008) trouverait alors son antithèse coconstitutive dans « l'Orientalisme » américain et sa diabolisation de « l'axe du mal » et du « régime des Mollahs » (voir Beeman, 2008). Précisément, nous pouvons dire que l'imaginaire sécuritaire américain vis-à-vis de l'Iran, en étant constitué à la base par des experts et universitaires infusés d'orientalisme, se reconstitue et se reproduit lui-même via une utilisation stricte et littérale des discours de l'orientalisme à rebours iranien. L'exemple probant de ce phénomène se retrouve dans la réutilisation des discours antisionistes et négationnistes du président iranien Ahmadinejad par les milieux néoconservateurs comme preuves d'une menace matérielle de l'Iran à l'encontre d'Israël et de la stabilité du Moyen-Orient (voir Rabkin, 2008).

L'ambivalence géographique résultant de leur (re)construction identitaire, semble autoriser les Irano-Américains à formuler un discours en dehors de ces deux orientalismes. Ce faisant ils vont pouvoir articuler des perspectives nouvelles dans la (re)production de cet imaginaire sécuritaire américain. Nous allons ici nous

concentrer sur la stratégie politique de ceux-ci orientée dans le but de modifier les représentations rigides de « l'autre » menaçant iranien.

3.2.1 Complexifier les représentations dominantes : la double vision de la littérature

Parler en tant qu'un Irano-Américain et défendre une identité vue comme culturellement différente de la norme américaine peut avoir des impacts transformatifs sur celle-ci. En effet : « *their claim to be representative provokes a crisis within the process of signification and discursive address* » (Bhabha, 2008 : 208). (Dé)localisant le lieu d'énonciation depuis lequel ils articulent leurs discours identitaires, les Irano-Américains s'attaquent aux représentations dominantes de la société américaine, spécialement ceux marginalisant à la base leur agence. Ceci se retrouve notamment dans leur articulation d'un discours basé sur une « double vision ». Définie par Victoria Chen : « *the notion of double vision for bicultural individuals points to their ability to see things from multiple perspectives, to live in these paradoxes without being entrapped by them, to appreciate the ambiguity of their bicultural world, and to create new possibilities from these paradoxes* » (Chen, 2004 : 23). L'objectif est alors en combinant « les traces d'autres sens ou discours » (Bhabha et Rutheford, 2007 : 99) d'opérationnaliser un discours capable de performer l'intersubjectivité américaine sur l'Iran. Peut-être que l'exemple le plus significatif de cette activité nouvelle peut se retrouver dans la multiplication, depuis 2001, des mémoires littéraires de femmes « irano-américaines⁴⁷ et irano-européennes⁴⁸. Celles-ci, en jouant sur l'attrait post 11 septembre pour les récits de femmes du tiers-monde victimes de l'Islam (Neshat dans Zanganeh, 2006 : 46; Malek, 2006 : 264), ont agencé une narration historique nouvelle sur leur pays d'origine.

⁴⁷ Notamment les romans : « *To See and See again: a Life in Iran and America*. (1990), de Tara Bahramanpour. *Lipstik Jihad: A Memoir of Growing up Iranian in American and American in Iran* ». (2005) et « *Honeymoon in Tehran: two Years of Love and Danger in Iran* ». (2010), tous deux écrits par Azadeh Moaveni.

⁴⁸ « *La cage dorée* ». (2010), de Shirin Ebadi; *Persopolis 1,2 3,4*. (2000-2003), de Marjane Satrapi.

Ces mémoires ont alors été efficacement utilisées pour fragiliser la distinction schmittienne « ami-ennemi » structurante de l'imaginaire sécuritaire américain vis-à-vis de l'Iran. C'est notamment à partir du terme « axe du mal » que certains Irano-Américains organisèrent cette critique performante (voir Abrahamian, 2004). Nous avons retenu l'ironie de l'auteure Azadeh Moaveni : « *the term « axis of evil » sounded funny in English, but in Farsi it struck a bizarrely familiar note; It was ideological and inflammatory, the sort of phrase a mullah would think up and bellow out during Friday prayer.* » (Moaveni, 2005 : 224-225). En opérant un discours de ce type, dépeignant les images perceptibles depuis leur « double vision », ils rapprochent, contrastent ou comparent la « différence iranienne » avec la société américaine. Ainsi, en fusionnant les codes culturels performants de leur société d'accueil avec une histoire compréhensive de leur pays d'origine, ces auteures établirent un vecteur puissant de contestation du sens légitime donné à l'Iran. Le fait, par exemple pour Marjane Satrapi dans *Persepolis*, d'avoir pu retracer une histoire nuancée de la République islamique d'Iran, via les moyens influents de la bande dessinée et plus tard du film d'animation, a contribué à légitimer la pertinence de ce tiers-espace dans le traitement des relations irano-américaines. Cette idée fut formulée par Amy Malek :

Much like Arnold's review in Time, non-Iranian readers from the United States tend to respond eagerly to a side of Iran unavailable to them through media representations, alongside a concise history of Iran. As one reader put it, "Satrapi's remembrances . . . offer the reader . . . a history lesson missing in my American generation (Malek, 2006 : 375).

Davantage que de simples histoires instructives sur l'Iran à destination d'un public américain, ces récits furent également capitaux pour établir une base représentationnelle commune au sein de la diaspora. Ils constituent en ce sens pour les Irano-Américains un médium à travers lequel ils pouvaient être reliés à l'Iran et aux Iraniens et ainsi comprendre la complexité de leur propre identité (Malek, 2006 :

368). Savourant les longues descriptions des couleurs, odeurs et sensations des villes et campagnes iraniennes retransmises par ces écrivains, les lecteurs irano-américains obtiennent une articulation identitaire facilement utilisable et adaptable de leur pays d'origine.

3.2.2 Actualiser les mentalités : Du monde académique aux discussions de tous les jours

À la différence de Reza Pahlavi qui souhaite « moderniser les mentalités » iraniennes (Pahlavi, 2009 : 167) en imposant une structure démocratique en Iran, les « nouveaux experts irano-américains »⁴⁹ semblent vouloir « actualiser les mentalités » américaines sur l'Iran. S'il n'est plus utile depuis l'article de Stanley Hoffman de rappeler que le champ d'études américano-centrées des Relations internationales est largement conçu afin de favoriser et d'optimiser « l'intérêt national américain » (Hoffman, 1994), notons que tout dépend du sens donné par des agents signifiants à ce concept. Pour cela, ces universitaires irano-américains insistent sur l'importance d'intégrer leurs pratiques représentationnelles du tiers-espace au cœur de la production du savoir sur l'Iran aux États-Unis (voir Dabashi, 2009). C'est alors un véritable affrontement discursif que durent engager ces acteurs dans un des domaines les plus sclérosés des sciences sociales américaines : l'étude politique du Moyen-Orient. Edward Saïd rappelait quelque peu désabusée sur ce sujet :

Nous parlons au nom d'une petite minorité de voix marginales, mais nos adversaires dans la presse et à l'université appartiennent à un système riche en ressources informationnelles et académiques entrecroisées, avec des journaux, des chaînes de télévision, des revues d'opinion, des instituts à leur disposition (Saïd, 2005 : 68).

⁴⁹ Nous appelons les « nouveaux experts américains » le groupe formé par les universitaires irano-américains suivant : Hamid Naficy (1993; 2001), Nikkie Keddie (2003, 2006), Ray Takeyh (2004, 2007, 2009), Vali Nasr (2007), Trita Parsi (2007), Hooman Majd (2009, 2010), Hamid Dabashi (2008; 2009; 2010)

Possiblement motivée par la frustration de ne pas avoir été consulté dans la « guerre contre le terroriste » (Bakalian et Borzogmehr, 2009 : 193), cette offensive eut pour objectif de placer certains agents irano-américains dans des positions significatives. Cependant, il est difficile d'articuler un contre-discours dans un pays où des organismes influents, tel le *Campus Watch* de Daniel Pipes, ont pour missions principales de répertorier les professeurs et programmes « déviants » d'une supposée norme dans l'analyse du Moyen-Orient. De ce fait, l'une des stratégies initialement privilégiées fut de repositionner ce contre-discours dans les universités et les pôles éducationnels aux États-Unis. Cet objectif provient d'une observation logique : « *the content of the stories we tell ourselves about our past—and hence how we understand our relations to the wider world then, now, and into the future—is crucially dependent upon who controls the institutions through which public memory is produced* » (Laffey et Weldes, 2004 : 357). Confrontés dans leur vie de tous les jours à des interpellations relatives à leur religion musulmane ou à leur rapport avec Saddam Hussein (voir Faridi dans Wilcox.G, 2007 : 84) les universitaires de la diaspora privilégièrent eux aussi la poursuite d'une approche explicative de la « réalité iranienne » aux Américains. Hamid Naficy témoignait sur le sujet: « *So yes, this is the Americanization of Hamid Naficy, but I'm also doing the opposite. I'm making Americans aware of what Iranian are about* » (Naficy dans Sullivan, 2001 : 241). D'autres ajoutèrent ironiquement comme Hamid Dabashi dans la préface de son ouvrage sur l'histoire de l'Iran, *Iran : a People Interrupted* :

I promised you that by the end of this book, you will know more about Iran than the U.S Department of State, the CIA, the Pentagon, the Paul H. Nitze School of Advanced Studies at the Johns Hopkins University, the Hoover Institution, the Heritage Foundation, and five other neocon think tanks - not to mention the Ministry of Islamic Guidance and Islamic Culture in the Islamic Republic of Iran - all put together (Dabashi, 2008 : 11).

Il faut alors interpréter, avec le prisme de cette stratégie offensive, la création et le développement de centres d'études spécialisées sur l'Iran et la diaspora iranienne,

comme les « *Iranian studies* » au sein des départements de sciences sociales des « prestigieuses » universités américaines, telles Harvard, Columbia, UCLA⁵⁰ et USC. En offrant une place privilégiée aux Irano-Américains en leur sein⁵¹, ces programmes peuvent parfois prendre la forme de véritable organisation scientifique d'un contre-discours. De même, en s'intégrant de façon diversifiée dans la production de savoir aux États-Unis, le tiers espace diasporique tend à devenir un véritable prisme. Il est en ainsi de l'éminent professeur Hamid Naficy dans l'étude de la relation entre média, cinéma et culture (Naficy, 1993, 2001) du médiatique et polémique chercheur postcolonial Hamid Dabashi dans les « *Comparative Literature Studies* » (Dabashi, 2007, 2009, 2010) et d'autres universitaires référents en Relations internationales (Parsi, 2007; Keddie, 2003 ; Takeyh, 2004, 2007, 2009 ; Nasr, 2007 Takeyh et Nasr, 2008; Majd, 2009, 2010,). Il en est de même dans les études « de gauche » ou l'historien Ervand Abrahamian et du politologue irano-arméno-américain David Barsamian ont contribué à des ouvrages avec Noam Chomsky et Howard Zinn (voir notamment, Abrahamian, 2004; Barsamian. 2007; Abid-Moghaddam, 2007).

3.2.3 Optimiser les vecteurs des flux discursifs : les « nouveaux » journaux irano-américains

Il est loin le temps où seules les télévisions monarchistes de Los Angeles médiatisaient la voix des Iraniens aux États-Unis. Cette évolution est notamment soulignée par Arjun Appadurai, selon lui : « les moyens électroniques de diffusion de l'information ont bouleversé d'une manière décisive le champ plus vaste des médias de masse et autres vecteurs traditionnels d'information » (Appadurai, 2005 : 30). Ce faisant ils ont surtout permis aux Irano-Américains de désenclaver et de démocratiser

⁵⁰ UCLA dispose même d'un programme de Baccalauréat (Licence) en « *Iranian Studies* ». Celui-ci est incorporé au sein du département « *Near Eastern languages & Cultures* ».

⁵¹ Les cours obligatoires de *Farsi* moderne et antique sont en effet plus facile d'accès à des étudiants ayant une connaissance de la langue ou du moins de quelques-uns de ses signes. La logique est la même pour les cours d'histoire de l'Iran, de sa culture et de ses arts.

leur propre production diasporique d'informations et de savoirs. Leur activité médiatique sur internet, prenant la forme de journaux, de blogue ou encore de réseaux sociaux, créa un espace nouveau connecté avec la diaspora globale et l'Iran « réel ». En conséquence de ce processus, « *the stereotyped image of the fetishized Iran that was created by exile TV for many years could no longer persist as the second generation of Iranian-Americans could see the lives of Iranians in Iran though real footage coming from there* » (Rohani, 2009 : 25). Si le rôle de ces nouveaux médias Iraniens-Américains dans la (re)construction de l'identité de la diaspora iranienne semble considérable, il l'est aussi dans la diffusion de leurs intérêts dans la société américaine au sens large. Notre sélection des journaux retenus pour illustrer ce phénomène s'est réalisée en fonction de deux critères principaux. Il fallait que le journal comporte une majorité d'articles dits « politiques » et la possibilité en ligne de les débattre et de les commenter. De plus, le journal devait entretenir des liens explicites avec l'activité médiatique et politique de la société américaine. Du fait de ces critères, le journal en ligne *Payvand.com* ne sera pas retenu comme exemple de notre analyse, du fait d'une grande majorité d'articles informatifs en son sein sur les événements culturels et sociaux de la diaspora iranienne. Nous avons alors sélectionné les trois journaux irano-américains suivant : *Iranian.com*, *Iranican.com* et *Tehran Bureau*.

Iranian.com, fondée en 1995 est certainement le journal le plus important de la diaspora iranienne aux États-Unis. Fort de plus de 10 000 membres, ce journal en ligne aurait entre 15 000 et 20 000 visites quotidiennes (Khosmood, 2010). Ses articles en anglais et parfois en *farsi* se présentent sous la forme d'un blogue libre, où il suffit d'être l'un des membres inscrits pour poster des informations relatives au Moyen-Orient, à l'Iran, à la diaspora iranienne et aux politiques américaines. Sa devise « *nothing is sacred* » s'inscrit ironiquement en contraste avec la devise monarchiste « *nothing is more sacred than Iran* » (Pahlavi, 2002). Le créateur du journal, Jahanshah Javid explique son choix dans un langage loin de

l'intersubjectivité de l'exil : « *I do believe anything and everything can be expressed, written about, questioned, criticized, discussed, or ridiculed* » (Javid, 2001). Si l'objectif de démocratiser la diaspora iranienne aux États-Unis est clairement affirmé dans ce journal, il permet aussi à la seconde génération de s'exprimer librement sans passer par les médias exiliques de leurs parents (voir Javid dans Alexanian, 2008 : 174-175).

Iranican, fondée en 2005, basée dans la *Silicon Valley* est un site d'information en ligne travaillant en collaboration avec Radio Javan (2004). Organisant des débats bi-hebdomadaires son objectif est d'atteindre les jeunes Iraniens de la diaspora tout comme le reste de la population américaine en organisant et en sponsorisant des festivals culturels vus comme bénéfiques pour la communauté. (Rohani, 2009 : 11). Ils se sont notamment associés avec John Stewart, l'animateur de la chaîne *Comedy Network* pour une série de reportages satyriques sur les élections iraniennes de 2009. L'intérêt de celle-ci se trouve spécifiquement dans le ton ironique prit par les deux journalistes imitant les descriptions et représentations de l'Iran de la chaîne *Fox News* (Jones et Greenberg dans Tobbey, 2009). Tim Greenberg, l'un des deux journalistes envoyé en Iran par le *Daily Show*, explique la démarche : « *we were just trying to break some of the stereotypes that were existing until that point, which was : it's a terrify place, people are hate us, they are terrorists, we don't have anything in common with the people of Iran* » (Greenberg dans Sarshar, 2009). Plus récemment et dans des objectifs similaires, *Iranican.com* s'est aussi distingué dans son organisation avec Jon Stewart du *Rally to Restore Sanity* du 30 octobre 2010 à Washington DC.

Tehran Bureau créée en novembre 2008 par Kelly Golnoush Niknejad est un journal commandité par *Frontline*, le magazine documentaire de la chaîne américaine PBS. Dévoué à une information irano-américaine sur l'Iran, la diaspora iranienne et la politique étrangère américaine en Iran, ce site acquit ses lettres de noblesse suite à sa couverture des événements postélectorales en Iran de 2009. Comme l'affirme simplement sa créatrice : « *speaking Farsi helps expand our ability to gather news. It means we can tap into a more extensive network and speak to more Iranians, even if we're not based in Tehran* » (Niknejad, 2009).

Enfin, le contenu de ces trois journaux et les âpres débats qu'ils produisent sur internet, semblent révéler le dynamisme et la puissance en devenir de cette agence irano-américaine. Démocratique dans son articulation identitaire, revendicatrice dans sa manière de formuler ses intérêts, cette agence porte dans sa capacité d'adaptation communicationnelle à l'évolution de la société américaine son propre avenir signifiant. Nous allons désormais, nous focaliser sur les tactiques des « nouveaux experts de l'Iran » pour s'investir au sein de la complexe formulation de l'imaginaire sécuritaire américain et le transformer en correspondance avec l'intersubjectivité diasporique.

3.3 TENSIONS, RÉSISTANCES ET TRANSFORMATIONS : TENTATIVES DE PERFORATION DE L'IMAGINAIRE SÉCURITAIRE

L'impact de la (re)construction identitaire des Iraniens aux États-Unis sur l'imaginaire sécuritaire américain vis-à-vis de l'Iran n'est pas un phénomène que l'on peut matériellement analyser. Samuel Knafo affirmait en ce sens : « *people can often innovate and transform their reality even without realizing the significance of the transformation that is taking place* » (Knafo, 2008 : 24). S'il n'existe pas de possibilités d'authentifier ce qu'est véritablement « un acte d'agence » nous allons alors continuer notre focalisation sur les membres signifiants de la diaspora iranienne

en spécifiant leur rapprochement – théorique ou réel – avec l’administration Obama. Si pour les constructivistes critiques un discours contestataire vise à réarticuler l’insécurité de façon à fragiliser ses représentations dominantes (Weldes et *al.*, 1999 : 16), il nous faut donc mentionner la tonalité de ce contre-discours sécuritaire irano-américain. Nous pensons alors que dans ce combat pour être représenté politiquement, les idées nouvelles issues de l’agence diasporique ont occasionné des tensions avec des individus et des groupes voyant dans celles-ci une menace à leur position privilégiée dans la société américaine. Cette « bataille discursive » est particulièrement visible dans l’affrontement entre des « organisations d’intérêts ethniques » comme le NIAC et le PAAIA avec d’autres lobbys américains, tels l’AIPAC (voir Dehghan, 2008) et des courants exiliques de la diaspora iranienne. Il en est ainsi, par exemple des attaques personnelles adressées à Hamid Dabashi (voir Campus Watch, *Profile of Columbia Professor Hamid Dabashi*) ou au fondateur d’*Iranian.com*, alors dénoncé en tant qu’*Hezbollahi* (voir Iran Politics Club). Aussi à partir 2008, des organismes de la « société civile » américaine se sont mobilisés pour endosser des idées et initiatives soutenues par des Irano-Américains. Par exemple, des organisations philanthropiques telles l’*Open Society Institute* de George Soros ont alors soutenu financièrement l’action du NIAC (voir Comstock, 2009). Ceci indique peut-être la prise d’importance politique de l’agence diasporique iranienne au sein de la société américaine, qui, en créant débats, critiques et soutiens, transforme quelque peu le champ politique sur l’Iran.

3.3.1 L'Iran, un acteur rationnel ? Le « pragmatisme » comme véhicule efficace des intérêts irano-américains

Contester une représentation tenue pour acquise depuis une trentaine d'années par la majorité des acteurs de la politique étrangère nécessite l'emploi d'un vocabulaire technique adapté à la définition dominante de « l'intérêt national » américain. Sujets et acteurs de cette fragilisation progressive du sens partagé, certains Irano-Américains semblent être devenus les porte-paroles sur l'Iran du (re)nouveau courant pragmatique américain (Walt et Mearsheimer, 2007 ; Brzezinski, Scrowcroft et Ignatius, 2009). Ces derniers également opposés aux représentations du monde néoconservatrices trouvèrent, dans la diaspora, les discours signifiants susceptibles de les fragiliser. Il est donc peu surprenant de constater des relations explicites entre ce courant et les idées directrices des « nouveaux experts irano-américains »⁵². Trita Parsi par exemple eut comme directeur de thèse le néoconservateur repent Francis Fukuyama (voir Fukuyama, 2007) et Zbigniew Brzezinski fut membre du jury lors de sa présentation⁵³. De plus, si chacun de ces nouveaux experts présente une spécialisation et un angle de recherche différent, leurs travaux reposent sur un objectif précis : étudier l'Iran grâce aux cadres théoriques de la science politique américaine et déconstruire les représentations de l'Iran en privilégiant une approche pragmatique. La « normalisation » de l'Iran comme arme efficace à sa « diabolisation » s'inscrit dans le processus plus large de (re)construction de l'intérêt national américain au Moyen-Orient. (voir Walt et Mearsheimer, 2007). Nous avons répertorié trois principaux arguments utilisés dans cette stratégie.

À l'ontologie idéaliste des néoconservateurs (dans Mearsheimer, 2005) certains comme Trita Parsi (2007) et Ray Takeyh (2004) reprennent clairement une position matérialiste pour traiter de la politique étrangère iranienne. En affirmant, tout comme

⁵² Voir la liste dans la section 3.2.2 (p. 90).

⁵³ Cette thèse deviendra l'ouvrage : « *Treacherous alliance : the Secret Dealings of Israel, Iran, and the United States* » (Parsi, 2007).

les réalistes à la « rationalité » des acteurs étatiques (dans MacLeod, 2007 : 40), ceux-ci réutilisent la tradition pragmatique américaine selon deux visées. La première souhaite atténuer la perception d'une République islamique agissant en fonction de son idéologie révolutionnaire (Ledeen, 2007 : 73-139) et la deuxième entend stipuler les possibles « intérêts communs » entre l'Iran et les États-Unis. Cette posture fut importante dans l'organisation du contre-discours suite à l'effervescence autour des propos polémiques de Mahmoud Ahmadinejad sur la *Shoah* et l'État d'Israël⁵⁴. Les néoconservateurs, en liant ceux-ci avec les suspicions d'un programme nucléaire militaire iranien, construisirent la notion de l'« *apocalypse of Ahmadinejad* » (Hitchcock, 2007) et une situation d'urgence pour les décideurs américains n'ayant comme unique comparaison la montée d'Hitler en Europe et le « laissez-faire » de la conférence de Munich de 1938⁵⁵. Face à cette vision idéologique de l'Iran, ils affirment au contraire que les agents de la politique étrangère iranienne sont soumis aux mêmes calculs géostratégiques que les experts de Washington (Takeyh, 2004 : 42-45). En effet : « *Behind this often contradictory behavior lies a single, carefully calculated policy. Iran uses this contradiction to conceal its interests and make itself appear irrational and unpredictable. It has been called "simulated irrationality"* » (Parsi, 2007 : 271). Les discours de Mahmoud Ahmadinejad sont destinés pour ces « nouveaux experts de l'Iran » véritablement vers les pays voisins du Moyen-Orient et réinventent la stratégie nixonienne « du fou » pour les États-Unis ou Israël (Takeyh, 2009 : 257-258).

De plus, à la vision restrictive de George W. Bush d'une nation prise en otage par une élite cléricale souhaitant isoler et réprimer son peuple (Bush, 2006), ceux-ci tentent de représenter la complexité politique de l'Iran, la diversité et le dynamisme

⁵⁴ Pour une critique en règle de l'utilisation et de la déformation des discours d'Ahmadinejad (voir Rabkin, 2008).

⁵⁵ Par exemple le 2 novembre 2006, Newt Gingrich affirma « *This is 1935 and Mahmoud Ahmadinejad is as close to Adolf Hitler as we've seen. We know who they are. The question is, who are Stanley Baldwin or Winston Churchill ?* » (Gingrich, dans Hitchcock, 2007 : 81).

de sa classe moyenne (Majd, 2009; Nasr, 2010). Loin d'être un bloc monolithique, le gouvernement iranien serait, à l'instar des démocraties occidentales, divisé en factions, partis et conflits d'idées (Takeyh, 2007). Il est par ailleurs remarquable de constater l'usage de termes connotés, tel : « *the new right in Iran* » (Takeyh, 2009 : 223) ou encore « *Iran and the rise of it's neoconservative* » (Ehteshami et Zweiri, 2007). Ces auteurs, en s'appuyant sur la mécanique politique interne à l'Iran, expliquent alors autant les raisons de l'accession au pouvoir de Mahmoud Ahmadinejad que son caractère foncièrement remédiable. Ils permettent ainsi de véhiculer l'idée de nombreux points communs entre les discours et les politiques de l'administration Bush et de « l'administration Ahmadinejad » et de leur renforcement politique conjoint.

Enfin, à l'idée répandue d'une crise insoluble avec l'Iran et de la nécessité d'interrompre l'escalade vers un nouveau « *nuclear holocaust* » (Pahlavi, 2009c), ces politologues entrevoyent au contraire une pléiade de solutions pacifiques et compréhensives. Si certains évoquent la pertinence de traiter l'Iran à la manière du « modèle chinois »⁵⁶ (Takeyh, 2007 : 3; Parsi, 2007 : 279), ils sont généralement favorables à l'ouverture des relations diplomatiques, sans préconditions. Ainsi, comme le stipulait le slogan de la *Campaign for a New American Policy on Iran* de 2008:

We are calling on Americans to push for real diplomacy : to call for “direct, unconditional and comprehensive talks, as Republican Senator Chuck Hagel put it. Such negotiations need to address both the security concerns of the United States and the security concerns of Iran (Just Foreign Policy, *Real Diplomacy Works - Military Threats Don't.*).

D'autres membres de la diaspora iranienne en plus de défendre l'acquisition d'un programme nucléaire civil (voir Sahimi, 2005) tentèrent de comprendre les raisons

⁵⁶ Il s'agit de l'ouverture diplomatique de Nixon et Kissinger à la Chine communiste de Mao (1971-1972)

pouvant pousser l'Iran à acquérir l'arme nucléaire. Hamid Dabashi affirmait alors qu'il s'agissait de l'un des choix les plus logiques lorsqu'un État est encerclé de la sorte par d'autres puissances nucléaires : Israël, la Russie, le Pakistan et les États-Unis (Dabashi, 2010: 90).

3.3.2 *Who are the war agitators ?* Rigidifier la position pacifiste

L'apparition de ces « nouveaux experts irano-américains » dans les médias écrits et télévisuels américains au cours de l'année 2007 provoqua une vive résistance des groupes et individus ayant intérêt à la conservation du statu quo avec l'Iran. Le paroxysme de cet affrontement entre deux pratiques représentationnelles de l'Iran semble avoir été atteint au début de l'année 2007. À cette époque l'idée d'une intervention militaire en Iran semblait se profiler de façon inexorable (voir Walt et Mearsheimer, 2007 : 296) et la guerre de positions quitta le monde universitaire pour se propager à la politique intérieure américaine.

Des attaques particulièrement fortes ont été notamment menées contre le NIAC, accusé d'être un lobby à la solde des « Mollahs » (voir Timmerman, 2006; Lopez, 2008; Daiouleslam, 2010 et Geller, Spencer et Bolton, 2010 : 151-152). D'autres ont été dirigés directement à l'encontre des Irano-Américains. Pour délégitimer leur agence, certains sonnèrent la « cloche culturelle » usitée : la comparaison historique avec la période de l'Allemagne Nazi. Comme le questionnaient ces auteurs néoconservateurs : « *did German-Americans complain in 1943 that they didn't want to see friends and family back in the old Nazi homeland getting bombed ?* » (Geller, Spencer et Bolton, 2010 : 151). Ces tentatives de réutiliser l'ambivalence à la « loyauté américaine » des Irano-Américains en compromettant l'efficacité de leur

contre-discours fut aussi perçu comme un retour aux situations post-crisés⁵⁷ déjà expérimentées. Pour contrecarrer l'argument d'une intervention militaire appropriée à la sécurisation de la « menace iranienne », ceux-ci articulèrent deux idées principales.

La première peut être assimilée à une tactique discursive défensive. L'objectif fut notamment d'avancer des arguments pour faire contrepoids aux rhétoriques néoconservatrices agressives envers l'Iran. Le « *folly of attacking Iran tour* »⁵⁸ commandité en partie par le NIAC fut une initiative performative qui permit de médiatiser aux États-Unis le slogan « *diplomacy works - Military threats don't* ». De plus en associant publiquement des universitaires irano-américains tels Trita Parsi, Reza Aslan ou encore l'historien Ervand Abrahamian avec d'autres personnalités américaines tel Stephen Kinzer, Barbara Slavin ou Christopher Hedges (voir *ibid.*), cette action acquit l'image d'une association large et progressiste contre une guerre en Iran. Parmi les arguments avancés lors de ces rassemblements et dans les médias, l'on retrouve essentiellement une remise au goût du jour du concept néo-réaliste « d'équilibre »⁵⁹. Réutilisant le très explicatif slogan « *we live in a balancing world* » (Mearsheimer, 2005), les universitaires irano-américains tentèrent d'expliquer le comportement iranien en retraçant l'histoire de leur rapport avec les États-Unis depuis le « traumatisme national » de 1953 (Dabashi, 2010 : 92) à aujourd'hui (Abrahamian dans Barsamian, 2007 : 89). Réintégrer au sein de la mémoire collective américaine les circonstances du coup d'État contre le premier ministre Mossadegh peut permettre d'appréhender la perception iranienne d'un « nid d'espions » au sein de l'Ambassade américaine de Téhéran. Dans cette optique loin d'être une action

⁵⁷ Il s'agit des deux *backlashes* à l'encontre des Iraniens aux États-Unis, suite à la « crise iranienne des otages » de 1979-1981 et suite au 11 septembre 2001.

⁵⁸ La *Campaign Against Sanctions and Military Intervention in Iran* (CASMI) est une autre organisation fondée en parallèle de celle-ci en 2006.

⁵⁹ Selon la définition d'Alex Macleod : l'équilibre est un « concept qui décrit la tendance des États à établir un équilibre des puissances en se joignant à un État ou à une coalition d'États. Un équilibre peut prendre ou bien une forme *externe*, qui implique la recherche d'alliances formelles ou informelles avec d'autres États, ou bien une forme *interne*, où un État renforce et augmente ses capacités militaires face à un autre État ou coalition d'États. » (Macleod, 2007 : 87).

uniquement fanatique, la prise d'otage peut se comprendre en relation avec la crainte « rationnelle » des étudiants iraniens d'un nouveau coup d'État américain contre la révolution iranienne. De plus si les Iraniens voient les États-Unis comme une superpuissance qui interfère régulièrement avec leur souveraineté (Just Foreign Policy, 2008) il n'est pas étonnant que ceux-ci se rattachent à l'allégorie du « Grand Satan ». En ce sens toutes attaques où actions agressives américaines entraîneront au nom du nationalisme et du patriotisme impératif, le ralliement des Iraniens derrière leur gouvernement. Mais comme le proclame Hamid Dabashi : « *this observation has nothing to do with the much exaggerated cultural explanation of the « Shi'i martyrdom complex » or any other abstract delusion. [...] what we are dealing with in the region is the hardcore realpolitik of the balance of powers* » (Dabashi, 2010 : 86). D'ailleurs même le lauréat du Prix Nobel de la paix Shirin Ebadi affirma que dans le cas d'une attaque américaine ou israélienne : « *we will defend our country till the last drop of blood* » (Ebadi dans Carpenter, 2008 : 107).

La deuxième idée est cette fois d'ordre offensive. Celle tactique semble pouvoir être comprise suite à la lecture de cet extrait de la conclusion de l'ouvrage de Trita Parsi. Pour lui : « *pro-Israel group are wary of pushing the United States too hard, lest they be seen by the American public as pressing America to go to war for Israel's sake* » (Parsi, 2007 : 279). Ici, il représente la volonté d'intervenir en Iran comme issue d'un groupe - le lobby israélien - agissant sur la « courroie de transmission » qu'est l'État américain (voir Moravcsik, 1997). En faisant ceci, il peut alors déstabiliser le discours interventionniste en questionnant « qui a des intérêts dans une attaque de l'Iran ? » et interpeller l'opinion publique américaine afin qu'elle recherche une réponse. Cette stratégie amène aux affirmations suivantes : « *the neoconservatives and the Israel lobby have been trying to provoke a war against Iran, or at the very least persuade the United States and the international community to impose crippling sanctions on Iran* » (Sahimi, 2009). Dans cette perspective la perception d'une situation anormale dans la politique étrangère au Moyen-Orient

semble s'expliquer pour certains Irano-Américains par la continuation de la « relation spéciale » entre les États-Unis et Israël (voir Walt et Mearsheimer, 2007 : 168). Cette idée offensive vise alors à clarifier le conflit en polarisant la formulation de la politique étrangère américaine entre d'un côté les « Irano-Américains » favorable au rétablissement d'une situation « normale » au Moyen-Orient et de l'autre, le « lobby pro-israélien », organe belligérant souhaitant entrer en guerre contre l'Iran dans les intérêts du Likoud Israélien. Si cette vision peut paraître réductrice l'objectif, de la « dénonciation » semble bien plus de vouloir isoler ce mode de pensée à Washington que d'affirmer qu'il est tout puissant. Cette volonté est notamment visible dans ce genre de déclaration : *« in fact, they were some of the strongest voices against a war scenario. It came from the conservatives themselves, and that shows a split between the Republicans, particularly between the neoconservative elements and the more older, traditional conservative viewpoints »* (Parsi et Dabashi, 2010).

3.3.3 Obama et le dialogue avec l'Iran : Vers un moment irano-américain ?

L'élection de Barack Hussein Obama le 4 novembre 2008 à la présidence des États-Unis fut dépeinte en relation à la rhétorique qui accompagna sa campagne électorale. Celle-ci édifiée en utilisant les champs lexicaux de « l'espoir », du « changement », s'inscrivit en réaction avec les discours et les actes de son prédécesseur à la Maison Blanche. Cette évolution dans le « style présidentiel » et dans la manière d'aborder les problématiques sécuritaires permit la cristallisation d'un possible « effet Obama » dont les conséquences seraient sensibles dans l'articulation et l'interpellation de l'imaginaire sécuritaire américain. Au niveau de la politique étrangère américaine avec l'Iran, nous avons distingué deux aspects principaux du changement, dans lesquels peut se retrouver une performativité de l'identité diasporique des Iraniens aux États-Unis.

Nous pensons premièrement que l'intersubjectivité façonnée par la nomination de nouvelles personnalités au sein de l'administration Obama a permis le déclenchement d'un mode de raisonnement nouveau sur l'Iran. Le fait qu'il n'y ait plus de discours belliqueux sur l'Iran formulé par des acteurs à l'intérieur de l'administration américaine actuelle (Parsi et Dabashi, 2010) est déjà un point significatif. De plus, il semble qu'au-delà de cette évolution rhétorique, une résolution nouvelle de la manière de traiter avec l'Iran ait pris racine à Washington. En effet, la volonté d'engager un dialogue avec l'Iran semble être admise autant au sein du Département de la Défense qu'au sein du Département d'État. Robert Gates, le Secrétaire à la Défense depuis décembre 2006 est un « expert » reconnu de l'Iran suite à son travail pour le *Council on Foreign Relations* avec Zbigniew Brzezinski et Suzanne Maloney nommé « *Iran time for a New Approach* » (Gates, Brzezinski et Maloney, 2004). Le fait que cette personnalité républicaine de tradition réaliste soit restée au sein de l'administration Obama témoigne de la volonté de Washington de maintenir le cap pragmatique dans un gouvernement plus ouvert à cette approche de l'Iran. Son objectif de remplacer le discours traditionnel de changement de régime à l'encontre de Téhéran par la recherche de solutions diplomatiques bilatérales semble donc pouvoir être atteint plus facilement (Zweri et Awwad, 2010 : 7). Rappelons que bien sûr, ces solutions, notamment celle de l'engagement de dialogues, sont effectuées en vue de rendre possible des changements politiques en Iran (Brzezinski dans Escobar, 2009 : 34), elles sont tout de même loin du prosélytisme des faucons de l'administration Bush et correspondent aux étapes réformistes soutenues par l'intersubjectivité diasporique. La Secrétaire d'État Hillary Clinton s'est montrée également favorable à une reprise du dialogue avec l'Iran en réutilisant le concept de Joseph Nye de « *Smart Power* » (Clinton dans Naughton, 2009). Ce recours à la « puissance douce et à la puissance dure »; ou plutôt à la stratégie de la « carotte et du bâton » signifie finalement pour la Secrétaire d'État d'alterner menace de sanctions et proposition de dialogue et de négociation. Notons aussi que cette politique n'est pas justifiée par l'opposition idéologique américaine avec la République islamique, mais

uniquement en vue de faire cesser son programme nucléaire (De Hoop Sheffer, 2009 : 2). On constate de surcroît, si l'on se porte sur les personnalités actives au sein du *Bureau of Near Eastern Affairs*, organe spécialisé sur l'Iran au sein du Secrétariat d'État, de façon relativement claire une évolution notable dans le choix des « experts iraniens ». Même si l'administration Obama n'a pas intégré d'Irano-Américain en son sein, le fait que John Limbert, ancien membre du NIAC⁶⁰, soit Assistant Adjoint au Secrétariat pour l'Iran est un signe probant de cette ouverture. John Limbert, ancien otage de l'ambassade américaine à Téhéran, a notamment publié en 2009, un ouvrage « *Negotiating with Iran : Wrestling the Ghosts of History* » où il adapte le cadre wilsonien des 14 points en vue de mettre fin, de manière réformiste, à la guerre froide avec Téhéran (voir Limbert, 2009).

Deuxièmement, il semble possible de démontrer la prévalence de ce mode de raisonnement nouveau au sein de l'administration Obama en soulignant au sein de ses discours l'utilisation de « mots clefs » (voir Klotz et Lynch, 2007 : 55) et de solutions sensiblement équivalentes à celles prônées par les Iraniens-Américains. Alors que le discours du Caire de Barack Obama du 5 juin 2009 est éloquent, nous pensons que l'exemple le plus caractéristique de ce « *framing* » se trouve dans le discours qu'il prononça le 21 mars 2009 à l'occasion des souhaits du Norooz⁶¹. Le président des États-Unis proclama alors :

En cette saison qui est celle des nouveaux commencements, je voudrais parler clairement aux dirigeants iraniens. Nous avons de graves divergences et elles se sont amplifiées avec le temps. Mon administration est désormais résolue à pratiquer une diplomatie qui traite la totalité des problèmes que nous avons devant nous et à chercher à établir des relations constructives entre les États-Unis, l'Iran et la communauté internationale. Ce processus ne progressera pas par la menace. Nous cherchons, au contraire, un dialogue honnête et fondé sur le respect mutuel. (Obama, 2009a).

⁶⁰ Il fut bien sûr attaqué sur son appartenance au « lobby des Mollahs ».

⁶¹ Il s'agit du Nouvel An iranien.

Par cette simple déclaration, Barack Obama fut le premier président américain à s'adresser directement aux dirigeants iraniens afin de proposer une reprise du dialogue (Majd, 2010 : 171). Par cette avancé historique, le président américain officialisa aussi le respect de « l'identité iranienne islamique » tant qu'elle ne menace pas militairement les intérêts américains. Cette position marquerait alors la déclaration formelle d'une « politique de non-ingérence absolue dans les affaires intérieures iraniennes » (De Hoop Sheffer, 2009 : 2). Si certains comme Reza Pahlavi furent offusqués par la déclaration et critiquent « je ne comprends pas qu'il y ait associé le régime. Cela veut dire qu'il ne dissocie pas le peuple iranien du régime islamique » (Pahlavi dans Askolovitch, 2009), les Irano-Américains proches de l'intersubjectivité diasporique saluèrent ce discours. Trita Parsi, par exemple, proclama : « *the message exhibited the President's deep understanding and respect for the Iranian nation and civilization* » (Parsi, 2009).

3.3.4 Le Mouvement Vert : Sens légitime et prisme irano-américain

Nous terminerons notre présentation de l'impact de ce « tiers espace » par le rôle signifiant qu'il eut dans la cristallisation de nouvelles représentations suite à l'élection présidentielle iranienne de 2009.

Notons, tout d'abord qu'il nous semble impossible de dissocier la performativité du discours diasporique lors des événements postélectoraux de la position nouvelle de certains membres de la diaspora iranienne au sein de la société américaine. Il apparaît clairement que sans l'ouverture d'un espace approprié pour la diaspora iranienne suite au discours de Barack Obama sur l'Iran, les Iraniens au sein de l'intersubjectivité diasporique n'auraient eu la possibilité de donner un sens légitime aux événements de 2009. Si « en faisant ce geste Obama a brisé un pilier de la République islamique » (Hourcarde, 2009) il altéra la puissance de l'orientalisme à rebours du gouvernement

iranien en employant un autre qualificatif que celui du « régime des Mollahs ». En ce sens, alors que les précédentes élections et événements en Iran étaient largement dépeints par le discours autorisé et valorisé des exilés iraniens, enjoignant au boycott et à la non-participation dans la vie sociale de la République islamique (voir Pahlavi, 2009a ; Rajavi, 2009), celles de 2009 marquèrent, encore plus que celles de 1997, l'encouragement de la voix diasporique réformiste. C'est alors véritablement, la mise en avant du « tiers espace » diasporique que l'interpellation d'Obama légittima lors de cette période cruciale de l'histoire de la République islamique d'Iran.

L'influence de la diaspora iranienne aux États-Unis sur le sens donné aux événements postélectoraux en Iran durant le mois de juin 2009 peut se retracer au moins au début du printemps 2009 lors du lancement de la campagne électorale iranienne. Le fait notamment que celle-ci fut basée pour certains candidats iraniens sur le modèle et la rhétorique de la campagne électorale de Barack Obama atteste de l'interpénétration d'une volonté, entre les Iraniens aux États-Unis et ceux en Iran de propager cet « effet Obama » à l'élection présidentielle iranienne. Comme le notait le porte-parole international du candidat Mir Hossein Mousavi :

We [Iranians] are a bit unfortunate. When we had our Obama [meaning President Khatami], that was the time of President Bush in the United States. Now that [the United States] has Obama, we have our Bush here [in Iran]. In order to resolve the problems between the two countries, we should have two Obamas on the two sides. It doesn't mean that everything depends on these two people, but this is one of the main factors (Makhmalbaf, 2009).

Alors que la politique étrangère de l'administration Bush est dépeinte comme l'un des facteurs principaux ayant déterminé l'élection de Mahmoud Ahmadinejad en 2005 il semblait quasi-naturel que la prise de pouvoir de Barack Obama allait avoir une influence sur les résultats du 12 juin 2009 (Pressman, 2009; Dabashi, 2010 : 11, 46). C'est en partie sur cette conception d'une élection capitale pour l'avenir de l'Iran et des Iraniens que se créa le dynamisme sans précédent de cette élection présidentielle (Hourcade, 2009). En effet, l'organisation de débats télévisés entre les différents

candidats (Vahabi, 2009b : 11), ainsi que l'utilisation par ceux-ci d'internet et des réseaux sociaux⁶² afin d'exacerber leur rivalité, conduisit à une mobilisation de plus de 80% des 46 millions de votants iraniens (Dabashi, 2010 : 54). De plus, la campagne de Mir Hossein Moussavi, le principal concurrent réformiste à Mahmoud Ahmadinejad, fut aussi très singulière avec la création d'un mouvement symbolisé par la couleur verte. Si celle-ci faisait pour Moussavi référence à l'histoire culturelle de l'Iran et à son sens religieux (Vahabi, 2009b : 11), elle permit aussi de référer à l'imaginaire émancipatoire des révolutions de couleurs en Europe de l'Est (voir Schock, 2005; Kuzio, 2007,). Ainsi, au-delà de son « mouvement vert » le discours de Moussavi sur la possibilité de démocratiser la République islamique d'Iran (Vahabi, 2009b : 14) résonna de façon positive avec les propres intérêts liés à l'identité irano-américaine. La mobilisation de l'électorat iranien aux États-Unis se réalisa via des sites internet tels « *vote for Iran* » (Tori, 2009), qui virent dans les slogans « *Let's get change* » (*ibid.*) ou encore « *Let's get together for change the destiny of our Iran* » (*ibid.*), la possibilité d'obtenir une nouvelle image au sein de la société américaine.

Aussi la proclamation de la victoire du président sortant Mahmoud Ahmadinejad le 12 juin 2009 fut perçue comme une véritable surprise. Très vite un consensus au sein de la diaspora iranienne se constitua autour de la « fraude d'Ahmadinejad » (Vahabi, 2009b; Adelkhah et Bayart, 2010; Dabashi, 2010) dont l'évidence « s'inscrivait à la fois dans la nature du système électoral et dans les carences de légitimité sociologique du régime » (Vahabi, 2009b : 4). C'est à partir de cette notion d'un vote truqué qu'un véritable mouvement de contestation, parfois nommé « *the green wave* » (voir Afshari et Underwood, 2009) s'organisa autour du slogan « *where is my vote* ». Les 13, 14, 15, 16 juin, on assista alors à d'importantes manifestations de rues qui semblaient indiquer la prise de position d'une « révolution verte ». En

⁶² Certains n'ont alors pas hésité de parler de « *twitter revolution* » (Voir Soharabi et Mansouri, 2010) pour qualifier l'utilisation de ces nouvelles technologies de communication en Iran.

effet, *«As the marching, chanting, and rooftop cries of Allahu akbar! spread and the regime's repressive tactics grew more brutal, the Wave continued to gather size and strength »* (Afshari et Underwood, 2009 : 7).

C'est à partir de ces événements postélectorales que le rôle signifiant de certains membres de la diaspora iranienne fut déterminant dans le rassemblement d'informations et dans la constitution d'un sens dominant sur l'implication de cette « vague verte » pour l'Iran. Leur position privilégiée fut d'autant plus renforcée le 17 juin lorsque les journalistes étrangers reçurent l'interdiction de couvrir les manifestations non-autorisées et que l'information en provenance devait utiliser d'autres canaux de diffusion afin de contourner la censure du gouvernement iranien (Todd, 2009). Ce fut alors les sites d'informations irano-américains, au premier rang desquels *Tehran Bureau*, qui se positionnèrent en tant qu'intermédiaire du « peuple Iranien » et distillèrent les « faits d'actualités » aux médias et commentateurs américains. C'est par ces biais que des vidéos et des photographies « chocs », au premier rang desquels l'iconique « mort en direct de Neda Agha-Soltan »⁶³ le 20 juin 2009, purent être utilisées pour matérialiser la répression dans ce pays. Cet usage des nouvelles technologies dans la diaspora iranienne est précisé dans ce témoignage :

This week, Iranian expatriates and Iranian-Americans around the U.S. have been riveted to cellphones, Web sites and social networks like Facebook as they try to glean information about what's going on back home. Their moods range from apprehension for relatives in Iran to elation at the possibility of a regime change (Millman, Audi et Sanders, 2009).

Dans le même ordre, certains parmi les « nouveaux experts irano-américains » furent invités dans les médias de masse afin d'expliquer la teneur des événements postélectorales. Hamid Dabashi déclara, par exemple, dans l'émission de CNN, *Newsroom* : « *what we are looking at, today in Iran is a civil rights movement, these*

⁶³ Cette vidéo mise en ligne sur le site YouTube avait en novembre 2010 près d'un million de visionnages.

people don't want to topple the regime » (Dabashi, 2009). Pour ce qui est de Trita Parsi :

(He) appeared on CNN every day at the beginning of the election struggle to supposedly analyze, but mainly approved the U.S interpretations of the events taking place in Iran. (...) He did his best to construct an image for the American listeners that the demonstrators represent the opinion and the ideals of the entire population of 72 million people, that the government of Iran is brutally repressing the rights of "peaceful" demonstrators and Tehran does not have respect for human rights (Ommani, 2009).

En parlant de la sorte d'un mouvement des droits civils, ces personnalités souhaitaient spécifier que « l'objectif du "mouvement vert" n'est pas de renverser la République islamique, mais de desserrer son étreinte et d'assurer à la société l'espace qui doit lui revenir, ce qui passe inévitablement par une réforme du système électoral, voire de la Constitution, du système judiciaire et d'une partie de la législation » (Adelkhah et Bayart, 2010). Parler de la naissance d'une génération « post-idéologique » en Iran (Dabashi, 2010 : 49) et pérenniser cette conception d'une résistance continue au gouvernement iranien via des émissions comme « *Week in Green* »⁶⁴ permet alors pour les Iraniens-Américains de conserver cette matière à dialogue et l'idée fondamentale de conserver en Iran le miroir nécessaire à la survie de leur identité dans la société américaine. Ainsi lorsque Hamid Dabashi affirme : « *the moving pictures of Iranians flooding colorfully into their city landscape have forever altered the visual vocabulary of the global perception of the "Middle East"* » (Dabashi, 2010 : 13) c'est l'autoconception identitaire des Irano-Américains qu'il souhaite adapter à cette nouvelle transformation de l'imaginaire sécuritaire américain. Le fait que Barack Obama désire laisser au peuple iranien le droit de choisir l'avenir politique de leur pays (voir Obama, 2009b) est un signe de cette évolution.

⁶⁴ « *Week in Green* » est une émission hebdomadaire, créée par Hamid Dabashi fin octobre 2009 et diffusant sur internet des interviews d'environ 10 minutes avec des personnalités universitaires américaines et surtout irano-américaines. Gayatri Spivak, Cornel West ou encore Gary Sick ont également participé à cette émission. Voir : <https://www.weekingreen.org/>.

Enfin, c'est l'entretien et la défense des acquis idéels, véhiculés par « l'existence » de ce Mouvement Vert, qui permettra aux membres de la diaspora iranienne aux États-Unis d'assouvir leurs intérêts intégrationnistes au sein de leur société d'accueil par ce changement progressif de l'image de l'Iran et des Iraniens dans les représentations américaines. Comme le note justement Trita Parsi :

What did succeed in changing the image of the Iranian-Americans was the courage of the Iranian people this past summer, which really caught the attention and the imagination of the American people, and the Iranian-American people have really played an important role to then convey and interpret what was happening in Iran to a larger American audience (Parsi et Dabashi, 2010).

La puissance de l'agence diasporique iranienne aux États-Unis dépend alors en partie du sens dominant donné à ce Mouvement Vert⁶⁵ et à sa place dans la stratégie globale de Washington envers l'Iran. De même, la « nouvelle » place de l'Iran dans l'imaginaire sécuritaire américain marquée par des déclarations de Barack Obama prenant en compte du caractère réformable de son « régime » est véritablement constituée par l'existence de ce « Mouvement Vert ». En retour, c'est également la position compréhensive de cette administration américaine, elle-même issue de l'agence diasporique, qui constitua la possibilité d'éclatement de ce Mouvement. En définitive, c'est un système précaire, mais soutenu par une « minorité américaine » en devenir, qui maintient l'imaginaire sécuritaire américain vis-à-vis de l'Iran.

⁶⁵ Par exemple, Reza Pahlavi réaffirmait l'intersubjectivité de l'exil en parlant du Mouvement Vert : « *This movement has sprouted and blossomed, as have all of our nation's treasures, such as our tricolor lion and sun flag and our "marz e por gohar" hymn, from the drops of sweat of our nation's many patriots.* » (Pahlavi, 2009c).

CONCLUSION

L'objectif de notre recherche était d'appréhender la reconstruction identitaire des membres de la diaspora iranienne aux États-Unis et l'impact que pouvait avoir ce phénomène sur la l'évolution de la place de l'Iran au sein de l'imaginaire sécuritaire américain.

En choisissant ce sujet, nous avons été contraints d'évoluer sur des terrains empiriques irréguliers où la collecte de données utilisables nécessite un travail minutieux. Sans l'aide des concepts malléables du constructivisme critique ainsi que de certaines notions provenant des travaux postcoloniaux, nous n'aurions pu réussir à opérationnaliser une étude théoriquement cohérente de la diaspora iranienne aux États-Unis. C'est alors, en référence à la critique du biais a-étatique de la recherche anthropologique dominante (voir Weldes et *al.*, 1999 : 8) que nous avons pu problématiser l'idéalisme transnationaliste de certains auteurs critiques (Appadurai, 2005; Hardt et Negri, 2004; Bhabha, 2008). Notre étude atteste alors du poids initial de l'imaginaire sécuritaire américain dans la formation politique et culturelle de la diaspora iranienne aux États-Unis. En ce sens si nous acquiesçons que toute insécurité sociale est culturellement produite (Weldes et *al.*, 1999 : 1) nous avons ici souligné la possibilité d'intégrer le « fait migratoire » ou plutôt le « fait diasporique » aux études critiques de sécurité.

Notre démarche de recherche se déroula comme le présuppose l'utilisation d'une méthodologie qualitative interprétative. S'il est vrai que nous avons encadré théoriquement la façon dont nous voulions effectuer notre recherche, le sens de celle-ci ne se découvrit qu'au fur et à mesure de la rédaction. Rappelons en effet qu'aucune hypothèse n'a structuré à priori la teneur que devaient avoir nos résultats obtenus.

Avec le recul, il semble indéniable que l'enquête de terrain réalisée à Los Angeles fut essentielle dans l'accomplissement de notre objectif. Cette étude ethnologique s'avéra notamment fondamentale dans la compréhension de ce « tiers-espace » façonné par l'intersubjectivité diasporique. Il apparaît en effet que, sans les différentes conversations informelles que nous avons eues avec des étudiants « irano-américains » et activistes politiques de cette ville, nous aurions difficilement réussi à donner un sens intelligible à la complexité politique, sociale et culturelle de cette diaspora.

En ce sens, nous affirmons premièrement qu'aborder comme objet d'étude la « diaspora iranienne aux États-Unis » ne peut se faire sans rappeler le contexte politique en relation duquel elle s'est (re)socialisée. En utilisant le concept d'imaginaire sécuritaire nous avons alors souligné l'importance de comprendre la tonalité politique première de cette diaspora en coconstitution avec l'identité et les propres intérêts véhiculés par la politique étrangère américaine de l'époque. En spécifiant ceci dans le chapitre I, nous avons explicitement problématisé l'approche universitaire traditionnelle des diasporas et groupes d'exilés (Shain, 1999, 2007; Sheffer, 2003). Ceci fut réalisé en dénaturant les conceptions d'une existence objective de ces groupes et de leur évolution hermétique aux flux politiques et culturels de leur « société hôte ». À contrario, nous n'avons pas non plus souscrit à une analyse déterministe des diasporas en soulignant les pratiques représentationnelles propres à ces groupes sociaux. En effet, les diasporas se construisent une ou des identité(s) en relation avec la structure de représentations de l'État dans lequel ils se sont reterritorialisés. Nous concevons un individu « en exil » ou « en diaspora » aux États-Unis à la fois comme un sujet et un acteur de deux dynamiques politiques principales : celles propres à son groupe social et celles plus larges de la politique étrangère américaine vis-à-vis de son « État d'origine ».

Suite à cela, nous avons réussi à distinguer deux courants représentationnels à la fois concurrents et complémentaires au sein de la diaspora : l'intersubjectivité exilique et l'intersubjectivité diasporique ou irano-américaine. Ces deux intersubjectivités ont été analysées en suivant l'ordre temporel dans lequel elles nous semblaient avoir été hégémoniques. Ainsi, loin d'être de simples réservoirs d'idées dont se serviraient alternativement les administrations républicaines et démocrates au pouvoir à Washington, nous avons insisté sur le processus d'évolution, ou plutôt de reconstruction identitaire de cette diaspora. Ce faisant nous avons assimilé la première intersubjectivité aux pratiques représentationnelles des exilés iraniens monarchistes. Ceux-ci forts d'une place privilégiée dans la jeune exopolitie iranienne ont alors réussi à propager au sein de la diaspora l'image d'un Iran postislamique idéalisé et renforcèrent dans le même temps l'imaginaire (in)sécuritaire américain vis-à-vis de l'Iran. Cette première phase représentationnelle trouva sa puissance performative paroxysmique au sein de la politique étrangère américaine lors du premier mandat de l'administration Bush et de l'intégration de la République islamique d'Iran comme cible de la « guerre contre le terrorisme ». (voir Pahlavi, 2002a).

La diffusion de nouvelles pratiques représentationnelles - l'intersubjectivité diasporique - entre les Iraniens aux États-Unis semble résulter d'une réaction (voir Bakalian et Bozorgmehr, 2009) à l'alliance rhétorique entre les exilés monarchistes et les néoconservateurs de l'administration Bush (Dabashi, 2010 : 47). En effet, certains Iraniens aux États-Unis, traumatisés par le *backlash* dont ils furent victimes lors de la crise iranienne des otages (voir Mobasher, 2006), réagirent de façon défensive, mais aussi offensive aux nouvelles menaces qui se dessinèrent avec l'articulation du discours sécuritaire post-11 septembre (voir Cainkar, 2009). Ainsi en utilisant les possibilités politiques que leur permettaient leur citoyenneté américaine ou du moins leur statut légal, ils se rassemblèrent en lobbys, organisations et associations. En saisissant les outils démocratiques disponibles de la société américaine, ils tentèrent

de pénétrer dans les champs de production du savoir afin de participer à la formulation du sens commun depuis lequel s'effectuent et se justifient les prises de décisions des dirigeants politiques sur l'Iran. Ils diffusèrent des idées et solutions nouvelles, produits de leur regard décentré et de leur position médiane dans le conflit trentenaire qui oppose la République islamique d'Iran et les États-Unis. Ils ont alors opéré un discours issu de ce que Hommi Bhabha nommait le « tiers espace » (Bhabha et Ruthford, 2007). Ce discours, s'il agit au sein de l'imaginaire sécuritaire américain vis-à-vis de l'Iran, dispose en tout cas de la capacité hybride d'opérationnaliser un langage performatif capable de le transformer.

En ce sens, nous pensons que l'évolution de la politique étrangère américaine vis-à-vis de l'Iran constaté au cours de l'année 2009 et la résolution d'engager le dialogue avec l'Iran par l'administration Obama peut trouver une origine dans le « tiers-espace » idéal de la diaspora iranienne. Le processus de (re)construction identitaire des Iraniens aux États-Unis aurait, en affaiblissant progressivement la force conservatrice de l'intersubjectivité de l'exil des monarchistes, libéré une voix sensée et compréhensive utilisable par les « experts de l'Iran » de l'administration Obama. Cependant, si certains « experts » - au premier rang desquels Zbigniew Brzezinski, Robert Gates et John Limbert - s'inspirent de l'intersubjectivité diasporique pour trouver de nouvelles solutions au « problème iranien », ceci ne veut aucunement dire qu'il faudrait établir un rapport causal d'influence entre la diaspora iranienne et l'administration Obama. C'est une co-constitution représentationnelle complexe faite d'utilisations, d'interpellations et de transformations réciproques émises par ces deux agences et il n'est pas possible d'affirmer l'existence d'une surdomination de l'une sur l'autre.

Finalement, s'il semble possible d'articuler des problématiques cohérentes quant à l'avenir des membres de la diaspora iranienne au sein de la politique américaine, nous souhaitons conclure ce travail sur les pistes pour des recherches à venir sur un sujet

similaire. Tout d'abord, il nous semble que la réalisation d'une telle entreprise dans le cadre d'un mémoire universitaire devrait garder les États-Unis comme structure de référence. Loin de souhaiter reproduire l'exceptionnalisme inhérent au champ *American Politics*, nous reconnaissons tout de même la disponibilité d'une quantité de données empiriques remarquable sur ce pays. Si le temps court de ce type de recherche ne permet pas la réalisation d'une quantité importante d'entrevues ou de consultations d'archives nationales, le dynamisme universitaire et médiatique américain permettra de dépasser ces inconvénients. En définitive, gardons à l'esprit que les problématiques sécuritaires en Relations internationales sont certainement plus operationalisables que d'autres faits internationaux où les intérêts des acteurs politiques peuvent rester flous et donc peu heuristiques.

BIBLIOGRAPHIE

Monographies

- Abrahamian, Ervand. 2004. « Empire Strikes Back: Iran in U.S. Sights ». Dans *Inventing the Axis of Evil: The Truth About North Korea, Iran, and Syria*, sous la dir. de Bruce Cumings, Ervand Abrahamian et Moshe Ma'oz), p. 93-156. New York : The New Press.
- Adorno, Theodor W. 2003. *Minima Moralia. Réflexions sur la vie mutilée*. Paris : Éditions Payot & Rivages, 357 p.
- Afkhami, Gholam R. 2009. *The Life and Times of the Shah*. Berkeley : University of California Press, 713 p.
- Agnew, John et Stuart Corbridge. 1995. *Mastering Space: Hegemony, Territory and International Political Economy*. New York : Routledge, 260 p.
- Al-E Ahmad, Jalal. 1988. *L'occidentalité Gharbzadegui*. Paris : L'Harmattan, 173 p.
- Ambrosio, Thomas. 2002. *Ethnic identity Groups and U.S Foreign Policy*. Westport: Greenwood Publishing Group, 232 p.
- Anderson, Benedict. 1992. *Long-Distance Nationalism: World Capitalism and the Rise of Identity Politics*. Berkeley : University of California Press, 26 p.
- Appadurai, Arjun. 2005. *Après le colonialisme : conséquences culturelles de la globalisation*. Paris : Éditions Payot, 326 p.
- Aron, Raymond. 1984. *Paix et guerre entre les nations*. 8e éd., Paris : Calmann-Lévy, 794 p.
- Bakalian, Anny et Mehdi Bozorgmehr. 2009. *Backlash 9/11 : Middle Eastern and Muslim Americans respond*. Berkeley : University of California Press, 348 p.
- Balibar Étienne et Immanuel Wallerstein. 1988. *Race, nation, classe. Les identités ambiguës*. Paris : La Découverte, 208 p.

- Bani Sadr, Abolhassan. 1989. *Le complot des ayatollahs*. Paris : La Découverte, 236 p.
- Barzin, Nader. 2005. *L'Iran nucléaire*. Paris : Éditions L'Harmattan, 302 p.
- Beauboeuf, Bruce-Andre. 2007. *The Strategic Petroleum Reserve: U.S Energy Security and Oil Politics, 1975-2005*. College Station (TX) : Texas A&M University Press, 334 p.
- Beeman William O. 2008. *The "Great Satan" vs. the "Mad Mullahs": how the United States and Iran Demonize each other*. Chicago : Chicago University Press, 298 p.
- Benjamin, Walter. 1971. *Oeuvres*. Paris : Denoël, 626 p.
- Bhabha, Hommi. 2008. *The Location of Culture*. New York : Routledge Editions, 440 p.
- Bishai, Linda S. 2007. *Forgetting Ourselves: Secession and the (Im)Possibility of Territorial Identity*. New York : Lexington Books, 190 p.
- Bostdorff, Denise. 1994. *The Presidency and the Rhetoric of Crisis*. Columbia (C.S): University of South Carolina Press, 306 p.
- Bozorgmehr, Mehdi, Georges Sabbagh et Claudia Der-Martirosian. 1993. « Beyond Nationality: Religio-Ethnic Diversity ». Dans *Irangleles : Iranian in Los Angeles* sous la dir. de Ron Kelley, Jonathan Friedlander et Anita Colby (dir.), p. 59-80. Berkeley : University of California Press.
- Brzezinski, Zbigniew. 1983. *Power and Principle: Memoirs of the National Security Adviser, 1977-1981*. New York : Farrar Straus Editions, 587 p.
- Brzezinski, Zbigniew. 2002. *Le grand échiquier : L'Amérique et le reste du monde*. Paris : Éditions Hachette, 273 p.
- Brzezinski, Zbigniew, Robert M. Gates et Suzanne Maloney. 2004. *Iran: Time for a New Approach*. Washington: Council of Foreign Relations, 84 p.
- Brzezinski, Zbigniew, Brent Scowcroft et David Ignatius. 2009. *America and the World: Conversations on the Future of American Foreign Policy*. New York: Basic Books, 304 p.

- Buzan, Barry, Ole Waever et Jaap de Wilde. 1998. *Security a New Framework for Analysis*. Boulder (CO): Lynne Rienner Publishers, 239 p.
- Cainkar, Louise A. 2009. *Homeland insecurity: The Arab American and Muslim American experience after 9/11*. New York: Russell Sage Foundation Publications, 325 p.
- Campbell, David. 1998. *Writing Security: United States Foreign Policy and the Politics of Identity*. Minneapolis: University Of Minnesota Press, 308 p.
- Carpenter, Ted G. 2008. *Smart Power: Toward a Prudent Foreign Policy for America*. Washington : Cato Institute, 258 p.
- Carter, Jimmy. 1984. *Carter : Mémoire d'un président*. Montréal: Éditions Libre Expression, 466 p.
- Cohen, Stanley. 1972. *Folk Devils and Moral Panics: the Creation of the Mods and Rockers*. Londres : MacGibbon and Kee, 224 p.
- Collomp, Catherine et Mario Menéndez (dir.). 2003. *Exilés et réfugiés politiques aux Etats-Unis: 1789-2000*. Paris : CNRS Éditions, 302 p.
- Connolly, William E. 1991. *Identity/difference. Democratic Negotiations of Political Paradox*. Ithaca (NY) : Cornell University Press, 244 p.
- Corbin, Henry, René Grousset et Louis Massignon. 2009. *L'âme de l'Iran*. Paris : Albin Michel, 227 p.
- Dabashi, Hamid, 2008. *Iran : A People Interrupted*. New York : New Press, 324 p.
- Dabashi, Hamid, 2009. *Post-orientalism: Knowledge and Power in Time of Power*. Edison (NJ) : Transaction Publishers, 285 p.
- Dabashi, Hamid, 2010. *Iran, the Green Movement and the USA: the Fox and the Paradox*. Winnipeg : Zed Books, 192 p.
- Dahl, Robert A. 1961. *Who Governs ? Democracy and Power in an American City*. New Haven : Yale University Press, 355 p.
- Deslauriers, Jean-Pierre. 1997. *Recherche qualitative : Guide pratique*. Montréal : Éditions Chenelière/McGraw-Hill, 142 p.

- Der-Martirosian, Claudia, 2008. *Iranian Immigrants in Los Angeles : The Role of Networks and Economic Integration*. New York : LFB Scholarly Pub., 164 p.
- Deleuze, Gilles et Félix Guattari, 1980. *Milles Plateaux : Capitalisme et Schizophrénie*. Paris : Éditions de Minuit, 645 p.
- Digard, Jean Pierre, Bernard Hourcade et Yann Richard, 2007. *L'Iran au XXe siècle : entre nationalisme, Islam et mondialisation*. Paris : Éditions Fayard, 498 p.
- Dufoix, Stéphane, 2002. *Politique d'exil : Hongrois, Polonais et Tchécoslovaques en France après 1945*. Paris : Presse universitaire de France, 314 p.
- Ehteshami, Anoushiravan et Mahjoob Zweiri. *Iran and the Rise of its Neoconservatives: the Politics of Tehran's Silent Revolution*. New York : I.B.Tauris, 215 p.
- Emmerson, Steven. *American Jihad: The Terrorists Living Among Us*. New York : Simon and Schuster, 272 p.
- Escobar, Pepe. 2009. *Obama Does Globalistan*. New York : Nimble Books, 116 p.
- Fukuyama, Francis. 2007. *American at the Crossroads: Democracy, Power, and the Neoconservative Legacy*. New Haven: Yale University Press, 226 p.
- Geller, Pamela, Robert Spencer et John Bolton. 2010. *The Post-American Presidency: The Obama Administration's War on America*. New York : Simon and Schuster, 400 p.
- Gennep Arnold Van. 1909. *Les Rites de Passage: Étude Systématiques des Rites*. Paris : E. Nourry, 288 p.
- Gerson Louis L. 1964. *The Hyphenate and Recent American Politics and Diplomacy*. Lawrence (K.S) : University of Kansas Press, 325 p.
- Hardt, Michael et Antonio Negri. 2004. *Multitude : guerre et démocratie à l'âge de l'empire*. Montréal: Les Éditions du Boréal, 407 p.
- Hegel, Georg W. F. 1965. *La raison dans l'histoire*. Paris : Plon, 307 p.
- Hitchcock, Mark. 2007. *The Apocalypse of Ahmadinejad: The Revelation of Iran's Nuclear Prophet*. Sisters (OR) : Multnomah Books, 224 p.

- Huntington, Samuel P. 2004. *Qui sommes-nous ?, Identité nationale et choc des cultures*. Paris : Éditions Odile Jacob, 397 p.
- Hoffman, Stanley. 1994. « An American Social Science ». Dans *International Theory: Critical Investigations* sous la dir. de James Der Derian, p. 212-241. New York : University Press.
- Hoffman, Bruce. 2006. *Inside Terrorism*. New York : Columbia University Press, 432 p.
- Houghton, David P. 2001. *U.S Foreign Policy and the Iran Hostage Crisis*. New York : Cambridge University Press, 252 p.
- Kagan, Robert. 2006. *Dangerous Nation*. New York : Alfred A. Knopf, 527 p.
- Keddie, Nikki. 2003. *Modern Iran. Roots and Results of Revolution*. New Haven : Yale University Press, 406 p.
- Keen, Sam, 1991. *Faces of the Enemy: Reflections of the Hostile Imagination*. New York : Harper and Row, 199 p.
- Kelley, Ron. 1993. « Wealth and Illusions of Wealth in the Los Angeles Iranian Community ». Dans *Iranjeles : Iranians in Los Angeles*, sous la dir. de Ron Kelley, Jonathan Friedlander et Anita Colby, p. 247-279. Berkeley : University of California Press.
- Kelley, Ron. 1993. « Iranian Protest Demonstrations in Los Angeles ». Dans *Iranjeles : Iranians in Los Angeles*, sous la dir. de Ron Kelley, Jonathan Friedlander et Anita Colby, p. 299-325. Berkeley: University of California Press.
- Kennedy, John F. 1964. *A Nation of Immigrants*. New York : Harper and Row, 111 p.
- Keohane, Robert O. et Joseph S. Nye. 1977. *Power and Interdependence. World Politics in Transition*. Boston : Little Brown, 273 p.
- Khosrokhavar, Farhad et Olivier Roy. 1999. *Iran: comment sortir d'une révolution religieuse*. Paris: Éditions du Seuil, 282 p.
- Klotz, Audie et Cecelia Lynch. 2007. *Strategies for Research in Constructivist International Relations*. Armonk/Londres: M. E. Sharpe, 135 p.

- Klotz, Audie et Deepa Prakash. 2008. *Qualitative Methods in International Relations : A Pluralist Guide*. Basingstoke : Palgrave Macmillan, 260 p.
- Kuzio, Taras. 2007. *Aspects of the Orange Revolution: Post-Communist Democratic Revolutions in Comparative Perspective*. Stuttgart : Ibidem Edition, 211 p.
- Lakatos, Imre. 1970. « Falsification and the Methodology of Scientific Research Programmes », dans *Criticism and the Growth of Knowledge*, sous la dir. de Imre Lakatos et Alan Musgrave, p. 91-196. Cambridge : Cambridge University Press.
- Ledeen, Michael A. et William Lewis. 1981. *Débâcle: l'échec américain en Iran*. Paris : Éditions Albin Michel, 280 p.
- Ledeen Michael A. 2007. *The Iranian Time Bomb: The Mullah Zealots' Quest for Destruction*. New York: St. Martin's Press, 278 p.
- Macleod, Alex. 2007. « Le réalisme classique », dans *Théories des relations internationales. Contestations et résistances*, sous la dir. de Alex Macleod et Dan O'Meara, p. 35-60. Montréal : Édition Athéna.
- Macleod, Alex. 2007. « Le néoréalisme », dans *Théories des relations internationales. Contestations et résistances*, sous la dir. de Alex Macleod et Dan O'Meara, p. 61-88. Montréal : Édition Athéna.
- Mahan, Alfred T. 1902. *The Persian Gulf and International Relations*. Londres : Robert Theobald, 19 p.
- Majd, Hooman. 2009. *The Ayatollah Begs to Differ: The Paradox of Modern Iran*. New York : Random House Inc., 320 p.
- Majd, Hooman. 2010. *The Ayatollahs' Democracy: an Iranian Challenge*. New York : W. W. Norton, 282 p.
- McSweeney, Bill. 1997. *Security, identity and interests. A sociology of international relations*. New York : Cambridge University Press, 256 p.
- Moaveni, Azadeh. 2005. *Lipstick Jihad: A Memoir of Growing Up Iranian in America and American in Iran*. New York : Public Affairs, 272 p.
- Monahan, Brian A. *The Shock of the News: Media Coverage and the Making of the 9-11*. New York : New York University Press, 221 p.

- Moussalli, Ahmad S. 2008. *U.S foreign policy and Islamist politics*. Gainesville: University Press of Florida, 224 p.
- Morgenthau, Hans J. 1960. *Politics Among Nations: The Struggle for Power and Peace*. 4e éd. New York : Alfred A. Knopf, 630 p.
- Naficy, Hamid. 1993. *The making of exile cultures: Iranian television in Los Angeles*. Minneapolis : University of Minnesota Press, 283 p.
- Naficy, Hamid. 2001. *An accented cinema: Exilic and diasporic filmmaking*. New York : Princeton University Press, 368 p.
- Nasr, Vali. 2007. *The Shia Revival: How Conflicts within Islam Will Shape the Future*. New York : W. W. Norton, 310 p.
- Nasr, Vali. 2010. *The Rise of Islamic Capitalism: Why the New Muslim Middle Class Is the Key to Defeating Extremism*. New York : Simon and Schuster, 320 p.
- Neshat, Shirin. 2006. « Women Without Men » Dans *My Sister, Guard your Veil; My Brother Guard your Eyes*, sous la dir. de Lila A. Zanganeh, p. 44-55. Boston : Beacon Press.
- O'Meara, Dan. 2007. « Le constructivisme. Sa place, son rôle, sa contribution et ses débats ». Dans *Théories des Relations internationales : Contestations et Résistances*, sous la dir. de Alex Macleod et Dan O'Meara, p. 181-206. Montréal : Éditions Athéna.
- O'Meara, Dan, 2010, « Méthodologie ». Dans *Théories des relations internationales: Contestations et résistances. 2^eed.* sous la dir. de Alex Macleod et Dan O'Meara, pp. 37-62. Montréal : Éditions Athéna.
- O'Meara, Dan. (à venir). « Imprinting the Legend: John Ford's Cavalry Trilogy and the Shaping of an American Security Imaginary ». Sans *(Un)Patriotic Imagery: Constructing the National Security State through Cinema* sous la dir. de Alex Macleod, Dan O'Meara, Frederick Gagnon et David Grondin.
- Pahlavi, Reza. 2002a. *Winds of Change : The Future of Democracy in Iran*. Washington : Regnery Publishing, 152 p.
- Pahlavi, Reza. 2009a. *Iran : L'heure du Choix : Entretien avec Michel Taubmann*. Paris: Editions Denoël, 255 p.

- Pandey, Gyanendra. 2010. *Subaltern citizens and their histories: Investigation from India and the USA*. New York : Routledge, 230 p.
- Parsi, Trita. 2007. *Treacherous Alliance: The Secret Dealings of Israel, Iran and the United States*. New Haven : Yale University Press, 361 p.
- Reza-Djalili, Mohammad. 2005. *Géopolitique de l'Iran*. Paris : Éditions Complexe, 143 p.
- Richard, Yahn. 2006. *L'Iran: naissance d'une République islamique*. Paris : Éditions de la Martinière, 378 p.
- Robin, Ron. 2001. *The Making of the Cold War Enemy: Culture and Politics in the Military-intellectual Complex*. Princeton : Princeton University Press, 277 p.
- Rothkopf, David. 2005. *Running the World: The Inside Story of National Security Council and the Architects of American power*. New York: Public Affairs Editions, 554 p.
- Rowley, Christina et Jutta Weldes. 2008. «Identities and US Foreign Policy ». Dans *U.S Foreign Policy*, sous la dir. de Mick Cox et Doug Stokes, p. 183-209. Oxford : Oxford University Press.
- Rubin, Barry. M. 1980. *Paved with good intention: The American experience in Iran*. Oxford : Oxford University Press, 448 p.
- Saïd, Edward-W. 1979. *Orientalism*. New York : Vintage Editions, 432 p.
- Saïd, Edward-W. 1997. *Covering Islam: How the Media and the Experts Determine How We See the Rest of the World*. New York : Vintage Editions, 272 p.
- Saïd, Edward-W. 2005. *L'Orientalisme: L'Orient crée par l'Occident*. Paris : Éditions du Seuil, 423 p.
- Sand, Shlomo. 2008. *Comment le peuple juif fut inventé ?*. Paris : Éditions Fayard, 446 p.
- Schmitt Carl. 1993. *Théorie de la Constitution*. Paris : Presses Universitaires de France, 576 p.
- Schock, Kurt. 2005. *Unarmed insurrections: People power movements in nondemocracies*. Minneapolis : University of Minnesota Press, 228 p.

- Shah Reza Pahlavi et Olivier Warin. 1976. *Le Lion et le Soleil: entretiens avec Olivier Warin*. Paris : Stock, 255 p.
- Shain, Yossi. 1999. *Marketing the American Creed Abroad: Diasporas in the U.S. and their Homelands*. Cambridge : Cambridge University Press, 312 p.
- Shain, Yossi. 2007. *Kinship and Diasporas in International Affairs*. Chicago : University of Michigan Press, 216 p.
- Shanks, Cheryl. 2001. *Immigration and the Politics of American Sovereignty, 1890-1990*. Minneapolis : University of Michigan Press, 390 p.
- Shariati, Ali. 1982. *Histoire et destinée (textes choisis et trad, du persan par F. Hamed et N. Yavari d'Hellencourt)*. Paris : Sindbad, 140 p.
- Shayegan, Daryush. 2003. *Le regard mutilé: schizophrénie culturelle : pays traditionnels face à la modernité*. Paris: Éditions de l'Aube, 253 p.
- Sick, Gary. 1985. *All fall down: America's Fateful Encounter with Iran*. New York : Éditions Random House, 366 p.
- Smith, Tony. 2000. *Foreign attachments: the power of ethnic groups in the making of American foreign policy*. Boston : Harvard University Press, 190 p.
- Smith Steve. 2001. « Foreign Policy Is What States Make of It: Social Construction and International Relation Theory ». Dans *Foreign Policy in a constructed World*, sous la dir. De Vendulka Kulbakova, p. 38-55. New York : M.E. Sharpe.
- Smouts, Marie-Claude (dir.). 2007. *La situation postcoloniale - Les Postcolonial Studies dans le débat français*. Paris : Les Presses de Science-Po, 451 p.
- Sullivan, Zohreh T. 2001. *Exiled Memories: Stories of the Iranian Diaspora*. Chicago : Temple University Press, 288p.
- Takeyh, Ray. 2007. *Hidden Iran: Paradox and Power in the Islamic Republic*. New York : Holt Paperbacks, 259 p.
- Takeyh, Ray. 2009. *Guardians of the Revolution: Iran and the World in the Age of the Ayatollahs*. Oxford : Oxford University Press, 310 p.
- Tehrani, John. 2009. *Whitewashed: America's invisible Middle Eastern minority*. New York : New York University Press, 246 p.

- Thieme, John. 2003. *Post-colonial Studies: The Essential Glossary*. New York : Arnold, 303 p.
- Timmeran, Kenneth R. 2006. *Countdown to Crisis: The Coming Nuclear Showdown with Iran*. New York : Three Rivers Press, 416 p.
- Torres, Maria De Los Angeles. 2001. *In the Land of Mirrors: Cuban Exile Politics in the United States*. Chicago : University of Michigan Press, 256 p.
- Vahabi, Nader. 2009a. *Récits de vie des exiles iraniens : De la rupture biographique à la nouvelle identité*. Paris : Éditions Elzévir, 353 p.
- Vance, Cyrus. 1983. *Hard choices: Critical years in America's foreign policy*. New York : Simon and Schuster, 541 p.
- Walt, Stephen et John Mearsheimer. 2007. *The Israel lobby and U.S foreign policy*. Toronto: Penguin Book Editions, 484 p.
- Waters, Mary C., Ueda Reed et Helen B. Marrow. 2007. *The New Americans: A Guide to Immigration Since 1965*. Cambridge : Harvard University Press, 721 p.
- Weinberger, Casper, 1991. *Fighting for Peace : Seven Critical Years in the Pentagon*. Clayton: Warner Books, 477 p.
- Weldes, Jutta. 1999. *Constructing National Interests: The United States and the Cuban Missile Crisis*. Minneapolis : Minnesota University Press, 316 p.
- Weldes, Jutta, Mark Laffey et Hugh Gusterson. 1999. *Culture of Insecurity: States, Communities, and the Production of Danger*. Minneapolis : Minnesota University Press, 452 p.
- Wilcox G., Tara (dir.). 2007. *Hyphenated Identities: Second Generation Iranian-Americans speak*. Costa Mesa: Mazda Publishers, 113 p.
- Yakemtchouk, Romain. 2007. *L'Iran face aux puissances*. Paris : Éditions L'Harmattan, 400 p.

Articles de périodiques

- Achcar, Gilbert. 2008. « L'Orientalisme à rebours : de certaines tendances de l'orientalisme français après 1979 ». *Mouvements*, vol. 54, n°2, p. 127-144.
- Adamson, Fiona et Madeleine Demetriou. 2007. « Remapping the Boundaries of State and « National Identity »: Incorporating Diasporas into IR Theorizing ». *European Journal of International Relations*, vol. 13, n°4, p. 489-526.
- Adelkhah, Fariba. 2001. « Les Iraniens de Californie : Si la République islamique n'existait pas ». *Centre d'études et de recherches internationales*, vol. 75, n°2, 40 p.
- Adelkhah, Fariba. 2003. « Partir sans quitter, quitter sans partir ». *Critique Internationale*, vol. 19, n°2, p. 141-155.
- Adib-Moghaddam, Arshin. 2007. « Manufacturing War: Iran in the Neo-conservative Imagination ». *Third World Quarterly*, vol. 28, n°3, p.635-653.
- Alexanian, Janet. 2008. « "Nothing is sacred": An Interview with Javanshah Javid ». *MELUS*, vol. 33, n°2, p. 169-176.
- Aron, Raymond, 1967. « Qu'est qu'une théorie des relations internationales ? ». *Revue Française de science politique*, vol. 11, n°5, p. 837-861.
- Assche, Kristof, Patrick Van Devlieger, Petruta Teampau et Gert Verschraegen. 2009. « Forgetting and Remembering in the Margins: Constructing Past and Future in the Romanian Danube Delta ». *Memory Studies*, vol. 2 n°2, p. 211-234.
- Belin, Celia. 2007. « Place et légitimité des groupes d'intérêt ethniques aux États-Unis après le 11 septembre 2001 ». *AFRI*, vol. 8, n°1, p. 581-599.
- Bhabha, Homi et Jonathan Rutherford. 2006. « Le tiers-espace ». *Multitudes*, vol. 26, n°3, p. 95-107.
- Bigo, Didier. 2007. « Grands Débats dans un Petit Monde. Les débats en relations internationales et leur lien avec le monde de la sécurité ». *Cultures et Conflits*, vol. 3-4, n°19-20, 26 p.
- Bozorgmehr, Mehdi , 1998. « From Iranian Studies to Studies of Iranians in the United States ». *Iranian Studies*, vol.31, n°1, p. 5-30.

- Bozorgmehr, Mehdi et Georges Sabagh, 1988. « High Status Immigrants: a Statistical Profile of Iranians in the United States ». *Iranian studies: bulletin of the Society for Iranian Cultural and Social Studies*, vol. 21, n°3-4, p. 5-36.
- Chen, Victoria. 2004. « (De)hyphenated Identity: The Double choice in *The Woman Warrior* ». *Naming Ourselves*, p. 16-25. En ligne : http://roxbury.net/images/pdfs/OV4_Web.pdf. Page consultée le 29 novembre 2010.
- Davaran, Ardavan et Ayers Garnet. 1996. « Exile and Explorers: Iranian Diaspora Literature Since 1980 ». *The literary Review*, vol. 40, n°1, p. 5-13.
- De Hoop Sheffer, Alexandra. 2009. « La “smart diplomacy” à l’épreuve de l’Iran ». *CERI*, 6 p.
- Dufoix, Stéphane. 2001 « Sertorius ou Prospero ? ». *Socio-anthropologie*. n°9. En ligne : <http://socio-anthropologie.revues.org/index8.html>, Page consultée le 5 septembre 2010.
- Dufoix, Stephane. 2005. « La communauté politique des exilés, une nation hors l'Etat », *Hommes et Migrations*, n°1253, p. 6-14.
- Fata, Soraya et Raha Rafii. 2003. « Strength in numbers: the relative concentration of iranian americans across the United States ». *NIAC*, 16 p.
- Fuchs, Lawrence H. 1959. « Minority Groups and Foreign Policy ». *Political Science Quarterly*, vol. 74, n°2, p. 161-175.
- Grjebine, Thomas. 2008. « L'influence des groupes d'intérêts ethniques sur la politique étrangère américaine ». *Raison politique*, vol. 29, n° 1, p. 39-57.
- Grondin, David. 2003. « Penser la stratégie américaine de la sécurité du territoire national », *Annuaire français de relations internationales*, vol. 4, p. 613-628.
- Huntington, Samuel P. 1997. « The Erosion of American National Interests ». *Foreign Affairs*, vol. 76, n°5, p. 28-49.
- Keohane, Robert O. et Joseph S. Nye. 1974, « Transgovernemental Relations and International Organizations ». *World Politics*, vol. 17, n°1, p. 39-62.
- Knafo, Samuel. 2008. « Critical Approaches and the Problem of Social Construction », *Center for Global Political Economy*, 29 p.

- Limbert, John W. 2009. *Negotiating with Iran: Wrestling the Ghosts of History*. Washington: U.S. Institute of Peace Press, 217 p.
- Lopez, Clare M. 2009. « Rise of the 'Iran Lobby': Tehran's Front Groups move on – and into – the Obama Administration ». *Center for Security Policy*, 27 p.
- Lyons, Terrence. 2004. « Engaging Diasporas to Promote Conflict Resolution : Transforming Hawks into Doves ». *Institute for Conflict Analysis and Resolution*, 22 p.
- Maghbouleh, Neda. 2010. « 'Inherited Nostalgia' Among Second-Generation Iranian Americans: A Case Study at a Southern California University ». *Journal of Intercultural Studies*, vol. 31, n°2, p. 199-218.
- Malek, Amy. 2006. « Memoir as Iranian exile cultural production: A case study of Marjan Satrapi's *Persepolis* Series ». *Iranian Studies*, vol. 39, n°3, p. 353-380.
- McAuliffe, Cameron. 2008. « Looking Within: Internal Diversity in the Iranian Diaspora ». *Australian Geographer*, vol. 39, n°1, p. 63-80.
- Mearsheimer, John J. 1994. « The False Promise of International Institutions ». *International Security*, vol. 19, n°3, p. 5-49.
- Mendelson, Margot K. 2010. « Construction America: Mythmaking in U.S Immigration Courts ». *Yale Law Journal*, vol. 119, n°5. 68 p.
- Mobasher, Mohsen. 2006. « Cultural Trauma and Ethnic Identity Formation Among Iranian Immigrants in the United States ». *American Behavioral Scientist*, vol. 50, n°1, p. 100-117.
- Moravcsik, Andrew. 1997. « Taking Preferences Seriously: A liberal theory of International Politics ». *International Organization*, vol. 51, n°4, p. 513-553.
- Mostofi, Nilou. 2003. « Who We Are: The Perplexity of Iranian-American Identity ». *The Sociological Quarterly*, vol. 44, n°4, p. 681-703.
- Mostashari, Ali et Ali Khodamhosseini. 2004. « An overview of Socioeconomic Characteristics of the Iranian-American Community based on the 200 U.S Census ». *Iranian Studies Group at MIT*, 8 p. En ligne: <http://www.isgmit.org/projects-storage/census/socioeconomic.pdf>. Page consultée le 8 avril 2010.

- Nasr, Vali et Ray Takeyh. 2008. « The Costs of Containing Iran: Washington's Misguided new Middle East policy ». *Foreign Affairs*, vol. 87, n°1, p. 85-94.
- O'Meara, Dan et Valeisha Sobhee, 2004. « Grande Bretagne : La (re)construction d'une relation privilégiée ». *Études Internationales*, vol. 35, n°1, p. 97-124.
- Pressman, Jeremy. 2009. « Power Without influence : The Bush Administration's Foreign Policy Failure in the Middle-East ». *International Security*, vol. 33, n°4, p. 149-179.
- Rabkin, Yakov M. 2008. « La campagne contre l'Iran: le lobby sioniste et l'opinion juive ». *La revue internationale et stratégique*, vol. 2, n°70, p. 194-207.
- Rubenzer, Trevor et Steven B. Redd. 2010. « Ethnic Minority Groups and US Foreign Policy: Examining Congressional Decision Making and Economic Sanctions ». *International Studies Quarterly*, vol. 54, n°3, p. 755-777.
- Sabbagh, Daniel. 2003. « Le statut des "Asiatiques" aux États-Unis: l'identité américaine dans un miroir », *Critique internationale*, n° 20, p. 69-92.
- Schlesinger, James. 1997. « Fragmentation and Hubris: a Shaky Basis for American Leadership ». *The National Interest*, vol. 49, n°4, p. 3-9.
- Schueller, Malini J. 2004. « Postcolonial American Studies ». *American Literary History*, vol. 16, n°1, p. 162-175.
- Scott, Catherine V. 2000. « Bound of Glory: The Hostage Crisis as Captivity Narrative in Iran ». *International Studies Quarterly*, vol. 44, n°1, p. 177-188.
- Takeyh, Ray. 2004. « Pragmatism in the Midst of Iranian Turmoil ». *The Washington Quarterly*, vol. 27, n°4, p.33-56.
- Vahabi, Nader. 2009b. « Iran: une révolution civile ? ». *Fondation pour l'Innovation Politique*. 17 p.
- Weeden, Lisa. 2002. « Conceptualizing Culture: Possibilities for Political Science ». *American Political Science Review*, vol. 96, n°4, p. 713-728.

- Weldes, Jutta et Mark Laffey. 2004. « U.S. Foreign Policy, Public Memory and Autism: Representing September 11 and May 4 ». *Cambridge Review of International Affairs*, vol. 17 n°2, p. 355-375.
- Wendt, Alexander E. 1987. « The Agent-Structure Problem in International Relations Theory ». *International Organization*, vol. 41, n°3, p. 335-370.
- Williams, Michael C. 2005. « What is the National Interest? The Neoconservative Challenge in International Relations ». *European Journal of International Relations*, vol.11, n°3, p. 303-337.
- Yavari-D'Hellencourt, Nouchine. 1990. « « Étranger » et « identité collective » dans les slogans révolutionnaires en Iran ». *Cahier d'étude sur la Méditerranée Orientale et le monde turco-iranien*, n°9, janvier-juin. 16 p.
- Zweiri, Mahjoob et Rula Awwad. 2010. « Obama's "Smart-Power" Strategy, One Year On: The Case of the Middle East ». *Digest of Middle East Studies*, vol. 19, n°1, p. 1-14.

Articles de journaux

- Askolovitch, Claude. 2009. « Reza Pahlavi : "Ne bombardez pas mon pays" ». *Le Journal du Dimanche*, 24 mai. En ligne : <http://www.juif.org/blogs/15844,reza-pahlavi-ne-bombardez-pas-mon-paysle-journal-du-dimanche.php>. Page consultée le 25 juin 2009.
- Barone, Meg. 2001. « Exiled prince wary of Iran regime ». *Connecticut Post*, 30 octobre. En ligne : <http://nl.newsbank.com/nl-search/we/Archives?p>. Page consultée le 8 octobre 2010.
- Boyer, Edward J. et George Ramos. 1989. « Son of Shah Calls for Unity Among foes of Khomeini ». *Los Angeles Times*, 13 février. En ligne : http://articles.latimes.com/1989-02-13/local/me-1559_1_khomeini-shah-calls. Page consultée le 20 septembre 2010.
- Burk, Connie. 2006. « Exiles ». *The New Yorker*, 6 mars. En ligne : http://www.newyorker.com/archive/2006/03/06/060306fa_fact_bruck. Page consultée le 11 septembre 2010.

- Comstock, Courtney. 2009. « George Soros Taking Heat Over Ties to Pro-Iranian Group ». *Business Insider*, 18 novembre. En ligne : <http://www.businessinsider.com/george-soros-taking-heat-over-ties-to-pro-iranian-group-2009-11>. Page consultée le 12 décembre 2010.
- Daiouleslam, Hassan. 2010. « The Pro-engagement Lobby and US Failure with Iran ». *In Search of truth*, 15 mai. En ligne : <http://english.iranianlobby.com/page1.php?id=73&bakhsh=ANALYSIS>. Page consultée le 22 décembre 2010.
- Dehghan, Sassan. 2008. « NIAC beats AIPAC : Underdog Iranian Americans Knock Out War Resolution in U.S Congress ». *Iranian.com*, 7 octobre. En ligne : <http://www.iranian.com/main/2008/niac-beats-aipac>. Page consultée le 22 juin 2010.
- Enayatzadeh, Setâre. 2008. « L'occidentalisation : composante incontournable de l'identité iranienne ». *Le Monde Iranien*, En ligne : <http://mondeiranien.blogspot.com/2008/08/loccidentalisation-composante.html>. Page consultée le 16 février 2009.
- Farnoush, Nicole. 2008. « Persian Palaces : The Levittown of Beverly Hills ». *Fourstory*, 14 mars. En ligne : <http://fourstory.org/features/story/persian-palaces-the-levittowns-of-beverly-hills>. Page consultée le 24 novembre 2010.
- Fukuyama, Francis. 2008. « La chute d'America, Inc ». *Le monde*, 10 septembre. En ligne : http://www.lemonde.fr/economie/article/2008/10/09/l-effondrement-financier-ou-la-chute-d-america-inc_1104749_3234.html. Page consultée le 10 août 2010.
- Hakimzadeh, Shirin. and David Dixon. 2006. « U.S. in Focus : Spotlight on the Iranian Foreign Born ». *Washington, DC: Migration Policy Institute*, En ligne : <http://www.migrationinformation.org/usfocus/display.cfm?ID=404>. Page consultée le 10 août 2010.
- Hayes, Ted. 2001. « Reza Pahlavi pulls for democracy ». *Insight on the news*, 10 décembre. En ligne : <http://www.highbeam.com/doc/1G1-80774573.html>. Page consultée le 16 octobre 2010.
- Hourcarde, Bernard. 2009. « Le mystère Moussavi ». *Le JDD*, 10 juin. En ligne : <http://www.lejdd.fr/International/Moyen-Orient/Actualite/Le-mystere-Moussavi-24011/>. Page consultée le 10 juin 2009.

- Hourcarde, Bernard. 2009 « Reiss, Le non lieu : seul issue réaliste ». *Le JDD*, 17 aout. En ligne : <http://www.lejdd.fr/International/Moyen-Orient/Actualite/Reiss-126992/>. Page consultée le 10 décembre 2009.
- Javid, Jahanshah. 2001. « FAQ, Frequently asked questions about Iranian.com ». *Iranian.com*. En ligne : <http://www.iranian.com/JahanshahJavid/Publish/index.html>. Page consultée le 22 novembre 2010.
- Kadivar, Cyrus. 2003. « Dialogue of Murder. A Cautionary Tale that Must not be Forgotten ». *Iranian.com*, 26 janvier. En ligne : <http://www.iranian.com/CyrusKadivar/2003/January/Murder/1.html>. Page consultée le 20 décembre 2010.
- Khosmood, Foad. 2010. « And then they were 10.000. Iranian.com reaches new milestone ». *Iranian.com*, 12 octobre. En ligne : <http://www.iranian.com/main/albums/and-then-there-were-10-000>. Page consultée le 17 décembre 2010.
- Ledeen, Michael. 2003. « Political War Can Remove Terror Masters in Syria and Iran ». *The Australian*, 14 avril. En ligne : <http://www.aei.org/article/16914m>. Page consultée le 22 novembre 2010.
- Mahasti, Afshar. 2010. « Why Don't NIAC and PAAIA Cooparte ? ». *PAAIA*, 5 aout. En ligne : <http://www.paaia.org/CMS/why-don%E2%80%99t-niac-and-paaia-cooperate.aspx>. Page consultée le 12 décembre 2010.
- Makhmalbaf, Mohsen. 2009. « The FP Interview : Mohsen Makhmalbaf ». *Foreign Policy*, 18 juin. En ligne : http://www.foreignpolicy.com/articles/2009/06/17/the_fp_interview_mohsen_makhmalbaf. Page consultée le 14 novembre 2010.
- Malek, Amy. 2010. « Visual Representations of Iranian-American Subjectivities : Public Contestations and the Influence of the Local ». *International Society for Iranian Studies*. En ligne : <http://iranian-studies.com/node/245>. Page consultée le 20 décembre 2010.
- Mayer, Jane. 2004. « A Reporter at Large : The Manipulator ». *The New Yorker*, 7 juin. En ligne : http://www.newyorker.com/archive/2004/06/07/040607fa_fact1. Page consultée le 5 février 2010.

- Mearsheimer, John J. 2005. « Hans Morgenthau and the Irak War : Realism versus Neo-conservatism ». *OpenDemocracy*, 18 mai. En ligne : http://www.opendemocracy.net/democracy-americanpower/morgenthau_2522.jsp. Page consultée le 12 février 2010.
- Millman, Joel, Tamara Audi et Peter Sanders. 2009. « Iran's Political Crisis Fuels Expatriates' Fears, Hopes ». *The Wall Street Journal*, 17 juin. En ligne : <http://online.wsj.com/article/SB124519742555921221.html>. Page consultée le 22 juillet 2010.
- Motlagh, Amy. 2010. « Whither the Iranian Diaspora? Methodological Questions for Scholars and Activists ». *Middle East Studies Association*, 21 novembre. En ligne : http://mymesa.arizona.edu/meeting_program_session.php?sid=3d02ca2d85da8474778302f0a1a292c6. Page consultée le 26 novembre 2010.
- Muir, Jim. 2001. « Iran Condemns Attacks on U.S ». BBC News, 17 septembre. En ligne : http://news.bbc.co.uk/2/hi/middle_east/1549573.stm. Page consultée le 11 juin 2010.
- Namazi, Siamak. 1998. « Hyphenated Iranians : Misguided policy toward expatriates », *The New Yorker*, 15 avril. En ligne : <http://www.iranian.com/Opinion/April98/Expat/index.html>. Page consultée le 22 août 2010.
- Naughton, Philippe. 2009. « Hillary Clinton says 'smart power' will restore American leadership ». *The Times*, 13 janvier. En ligne : http://www.timesonline.co.uk/tol/news/world/us_and_americas/article5510049.ece. Page consultée le 21 novembre 2010.
- Niknejad, Kelly G. 2009. « The Virtual Iran Beat ». *Nieman Foundation for journalism at Harvard*. 1^{er} juin. En ligne : <http://www.nieman.harvard.edu/reportsitem.aspx?id=101483>. Page consultée le 8 décembre 2010.
- Nowrouzadeh, Sahar. 2004. « Transforming a Community : Promoting Iranian-American Civic Participation ». *NIAC*. En ligne : <http://www.niacouncil.org/pressreleases/press128.asp>. Page consultée le 10 août 2010.
- Ommani, Ardeshir. 2009. « Ten Tumultuous Days ». *Mathaba*, 11 juillet. En ligne : <http://www.mathaba.net/news/?x=621075>. Page consultée le 3 décembre 2010.

- Pahlavi, Reza. 1989. « Death Of The Ayatollah. Son of Shah Predicts Troubled Times in Post-Khomeini Iran ». *Los Angeles Times*, 5 juin. En ligne : http://articles.latimes.com/1989-06-05/news/mn-1293_1_shah-reza-ii-ayatollah-ruhollah-khomeini-khomeini-s-death. Page consultée le 10 octobre 2010.
- Pahlavi, Reza. 1996. « Reza Pahlavi Wants Reforms for Iran ». *New Sunday Times*, 16 septembre. En ligne : <http://news.google.ca/newspapers?id=4opOAAAIBAJ&sjid=Ox8EAAAAIBAJ&pg=4226,2875889&dq=reza+pahlavi&hl=en>. Page consultée le 5 octobre 2010.
- Pahlavi, Reza. 2000. « A Letter Written to the Secretary of State Madeleine Albright Regarding Her Recent Speech ». *RezaPahlavi.org*, 21 mars. En ligne : http://www.rezapahlavi.org/details_article.php?article=57&page=7. Page consultée le 10 octobre 2010.
- Pahlavi, Reza. 2002b. « What happens Next in Iran (an interview by david Frost) ». *RezaPahlavi.org*, 20 janvier. En ligne : http://www.rezapahlavi.org/details_article.php?article=54&page=5. Page consultée le 16 octobre 2010.
- Pahlavi, Reza. 2002c. « 'Beyond Khatami'. Freedom for Iran ». *RezaPahlavi.org*, 10 janvier. En ligne : http://www.rezapahlavi.org/details_article.php?article=51&page=11. Page consultée le 8 octobre 2010.
- Pahlavi, Reza. 2002d. « My Vision by Reza Pahlavi ». *The Middle East*, 1er mars. En ligne : http://goliath.ecnext.com/coms2/gi_0199-1582764/My-vision-by-Reza-Pahlavi.html, Page consultée le 22 octobre 2010.
- Pahlavi, Reza. 2009d. « Message of Reza Pahlavi on the unity of our nation's ». 3 aout. En ligne : <http://www.rezapahlavi.org/press/?english&id=393>. Page consultée le 10 aout 2010.
- Parsi Trita. 2009. « A New Year, a New Beginning : Obama's Norooz video ». *NiacINSight*. En ligne : <http://niacinsight.com/2009/03/20/a-new-year-a-new-beginning-obamas-nowruz-video/>. Page consultée le 8 juin 2010.

- Parsi Trita et Hamid Dabashi, 2010. « The Week In Green with Hamid Dabashi : A Window into the Iranian Civil Right Movement ». *Transcript for Episode 26: Interview with National Iranian American Council Founder Trita Parsi*, 4 juin 2010. En ligne : <https://www.weekingreen.org/files/file12760191489777.pdf>. Page consultée le 19 octobre 2010.
- Rajavi, Maryam. 2009. « The Elections Boycott Demonstrated that Iranian People are able to Bring Change in Iran ». *NCR-IRAN*, 17 décembre. En ligne : <http://ncr-iran.org/en/ncr-statements/nuclear/2643-maryam-rajavi-the-elections-boycott-demonstrated-iranian-people-are-able-to-bring-change-in-iran>. Page consultée le 26 octobre 2010.
- Reuters. 1990. « Iranian Prince tell U.S of Attack plan ». *Orlando Sentinel*, 11 février. En ligne : <http://pqasb.pqarchiver.com/orlandosentinel/access/90076821.html>. Page consultée le 2 novembre 2010.
- Rozen Laura et Jeet Heer. 2005. « The Prince and the Dissident ». *The American Project*, vol. 16. En ligne : <http://www.questia.com/PM.qst?a=o&d=5011069380#>. Page consultée le 17 octobre 2010.
- Sahimi, Muhammad. 2005. « Iran's Nuclear Program ». *Payvand*. En ligne (5 parties) : <http://www.comw.org/pda/fulltext/03sahimi.html>. Page consultée le 2 décembre 2010.
- Sahimi, Muhammad. 2009. « The Israel Lobby, the Neocons and the Iranian-American Community ». *AntiWar.com*, 21 novembre. En ligne : <http://original.antiwar.com/sahimi/2009/11/20/the-israel-lobby-the-neocons-and-the-iranian-american-community%C2%A0/>. Page consultée le 2 décembre 2010.
- Seifikar, Sasan. 2009. « Debating the Regime Change and Iranian-American Identity ». *Payvand Iran News*, 30 avril. En ligne : <http://www.payvand.com/news/09/apr/1335.html>. Page consultée le 22 décembre 2010.
- Stanton, John. 2003. « Iran's Reza Pahlavi : A Puppet of the USA and Israel ». *Globalresearch.ca*, 22 avril. En ligne : <http://www.globalresearch.ca/articles/STA304B.html>. Page consultée le 22 novembre 2010.

The Associated Press. 2009. « Obama Troubled bu iran but Sees Change ». *Msnbc.com*. 16 juin. En ligne : http://www.msnbc.msn.com/id/31390176/ns/world_news-mideast/n_africa/. Page consultée le 22 décembre 2010.

Tobbey, Tonny. 2009. « Jason Jones Reports from Iran ». *Comedy's central indecision*, 12 juin. En ligne : <http://www.indecisionforever.com/2009/06/12/jason-jones-reports-from-iran>. Page consultée le 5 novembre 2010.

Todd, Tony. 2009. « L'opposition appelle à une nouvelle journée de contestation ». *France 24*, 17 juin. En ligne : http://www.france24.com/fr/20090617-manifestations-iran-presidentielle-elections-iraniennes-haft-e-tir-square-hosseini-moussavi-mahmoud-ahmadinejad?quicktabs_1=1%E7. Page consultée le 10 septembre 2010.

Tori. 2009. « Iranian Abroad Encourage Participation in Elections ». *VoteforIran.org*, 3 juin. En ligne : <http://www.voteforiran.com/2009/06/media-release-iranians-abroad-encourage-participation-in-elections/>. Page consultée le 27 décembre 2010.

Zia-Ebrahimi, Reza. 2010, « Iranian Identity, the 'Aryan Race', and Jake Gyllenhaal ». *TeheranBureau*, 6 aout. En ligne : <http://www.pbs.org/wgbh/pages/frontline/tehranbureau/2010/08/post-2.html>. Page consultée le 25 octobre.

Documents audiovisuels

Moussavi, Mir Hossein. 2009. *Let's get together for change the destiny of our Iran*. Clip de campagne de Mir Hossein Moussavi. 2 min. En ligne : http://www.youtube.com/watch?v=vEcjV_mVBWo. Vidéo consultée le 19 décembre 2010.

Serry, Ramin. 2002. *Maryam*. DVD. 87 min, son, couleur.

Sarshar, Sahar (real). 2009. *Interview with Jason Jones and Tim Greenberg from Daily Show with Jon Stewart on their trip to Iran*. Voice of America - Persian News Network. 7 min. En ligne : <http://www.youtube.com/watch?v=PRFKpoIVCBU>. Vidéo consultée le 24 octobre 2010.

Discours

Albright, Madeleine K. 2000. « Remarks by Secretary of State Madeleine K. Albright on American-Iranian relations », Washington D.C: Department of State, 17 mars. En ligne : http://www.parstimes.com/history/albright_speech.html. Page consultée le 27 novembre 2010.

Bush, George W. 2003. « President discusses the future of Iraq ». Washington D.C: Washington Hilton Hotel, 26 Février. En ligne : <http://georgewbush-whitehouse.archives.gov/news/releases/2003/02/20030226-11.html>. Page consultée le 20 septembre 2010.

Bush, George W. 2006 « State of the Union Address ». Washington D.C: La Maison-Blanche, 31 janvier. En ligne : <http://www.infoplease.com/t/hist/state-of-the-union/219s02.html>. Page consultée le 12 octobre 2010.

Carter, Jimmy. 1980a. « Speech on Afghanistan ». Washington D.C: La Maison-Blanche, 4 janvier. En ligne : <http://millercenter.org/scripps/archive/speeches/detail/3403>. Page consultée le 25 aout 2010.

Carter, Jimmy. 1980b. « State of the Union Address ». Washington D.C: La Maison-Blanche, 23 janvier. En ligne : <http://millercenter.org/scripps/archive/speeches/detail/3402>. Page consultée le 25 aout 2010.

Obama, Barack H. 2009a. « Discours aux Iraniens à l'occasion du Norouz ». Traduction officielle de l'AFP. Washington D.C: La Maison-Blanche, 21 mars 2009. En ligne : <http://www.lepoint.fr/actualites-monde/document-le-texte-integral-du-message-d-obama-au-regime-iranien/924/0/327490>. Page consultée le 9 décembre 2009.

Pahlavi, Reza. 2009b « Address given at the University of California ». Los Angeles : Université de Californie À Los Angeles, 6 mai 2009.

Pahlavi, Reza. 2009c « Iran unrest threatens clerical rule », Washington D.C.: National Press Club. 22 juin. En ligne : <http://www.rezapahlavi.org/press/?english&id=365>. Consulté le 23 juin 2010.

Sites Internet

Campus Watch. *Profile of Columbia University Professor Hamid Dabashi*. En ligne : <http://www.campus-watch.org/article/id/3814>, Page consultée le 15 décembre 2010.

Iran Politics Club, *Hezbollah's Front Businesses in America*. En ligne : <http://iranpoliticsclub.net/politics/shiite-season/jj-hezbollah2/index.htm>. Page consultée le 15 décembre 2010.

Iranian American Bar Association (IABA). *History and Mission Statement*. En ligne : <http://www.iaba.us/Content.aspx?pg=0-1>. Page consultée le 20 novembre 2010.

Just Foreign Policy. *Real Diplomacy Works—Military Threats Don't*. En ligne : <http://www.justforeignpolicy.org/iran/message.html>. Page consultée le 26 novembre 2010.

National Iranian American Council (NIAC). *Myths vs Facts*. En ligne : http://www.niacouncil.org/site/PageServer?pagename=About_myths_facts. Page consultée le 6 novembre 2010.

National Iranian American Council (NIAC). *Policy Positions*. En ligne : http://www.niacouncil.org/site/PageServer?pagename=About_policy_positions. Page consultée le 6 novembre 2010.

Public Affairs Alliance of Iranian American (PAAIA). *About us*. En ligne : <http://www.paaia.org/CMS/vision-mission-focus-history.aspx>. Page consultée le 20 novembre 2010.

Mémoires de maîtrise

Rassekh, Sam M. 1997. *The Iranian American Diaspora: waiting for Ferdowsi*. Mémoire de Maîtrise, Columbus, Ohio State University, 162 p.

Rohani, Talieh. 2009. *Nostalgia without memory: Iranian-Americans, cultural programming and Internet television*. Mémoire de maîtrise, Boston: Massachusetts Institute of Technology, 117 p.